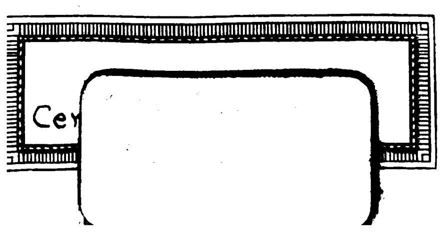




PETITE BIBLIOTHEQUE DES THÉATRES.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

PHILIPPE POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

CHEF-D'ŒUVRES

DE

PHILIPPE POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

VIE DE PHILIPPE POISSON.

PHILIPPE POISSON, né à Paris, en Février 1682, de Paul Poisson et de Marie-Angélique Gassaud du Croisy, étoit petit-fils de Raymond Poisson. Cette famille s'est rendue célebre au Théatre François. Deux hommes et une femme s'y sont distingués comme Auteurs, et cinq hommes et trois femmes comme Acteurs. Le rôle de Crispin, qui est de l'invention de Raymond Poisson, fut successivement rempli, depuis lui, par deux de ses descendans ; Paul Poisson, et François-Arnoult Poisson, surnommé de Roinville. On a deux volumes de Comédies, en vers, de Raymond Poisson : *Lubin*, ou *le Sot vengé*, *le Baron de la Crasse*, *le Fou de Qualité*, *l'Après-Souper des Auberges*, *les faux Moscovites*, *le Poëte Basque*, *la Mégere amoureuse*, *les Femmes coquettes*, *la Hollande malade*,

et *les Fous divertissans.* On lui attribue encore : L'*Académie burlesque* et *le Cocu battu et content.* Madame Magdelaine-Angélique, fille de Paul Poisson, et veuve de Dom Gabriel de Gomez, Gentilhomme Espagnol, nous a donné quatre Tragédies : *Habis*; *Marsidie*; *Cléarque, tyran d'Héraclée*, et *Sémiramis* : elle a fait aussi un Ballet héroïque, sous le titre des *Epreuves.* Nous lui devons, de plus, l'*Histoire secrette de la conquête de Grenade*; *les Journées amusantes*; *les Anecdotes Persanes*; *Crémentine, Reine de Sanga*; *les Entretiens nocturnes de Mercure et de la Renommée*; et *les cent Nouvelles-Nouvelles.*

Raymond POISSON étoit fils d'un Savant Mathématicien ; mais le goût de la Comédie domina tellement Raymond, qu'il le détourna de l'étude des hautes Sciences. Il perdit son pere de très-bonne heure ; et le Duc de Créqui, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, se l'attacha, et devint son Protecteur. Cependant, entraîné par sa passion, Raymond quitta bientôt le Duc, et alla jouer la Comédie en Province.

A quelque tems de-là, Louis XIV, faisant

le tour de son Royaume, vit jouer Raymond; et il en fut si satisfait, qu'il le choisit pour être un de ses Comédiens : il le remit même dans les bonnes graces du Duc de Créqui, qui, depuis, fut toujours le bienfaiteur de Raymond et de toute sa famille. Le fils aîné de Raymond prit le parti des armes : il se distingua même, sous les yeux du Roi, au siege de Cambray; mais il y fut tué et fort regretté. Raymond eut deux autres fils; dont l'un, connu sous le nom de Grandville, après avoir débuté à Paris, passa dans la Troupe des Comédiens François, entretenus par l'Électeur de Saxe, Roi de Pologne. Paul, pere de Philippe POISSON, et troisieme fils de Raymond, fut quelque tems Porte-Manteau de MONSIEUR, frere de Louis XIV; mais il avoit hérité du goût et des talens de son pere pour le Théatre, et il ne put résister à l'attrait qu'il lui offroit : aussi, en s'y dévouant, ne fit-il qu'accroître la gloire de son nom. Trois de ses enfans contribuerent encore à augmenter cette gloire. Philippe POISSON joua, avec succès, dans le Tragique et dans le haut Comique, et nous avons, de lui, deux volumes de Comé-

dies, parmi lesquelles il y en a plusieurs que l'on revoit tous les jours avec plaisir; telles que *le Procureur arbitre*, l'*Impromptu de Campagne*, *le Mariage fait par Lettre-de-Change*, &c. Madame de Gomez fit, sans doute, aussi beaucoup d'honneur au nom de POISSON, et Roinville fut le dernier Crispin de succession dans cette famille.

On prétend que Raymond Poisson imagina ce rôle et son costume, parce qu'ayant les jambes fort menues, les botines dont il y faisoit usage couvroient ce défaut naturel. Il avoit aussi le parler très-bref; et tous les Acteurs, chargés de cet emploi, ont cru qu'il falloit y bredouiller et n'y paroître qu'en botines, ou en guêtres noires. Il est plus vraisemblable qu'à l'égard des botines, POISSON créant un rôle de valet, il voulut le chausser comme l'étoient presque tous ceux du tems, parce qu'alors la moitié des rues de Paris n'étant pas encore pavées, les gens qui étoient chargés de beaucoup de courses, et, sur-tout, les valets, devoient être munis de chaussures faites pour résister aux boues affreuses qu'ils rencontroient presque par-tout.

La femme de Raymond Poisson a rempli l'emploi des Confidentes dans la Tragédie, et celui des secondes Amoureuses dans la Comédie.

La mere de Philippe POISSON a conservé soixante-deux ans la pension de retraite de la Comédie, et elle est morte à près de cent ans. Elle étoit fille du fameux du Croisy, qui, quoique Gentilhomme, avoit eu un tel goût pour la Comédie, qu'il n'avoit pu résister au desir de la jouer ; et il y réussissoit si bien, que Moliere composa, pour lui, son rôle de Tartuffe.

Madame Poisson, femme de François Arnoult Poisson, joua les premieres Amoureuses dans la Tragédie ; et elle vivoit encore il y a *vingt* ans : ainsi, pendant un siecle entier, cette *famille* a existé pour les plaisirs du Public, et les siecles suivans s'amuseront encore de ses productions ; car celles de Philippe POISSON peuvent plaire dans tous les tems.

Quoiqu'il eût du talent pour l'emploi qu'il s'étoit choisi au Théatre, il y avoit très-peu de penchant, et ne put jamais s'y fixer. Il n'y resta qu'environ six ans, encore fut-ce à plusieurs reprises ; car il y reparut et s'en retira trois

CATALOGUE
DES PIECES
DE PHILIPPE POISSON.

* LE Procureur arbitre, Comédie en un acte, en vers, représentée sur le Théatre François, le Mercredi 25 Janvier 1728; imprimée à Paris la même année, *in*-12, chez Le Breton.

La Boëte de Pandore, Comédie en un acte, en vers, précédée d'un Prologue, représentée sur le Théatre François, le 18 Mars 1729; imprimée à Paris la même année, *in*-12.

Cette petite Comédie n'a été jouée que trois fois, et n'a pas été reprise depuis. La scene du transport au cerveau, est vraiment originale et très-plaisante.

Jupiter, irrité contre les humains, dépêche Mercure chez Pluton, pour en tirer tous les maux, afin de les répandre sur la terre Ils se présentent successivement au Messager des Dieux, sous différentes dénominations. Tous ces accidens, ainsi personifiés, et destinés à

effrayer la terre, sont, la vieillesse, la migraine, la nécessité, la haine, l'envie, la paralysie, l'esquinancie, la fievre et le transport : arrivent ensuite, l'amour et l'espérance, qui se joignent à cette foule destructive, et viennent consoler l'humanité. Cette Piece offre quelques détails heureux et piquans ; mais on est fâché de n'y pas trouver tout l'intérêt qu'un pareil sujet étoit susceptible d'offrir à l'Auteur.

Alcibiade, Comédie en trois actes, en vers, avec une Préface, représentée au Théatre François, le 23 Février 1731 ; imprimée à Paris la même année, *in-8°.*, chez Le Breton.

* L'Impromptu de Campagne, Comédie en un acte et en vers, représentée au Théatre François, le 21 Décembre 1733 ; imprimée à Paris en 1735, *in-12*, chez Le Breton.

Le Réveil d'Épiménide, Comédie en trois actes, en vers, avec un Prologue, représentée au Théatre François, le Vendredi 7 Janvier 1735 ; imprimée à Paris la même année, *in-12*, chez Le Breton. ♠

Cette Piece est froide et foiblement écrite ; elle n'eut aucun succès, malgré qu'elle fût composée dans le genre pathétique, genre devenu si fort à la mode. L'Auteur ne paroît pas avoir tiré de ce sujet tout ce qu'on pouvoit en attendre.

Epiménide, ce Philosophe Crétois qui, à ce que l'on raconte, dormit quarante années de suite, croyant n'avoir dormi qu'un jour, fournit à Poisson le sujet de cette Comédie. L'étonnement d'Epiménide, les changemens arrivés dans sa patrie, sa fille qu'il croit jeune et qu'il trouve mere de Cloé, en âge elle-même d'être mariée; le fils de son Affranchi, devenu maître de tous ses biens, et qui aspire à être son gendre; les difficultés qu'il éprouve à se faire reconnoître pour ce qu'il est, sont les ressorts que l'Auteur met en jeu pour former cette intrigue : il a même eu soin de faire pressentir par un Oracle, le retour d'Epiménide dans sa patrie. Le Prologue qui précede la Piece, offre une très-jolie scene entre Thalie et Melpomene. La premiere se plaint vivement de ce qu'elle n'est plus le soutien de la Comédie, en disant que la plupart de ses favoris, qui lui destinoient leurs écrits, préferent le genre de la Satyre à la bonne Comédie. Melpomene tâche de la consoler le mieux qu'elle peut; mais Thalie, persuadée que son empire est détruit, offre à Melpomene de se réunir à elle pour travailler de concert, et ajoute :

« Ce ne peut être pour la scene
» Qu'une agréable nouveauté,
» D'y voir, d'un même accord, *Thalie & Melpomene.* »

Le Président Hénault a aussi composé une Comédie sous ce titre. Elle se trouve dans le premier volume des Mémoires de la Société Roy. des Sciences et Belles-Lettres de Nancy, publié en 1755, in-8°, avec François II, d'autres

d'autres Pieces du même Auteur, et imprimé en 1768, in-8°. 2 vol.

Il existe dans la Bibliotheque de feu M. le Duc de la Valliere, un exemplaire, imprimé sur vélin, de la Comédie du Réveil d'Epiménide, du Président Hénault.

* Le Mariage fait par Lettre-de-Change, Comédie en un acte, en vers, avec un Divertissement, représentée sur le Théatre François, le 13 Juillet 1735 ; imprimée à Paris la même année, *in*-12, chez Le Breton.

* Les Ruses d'Amour, Comédie en trois actes, en vers, représentée sur le Théatre François, le Lundi 30 Avril 1736 ; imprimée à Paris la même année, chez Prault fils.

L'Amour secret, Comédie en un acte, en vers, dédiée au Prince de Nassau, représentée au Théatre François, le 5 Octobre 1740 ; imprimée à Paris l'année suivante, *in*-12, chez Le Breton.

L'Epître dédicatoire qui précéde cette petite Comédie, est très-ingénieuse, et fait allusion au titre de la Piece. L'Auteur, en demandant au Prince la permission de lui dédier l'Amour secret, qui ne lui déplut pas, ajoute :

. . . .

» Pour les cœurs généreux, pleins de délicatesse,
» *L'Amour Secret* eut toujours des appas.

» Ce n'est pas seulement dans l'amoureux mystere,
» Que l'on sait s'imposer la loi d'être discret.

. . . .

» Le secret est vertu, tel enfin qu'il puisse être;
» Comme un sacré dépôt on le doit regarder, &c....

Eraste et Clitandre sont unis par les liens de l'amitié. Ce dernier engage Eraste à demander en mariage Lucile, niece de Géronte. Eraste en fait la demande, et on la lui accorde pour Clitandre. Mais Lucile et Eraste deviennent subitement amoureux l'un de l'autre. Clitandre instruit de l'amour qu'Eraste est bien résolu de vaincre et de cacher, a changé lui-même de résolution. Le mariage l'effraye; cependant il s'amuse quelque tems de l'embarras d'Eraste, et finit par contribuer à l'union de son ami avec Lucile.

Cette Piece est la derniere de Poisson, qui ait été jouée; elle n'a eu que sept représentations; elle est en effet médiocrement écrite, et n'est nullement intéressante.

L'Amour Musicien, Comédie en un acte, en vers, non représentée; imprimée en 1743, *in*-12.

Cette petite Piece a quelque ressemblance avec l'Amour Médecin, et l'Amour Peintre de Moliere. Damon, Pere d'Isabelle, et Magistrat, est plus occupé de la musique et de la poésie, que des devoirs de sa charge. Pour l'aborder, il faut absolument être Poëte ou Musicien; Léandre, amant d'Isabelle, prend l'un et l'autre

titre, afin d'avoir accès chez cet homme singulier, parce qu'outre qu'il aime Isabelle, il a un procès de la plus grande importance, et dont Damon est le Rapporteur. Ce double motif d'être agréable à Damon, réussit assez bien à Léandre, puisqu'il lui procure la facilité de voir sa Maîtresse, et de solliciter son Juge: aussi finit-il par gagner son procès, et par obtenir la main d'Isabelle.

Un Magistrat, qui crut que l'Auteur l'avoit eu en vue dans cette Piece, parvint à en empêcher la représentation; mais elle fut imprimée.

L'Actrice nouvelle, Comédie en un acte, en vers, non représentée, avec un Avis du Libraire; imprimée *in*-8°., sans date, sans nom de Ville, ni d'Imprimeur; mais en 1722, selon Léris et M. le Chevalier de Mouhy.

On trouve au-devant de cette petite Piece, un Avis du Libraire, qui apprend au Public qu'elle fut envoyée anonymement aux Comédiens; que Quinault l'aîné en fit la Lecture, et que comme il avoit le talent de prendre toutes les inflexions de voix des différens Personnages; il donna à celui de l'Actrice nouvelle, quelques tons de la célebre Mlle. le Couvreur; cette Actrice n'étoit pas présente à la Lecture; mais elle en apprit les particularités, et croyant se reconnoître à quelques traits, elle obtint qu'on ne la reçût pas. Elle demanda aussi que l'on en défendît l'impression; mais on l'imprima

clandestinement, et elle fut vendue, sous le manteau, quelques mois après.

Il ne paroît nullement que l'Auteur eût le dessein de faire une satyre contre le caractere et le crédit de Mlle. le Couvreur. Il décrit dans sa Piece, toutes les menées d'une jeune et jolie Actrice, prête à débuter au Théatre, et qui cherche à se faire des partisans, de tous côtés, et par toutes sortes de moyens. On y trouve aussi d'autres personnages plaisans, tels qu'une Baronne qui ne parle qu'avec un ton sentencieux; une Comtesse qui ne répond à tout ce que lui dit son Amant, que par des passages d'Opéra; un Abbé qui se croit grand déclamateur, parce qu'il passoit pour tel au college. Le style de cette petite Comédie est facile, naturel et rempli de saillies agréables.

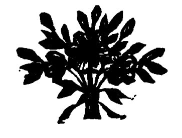
LE

PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE PH. POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIII.

SUJET

DU PROCUREUR ARBITRE.

ARISTE a acheté la charge d'un Procureur, dont il étoit le Maître-Clerc, et dont il aime la veuve. Mais celle-ci, indignée de la rapacité de son défunt époux, craint de retrouver dans son successeur la même avarice et le même penchant à faire du mal, et elle ne peut se déterminer à courir le risque d'être encore témoin des déprédations d'un suppôt de la chicanne. Lisette, suivante de la veuve, cherche à la rassurer, en lui faisant un portrait très-avantageux d'Ariste; et pour qu'elle puisse juger de la ressemblance, elle la place en un lieu d'où elle pourra entendre, sans être vue, les audiences que va donner Ariste à tous les cliens qui se présenteront. Un pere vient demander des moyens de sévir contre son fils qui se ruine pour une coquette. Ariste lui conseille d'user de remontrances. Mais,

sur ce que le vieux Pyrante lui dit qu'il craint de se porter à quelqu'extrémité fâcheuse contre son fils, et qu'il ne le veut pas voir, Ariste lui dit d'aller trouver la jeune personne, et de l'engager à faire rentrer, elle-même, le jeune homme dans son devoir. Pyrante refuse de tenter cet expédient, dans la crainte de ne pouvoir résister lui-même aux appas de la maîtresse de son fils: ce qui donne à Ariste de quoi calmer la colere de ce pere, contre un fils qu'il se sent tout prêt d'imiter dans ses égaremens. Viennent, ensuite, deux gascons, dont l'un feint d'avoir oublié ce qu'il doit à l'autre; mais qui, forcé de s'en ressouvenir, veut user d'une gasconnade, pour se tirer d'affaire. Ariste le fait consentir à payer avec l'argent qu'il a gagné au jeu la veille, et il les met ainsi d'accord. Après cela, paroissent deux vieillards, entre lesquels il s'éleve une dispute fort étrange. L'un a vendu une maison à l'autre: ce dernier, en la rebâtissant, y a trouvé un trésor, et prétend qu'il appartient au premier, qui n'a sûrement pas prétendu la vendre 60,000 l. avec un trésor de cent mille francs qu'elle renfermoit. Le premier soutient qu'il a vendu la maison

telle qu'elle se comportoit, et que le trésor est à l'acquéreur. Ariste leur dit de faire un don de ces 100,000 livres à quelques malheureux, et que, par-là, ils seront hors de dispute et satisfaits. Ils s'en remettent à lui, sur l'emploi de cet argent, et le laissent, pour y songer. La Robe dont il est vêtu lui donne quelques tentations de s'approprier cette somme ; mais la pureté de son cœur ne peut être altérée par ces tentations, et il sait en triompher. Arrive une Baronne qui veut plaider contre son mari, et, pour réussir, elle demande à Ariste de fabriquer quelques faux billets, que l'on fera valoir, et qui causeront à son époux un chagrin à le faire mourir; ce qu'elle souhaite ardemment, et attend des soins du Procureur. Celui-ci veut lui faire des représentations ; mais voyant qu'il n'est pas l'homme qu'il lui faut pour ses desseins, elle le quitte en colere de lui avoir confié son secret, et il se tient heureux de n'en avoir pas été étranglé. Deux jeunes gens, Agenor et Isabelle, qui s'aiment éperduement, et que leurs parens ne veulent pas unir, parce qu'ils les trouvent encore trop jeunes, viennent consulter Ariste, et l'inté-

resser en leur faveur. Après les avoir entendus, il les juge très-propres à faire un bon ménage, et se déclare leur appui. Les deux vieillards, Lisidor et Géronte, reviennent savoir ce qu'il a résolu sur leur trésor, et ne sont pas peu étonnés de trouver chez lui Agenor et Isabelle, leurs enfans. Ariste voit sur le champ un excellent moyen de les contenter tous quatre ; c'est de les faire consentir au mariage des deux amans, et de leur donner les 100,000 livres pour dot. La veuve, qui a entendu tous les jugemens d'Ariste, n'a plus aucun doute sur sa probité, à l'épreuve du pouvoir de la Robe et des occasions, et elle vient lui dire qu'elle lui donne la main avec grand plaisir.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LE PROCUREUR ARBITRE.

» CETTE Piece, dit l'Auteur du Mercure, » a été généralement et parfaitement bien reçue » du public. La versification en est aisée et na» turelle ; le fonds en est tout des plus simples, » et les scenes épisodiques ont une grande liai» son avec l'action principale, puisqu'elles con» *tribuent* à faire connoître la probité d'Ariste, » et à *disposer* la veuve, qu'il aime, au mariage » *par* où cette Comédie est terminée.

» La scene des deux vieillards tient encore de » plus près à l'action, en ce que non-seule» ment elle sert à rendre heureux deux jeunes » amans, pour lesquels les spectateurs s'intéres» sent, mais qu'elle invite la veuve à récom» penser aussi-tôt Ariste d'avoir porté les deux » peres à consentir au mariage de leurs enfans,

» et à leur donner le trésor qui étoit en ar- » bitrage ». (Mercure de France, Février 1728, page 580 et suivantes.

« Le Procureur arbitre fut très-suivi dans sa nouveauté, et eut la gloire peu commune pour une petite Comédie, d'inspirer une Parodie, qui fut jouée au Théatre Italien, le 17 Juillet de la même année, sans nom d'Auteur, et sous le titre d'*Arlequin arbitre*. C'est une mauvaise copie qui n'eut pas de succès, et ne fut pas même imprimée. Mais la Piece de Philippe Poisson est tous les jours revue avec plaisir. Ce fut la Demoiselle Marie-Hélene des Mottes, connue sous le nom de Mademoiselle de la Motte, originaire de Guienne, mais née à Colmar, en 1704, et morte à Paris, d'une attaque d'apoplexie, en 1769, qui joua le rôle de la Baronne, dans le Procureur arbitre. Elle avoit débuté au Théatre en 1722, par le rôle de *Cléopatre*, dans *Rodogune*; mais elle renonça au genre tragique pour lequel elle se sentoit peu de talens naturels, et se livra aux seuls rôles comiques. Son emploi dans la Troupe étoit celui que l'on avoit vu rempli, du tems de Moliere, par

par un Acteur travesti. Les rôles de Madame *Pernelle*, de Madame *Jourdain*, de Madame *de Sotenville*, de la *Comtesse d'Escarbagnas*, de la *Devineresse*, &c. avoient été faits pour André Hubert, excellent Comédien dans les mascarades, et qui ne fut jamais égalé dans les rôles d'homme en femme. Une sorte de décence mal entendue, avoit donné lieu, sans doute, à cet usage bizarre de travestir un homme pour ces rôles. L'art de la scene, en se perfectionnant parmi nous, fit franchir cette petite délicatesse qui tenoit à la tradition des Drames anciens, dans lesquels les rôles de femmes, à la faveur du masque, étoient remplis par des hommes. Ce fut dans cet emploi comique, appellé, en termes de l'art, l'emploi des Ridicules, que Mademoiselle de la Motte fit, jusqu'à sa retraite, en 1759, les plaisirs de la scene. Avec une figure décente, une physionomie vive, une taille élégante, et conservée jusqu'à sa mort; de l'esprit et de l'agrément : elle fut toujours très-éloignée d'offrir dans la société quelque chose de commun avec les rôles dont elle s'étoit chargée. Un peu d'aigreur et d'élévation

dans la voix, fut le seul secours que lui prêta la Nature : tout le reste étoit dû au talent ingénieux d'imiter, qui fait le vrai mérite d'un Comédien ; et c'est là ce qui inspira les vers suivans que l'on fit pour elle ».

» La Motte rend si finement
» Tous les rôles qu'elle débite,
» Qu'on croit qu'elle a réellement
» Le caractere qu'elle imite ».

(Anecdotes dramatiques, tome troisieme, pages 230, 268 et 269.)

Nota. La grosseur de ce Volume nous force à réserver la Vie et le Catalogue des Œuvres de Ph. Poisson, pour être placés, dans la suite, à la tête de l'une de ses autres Pieces.

LE

LE
PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE PH. POISSON.

Représentée le 25 Février 1728.

PERSONNAGES.

LA VEUVE.

LISETTE, suivante de la Veuve.

ARISTE, Procureur.

PYRANTE, vieillard.

D'ESQUIVAS, Gascon.

DE VERDAC, autre Gascon.

LISIDOR, } peres d'Agenor et d'Isabelle.
GERONTE, }

LA BARONNE, Plaideuse.

AGENOR, Amant d'Isabelle.

ISABELLE.

La Scene est chez Ariste.

LE PROCUREUR ARBITRE, *COMÉDIE.*

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTE.

PERSONNE en ce logis ne sait votre retour,
Madame; et chez Ariste il n'est pas encor jour :
Je ne vois dans ce lieu pas une ame paroître.
De grace, expliquez-vous. Si je m'y sais connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble secret,
Et je soupçonnerois qu'Ariste en est l'objet.
Me tromperois je? Eh quoi? vous soupirez, je pense?
Bon; je suis à présent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'instruisoit qu'un peu;
Mais le soupir acheve, et vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toujours dit, Madame, le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge.
Ariste est jeune, aimable: il vous plaît; vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariste, il est vrai; mais, ma chere Lisette,
Du parti qu'il a pris, puis-je être satisfaite?
Il s'est fait Procureur; et c'est t'en dire assez.

LISETTE.

Il a de votre époux la Charge, je le sais;
Mais c'est avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et par-tout on entend élever son mérite :
Entre nous, du défunt il ne suit point les pas.
Et c'est le bruit commun.

LA VEUVE.

Cela ne se peut pas.
Mon incrédulité là-dessus est extrême.

LISETTE.

Eh! bien, Madame, il faut en juger par vous-même;
Il faut voir s'il est vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'est ici, d'ordinaire,
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire.
Tout ce rez-de-chaussée est votre appartement :
Je puis vous mettre en lieu, d'où l'on peut aisément
Ouir, sans être vu, toutes ses audiences,
Même sans perdre rien des moindres circonstances.
Qu'en dites-vous? Eh quoi! Vous ne répondez rien?
Vous m'avez dit cent fois (et je m'en souviens bien)
Que si de votre époux vous aviez connu l'ame,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Eh bien! avant de livrer votre cœur,

Voyons si celui-ci peut être homme d'honneur :
C'est, puisque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous connoîtrez...

LA VEUVE.

Je viens, je crois, d'entendre
La voix d'Ariste.

LISETTE.

Il va, sans doute, ici venir..
Rentrez, Madame. Moi, je vais l'entretenir.
Tandis qu'il sera seul, je veux un peu d'avance
Sonder ses sentimens, et savoir ce qu'il pense.

(*A part.*)

La Robe lui sied bien !

SCENE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE.

AH ! Lisette, bon jour.
Notre charmante veuve est, dit-on, de retour ?

LISETTE.

Quoi, Monsieur, vous savez déja cette nouvelle ?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment se porte-t-elle ?

LISETTE.

C'est toujours même éclat, toujours même embonpoint,
Avec un enjoûment qui ne la quitte point.

Aujourd'hui, nous allons à ce deuil incommode,
Faire enfin succéder les habits à la mode :
C'est, je crois, pour cela qu'elle est venue ici.

ARISTE.

Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!

LISETTE.

Cette réflexion qu'en ce moment vous faites,
Montre que vous avez quelques peinès secrettes.
Ah! que l'on est heureux quand on vit sans souci!
On en a surement, lorsque l'on parle ainsi.

ARISTE.

Oui, Lisette, j'en ai, je ne puis te le taire;
Et la charmante veuve...

LISETTE.

Ah! j'entends votre affaire.
L'amour vous a gagné; sur vos sens il agit,
Et la veuve à présent occupe votre esprit.

ARISTE.

Oui, Lisette, je sens pour ta belle maîtresse
Tout ce que l'amour peut inspirer de tendresse.
Je te dirai bien plus. Quand de feu son époux
J'eus acheté l'Etude; ah! Lisette, entre nous,
Mon cœur de ses attraits faisoit déja l'épreuve,
Et je souhaitois moins la Charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez dessein de posséder son cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire Procureur :
Elle a pris pour ce titre une haîne implacable.
Tout homme de Pratique est pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais son mari l'étoit : et la haîne qu'elle a...

LISETTE.

C'est justement, Monsieur, par cette raison-là.
L'époux avec lequel on l'avoit assortie,
Jusqu'au jour qu'il mourut, fut son antipathie.
Et cette aversion regne encore aujourd hui.
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de Procureur la fait sauter aux nues.
Nous nous sommes de vous vingt fois entretenues.
» Lisette, disoit-elle, en dévoilant son cœur,
» Ah ! ne me parle point d'un mari Procureur :
» Quand il seroit doué d'un mérite suprême,
» Je m'imaginerois avoir encor le même.
Du tems que vous êtiez Maître-Clerc en ces lieux,
Avant que le défunt nous eût fait ses adieux,
De tous les Procureurs vous ne faisiez que rire ;
Et tous les jours enfin quelque trait de satire
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette profession,
Vous, qui pouviez fort bien être tout autre chose ?

ARISTE.

Hélas ! et c'est l'amour qui lui-même en est cause.
Quand je pris ce parti, Lisette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,
Qu'il n'étoit point pour moi d'occasion plus belle
Pour lui marquer mes soins, mes respects, et mon zele.
D'ailleurs, j'ai voulu voir si sous ce vêtement,
Un homme ne pouvoit aller droit un moment,

Si cette Robe étoit d'essence corruptible.
Si l'honneur avec elle étoit incompatible.

LISETTE.

Elle vient de l'ayeul du pere du défunt,
Insigne Grapignan, ou fripon, c'est tout un :
Ensuite, elle passa, la chose est bien sincere,
A son fils, qui devint plus fripon que son pere:
Et le dernier, enfin, qui s'en vit possesseur,
Fut encor plus fripon que son prédécesseur.
Que vous allez par elle acquérir de science !
Depuis que vous l'avez, dites, en conscience,
Ne vous a-t-elle pas déja bien inspiré ?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à son gré :
Et dans mes bras, Lisette, à peine je l'eus mise,
Que de l'ardeur du gain mon ame fut éprise ;
La chicanne m'offrit tous ses détours affreux;
Je me sentis atteint de desirs ruineux :
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige.
Vous en aurez menti, maudite Robe, dis-je,
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre poison, ni de votre noirceur ;
Pour soleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voye une fois sous vous un honnête homme.

LISETTE.

Avec ces sentimens, comment va le profit ?

ARISTE.

Je vis avec aisance, et cela me suffit.
Je me fais une loi de ne taxer personne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.

J'ai su jusques ici, par un jugement sain,
Accorder comme il faut l'honneur avec le gain.
Il est vrai quelquefois que le Diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente.
L'occasion vingt fois a su se présenter,
Mais je tiens toujours ferme, et sais la rebutter.
Pour ne pas succomber, ah ! qu'il faut être habile !
Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des Procès en longueur ?

ARISTE.

Moi, traîner des procès ? Ils me sont en horreur.
Pour avoir du renom, n'est-il que ce remede ?
Tout au contraire, moi, j'empêche que l'on plaide.
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit;
Je n'ai de Procureur, en un mot, que l'habit.
J'exerce mes talens sous un plus noble titre.
De tous les différens je suis ici l'Arbitre :
Et sans Huissier, ni Clerc, Avocat, ni Greffier,
Je dispense les loix en mon particulier.

LISETTE.

La Jurisdiction me paroît fort nouvelle :
Mais au Public, enfin quel bien rapporte-t-elle ?

ARISTE.

Quoi ! tu ne le vois pas ?

LISETTE.

Moi ? non.

ARISTE.

Lorsqu'un Plaideur
Me vient, contre quelqu'un demander ma faveur,

Et qu'il veut procéder, soit pour un héritage,
Ou pour quelqu'autre bien dont il faut le partage,
Je fais venir, avant que de rien décider,
Celui contre lequel il est prêt de plaider;
Et d'Arbitre équitable alors faisant l'office,
J'oppose à leurs desseins les frais de la Justice:
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant;
Et vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un procès qu'on évite, en sauve souvent quatre.
Ils goûtent mes raisons, voyent ma bonne foi,
Et de tous leurs débats se rapportent à moi.
Par-là, j'arrête ainsi leur chicane en sa source,
Et leur épargne enfin, et la peine, et la bourse.

LISETTE.

C'est pousser la justice à sa perfection.

ARISTE.

Mais apprends jusqu'où va ma réputation,
Et comme en peu de tems elle s'est établie.
De monde tous les jours ma maison est remplie.
Gens de toutes façons, et Nobles, et Bourgeois,
Viennent me consulter, et passent par mes loix:
Car ce n'est pas toujours sur de graves matieres,
Que l'on me vient ici demander mes lumieres.
A travers les détails de cent discussions,
Lesquelles on remet à mes décisions,
Je suis souvent instruit de faits des plus bizarres.

LISETTE.

Et témoin, que je crois, de scènes assez rares?

ARISTE.

Ah ! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt, c'est un co-héritier
Qui demande, pour être unique légataire,
Quelle fausse manœuvre alors il pourroit faire.
L'un vient secrétement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caisse un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme,
Des conseils sur les faits et gestes de sa femme.
D'un Brevet de Calotte un autre s'offensant,
Veut intenter procès à tout le Régiment.
Bon ! j'aurois de quoi faire une belle légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoi qu'il en soit, justice à tous venans.
Sourd à la brigue, enfin, comme aveugle au présens,
Avec de justes poids je pese toutes choses.
Point de Grosses, d'Exploits, d'Appointemens de causes.
Je ne suis, en un mot, que la seule équité :
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,
De Thémis le soutien, des malheureux le frere,
Des veuves le mari, des orphelins le pere.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conserver constamment
Cette même droiture ?

ARISTE.

Oui, très-certainement.

LISETTE.

Vous vous relâcherez, quoi que vous puissiez dire.
Au son de l'or, souvent on se laisse séduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur,
Voilà trois cents louis, jugez en ma faveur.

ARISTE.

Non; je suis là-dessus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelqu'objet aimable,
Dont les charmes naissans, les graces, les appas...

ARISTE.

Dont les charmes naissans?... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-dessus de l'humaine foiblesse.

LISETTE.

Vous serez donc, Monsieur, unique en votre espece.
Mais quelqu'un peut venir ici vous consulter,
Vos momens vous sont chers, et je vais vous quitter.

ARISTE.

Il est ici des jours où tout Paris abonde:
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde,
Et que mes plus grands soins seront d'accommoder
Deux Gascons sur un fait dont je dois décider:
Je compte qu'ils viendront; et je vais les attendre.

LISETTE.

Près de la veuve, moi, Monsieur, je me vais rendre.

ARISTE.

Ah, Lisette, peins-lui l'excès de mon ardeur;
Dis-lui que tous mes vœux...

LISETTE.

Je doute que son cœur,

A parler franchement, réponde à votre flamme :
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame ;
Et je viendrai vous dire avant la fin du jour,
L'effet, qu'aura produit l'aveu de votre amour.

SCENE III.

ARISTE, PYRANTE.

PYRANTE.

VOTRE esprit, dont par-tout on vente l'excellence,
Me fait de vos conseils implorer l'assistance,
Monsieur.

ARISTE.

Epargnez-moi, dans vos civilités,
Et me dites, Monsieur, ce que vous souhaitez.

PYRANTE.

D'un fils qui m'est fort cher la mauvaise conduite,
Depuis assez long-tems me chagrine, et m'irrite :
Je ne l'ai point contraint tant que j'ai remarqué
Qu'à vivre sagement il étoit appliqué :
Il voit certaine fille en votre voisinage,
Dont la vertu n'est pas une vertu sauvage ;
Elle est jeune, bien-faite, et pleine d'agrémens ;
Et je crains pour mon fils les sots engagemens :
Chez cette belle, enfin, il fait de la dépense :
Le bien qu'il peut attendre, est dissipé d'avance.
Daignez me secourir en cette occasion,
Et m'aider à détruire une telle union.

ARISTE.

Ne peut-on, dites-moi, faire enfermer la belle ?

PYRANTE.

Oh ! non, Monsieur; elle a tant de monde pour elle,
Que ce seroit tenter ce secours vainement.

ARISTE.

Ne pouvez-vous parler à ce fils vivement,
Et faire un peu valoir l'autorité de pere ?

PYRANTE.

Non ; je craindrois pour lui l'effet de ma colere ;
Je suis prompt, violent ; et s'il me répondoit,
Je ne sais pas, Monsieur, ce qu'il arriveroit.
Je le connois ce fils ; et j'avoue à ma honte,
Que de tous mes conseils il ne fait aucun compte.
Mais si vous lui parliez ?

ARISTE.

D'accord. Mais, entre nous,
Croyez-vous qu'il fera pour moi plus que pour vous ?
Et pensez-vous qu'il veuille ouir mes remontrances,
Lorsqu'il ne peut avoir pour vous de déférences ?
Tous mes discours, sur lui n'auront aucun pouvoir.

PYRANTE.

Comme c'est en vous seul que je mets mon espoir,
En vous, Monsieur, en qui toute l'équité brille,
Faites-moi le plaisir de parler à la fille.

ARISTE.

Monsieur, je le voudrois ; mais c'est, en vérité,
Un pas qui ne va point avec ma gravité.
Mais vous-même allez-y, plein d'un air de franchise :
Vous le pouvez sans crainte, et tout vous autorise.

Remontrez-lui vous-même, avec un cœur ouvert,
Que pour elle ce fils se dérange, et se perd.
Tentez-la du côté de la reconnoissance.
Ces filles prisent mieux l'argent que la constance.
Chez un objet qui met ses graces à profit,
L'or bien mieux que l'amour, établit son crédit.
Allez-y, croyez-moi.

PYRANTE.

Non; je vous le confesse,
Monsieur, je n'irai point, je connois ma foiblesse;
Je connois ses appas, ils savent tout charmer;
Et je ne pourrois, moi, m'empêcher de l'aimer.

ARISTE.

Ah! Monsieur, à cela je n'ai point de réplique,
Et je mettrois en vain mes conseils en pratique.
Ne condamnez donc plus votre fils aujourd'hui,
Puisqu'en semblable cas vous feriez comme lui.
C'est pour dernier avis ce que je puis vous dire.

PYRANTE.

Je vais y réfléchir, Monsieur, et me retire.

SCENE IV.

ARISTE, *seul.*

Des hommes la plupart, voilà le foible affreux :
Ils blâment dans chacun ce qui domine en eux.
Ma foi, tel qui s'érige en correcteur du vice,
S'y livre bien souvent au gré de son caprice ;
Et dans l'occasion, s'il le faut parier,
Le maître fera pis cent fois que l'écolier.

SCENE V.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE, *à part.*

C'est un de nos Gascons : selon toute apparence,
L'autre à se rendre ici tardera peu, je pense.

D'ESQUIVAS.

Certain billet, Monsieur, écrit de votre main,
Pour me rendre chez vous m'a fait mettre en chemin.
Quel seroit le sujet qui près de vous m'appelle ?
Quelque belle se plaint que je suis infidelle,
Sans doute, et vous a fait sa déposition ?

ARISTE.

Non ; ce n'est point cela dont il est question,
Monsieur. Et sur le fait dont je vais vous instruire,

Vous n'aurez pas, je crois, si grand sujet de rire.
A Monsieur de Verdac, que vous connoissez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien?

D'ESQUIVAS.

A Monsieur de Verdac? Moi?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qu'il me souvienne...
A rappeller cela, ma foi, j'ai de la peine.
Ma mémoire souvent est pleine d'embarras.
Je ne sais si je dois, ou si je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous sut obliger avec zele,
Vous auriez dû garder un souvenir fidele.

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en souviens plus, c'est un défaut que j'ai:
De naissance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE.

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, sans tant de questions,
Comme elle m'a manqué dans cent occasions.
Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien singulier. Un jour je me marie,

C'étoit dans mon pays, je m'en souviens fort bien :
Après tout le détail d'un conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, et voulant de Toulouse
Emmener à Paris sur le champ mon épouse,
Apparemment troublé dans la possession
D'un objet qui faisoit toute ma passion,
Je pris, sans y penser, la poste, sur mon ame ;
Bref, j'emportai la dot, et j'oubliai ma femme.

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait est singulier.

D'ESQUIVAS.

Derniérement encor, chez un gros Joaillier,
Achetant promptement pour quelques Demoiselles,
Girandole et brillans, et d'autres bagatelles,
Je sortois sans payer, comptant peu revenir,
Sans le Marchand, Monsieur, qui m'en fit souvenir.
Ce manque de mémoire est fort désagréable.

ARISTE.

Sans doute ; et vous doit faire un tort considérable.

D'ESQUIVAS.

Ah ! si cela m'en fait? je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore ; écoutez-moi.
Avec un homme, un jour, je pris une querelle ;
Ce fut pour une Dame, aimable, riche et belle :
L'endroit où nous étions, ne nous permettoit pas
De finir sur le champ par le fer nos débats,
C'étoit au bal ; et là, si l'on eût vu nos lames,
Nous aurions effrayé plus de soixante Dames.
Il me dit à l'oreille : » A tel endroit, demain.
» Tope, lui répondis-je, en lui serrant la main.

Eh bien ! le lendemain, quel bonheur pour sa vie !
C'est la premiere chose, en un mot, que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas, où j'aurois pu faire voir ma valeur ?
O ! mémoire pour moi trop désavantageuse !

ARISTE.

Pour moi, je jugerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour, et que la bonne foi
Se développe ici : vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejettez sur le peu de mémoire,
Il suffit de cela pour me le faire croire.
Ne vous reposez pas sur cet expédient :
C'est, pour vous échapper, un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux ; et je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Eh bien, Monsieur, faisons comme si je devois,
Comme si sur le champ je m'en ressouvenois.
Je dois, je le veux : mais soyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un tems plus convenable.
Mille francs aujourd'hui ne se trouvent pas bien,
Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux ! ressources salutaires !
Je fais couper des bois dans une de mes terres :
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,
Que je m'acquiterai.

ARISTE.

J'entends, il faudra voir.

La proposition me paroît assez bonne.
Sur ces bois-là l'on peut...

D'ESQUIVAS.

Voyez si je raisonne!
Mes bois étant en vente, ils seront achetés,
Les écus sur le champ me seront tous comptés;
Et sur l'argent reçu de ces bois qu'on achette,
J'acquitte ma parole, et je paye ma dette.

ARISTE.

Il faut lui proposer cet accommodement:
Et dès qu'il paroîtra... le voici justement.

D'ESQUIVAS.

Avec lui je vous laisse.

ARISTE.

Et pourquoi ce mystere?

D'ESQUIVAS.

C'est qu'il est violent; et moi, je suis colere:
Et je serois fâché, Monsieur, que devant vous...

ARISTE.

Non; tout se passera, croyez-moi, sans courroux.
Vos propositions étant si raisonnables...

D'ESQUIVAS.

Il est assez malin pour les traiter de fables:
Mais prenez comme il faut mes petits intérêts;
A votre jugement, Monsieur, je me soumets.

SCENE VI.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Esquivas.*

AH ! Monsieur, serviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légeres et frivoles,
Après tant de délais, pourrai-je me flatter ?...

ARISTE.

Monsieur est galant homme, et songe à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous satisfaire ;
Mais comme la fortune à ses vœux est contraire,
Qu'il n'est pas aujourd'hui fort en argent comptant,
Il promet vous payer sur des fonds qu'il attend.

VERDAC.

Ah ! s'il attend des fonds, il peut seul les attendre :
Mais moi...

ARISTE.

Ce sont des bois qu'à sa terre il fait vendre...

VERDAC.

Lui, des bois ?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas.

VERDAC.

Et qui les a produits ?

D'ESQUIVAS.

La terre d'Esquivas.
Ce sont les plus beaux bois...

VERDAC.

C'est une rêverie.
J'ai passé dans ce lieu trente fois dans ma vie,
Et n'ai vu là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y passâtes donc dans le tems du brouillard ?

VERDAC.

Ah ! fort bien, le brouillard ! La raison est plaisante.

D'ESQUIVAS.

Il est pourtant certain...

VERDAC.

Que le diable m'enchante,
Si dans tous ces bois-là qu'il ose vanter tant,
L'on trouveroit de quoi se faire un curedent.
De ses subtilités je connois l'étendue.
Qu'il me paye à présent la somme qui m'est due.
Croit-il que par ses bois nous serons éblouis ?
Hier, il a gagné plus de deux cents louis,
Plus de trente Joueurs en rendroient témoignage.
Il détourne les yeux... il pâlit, je le gage?

ARISTE, *à d'Esquivas.*

Allons, de bonne grace, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu,
(*À Ariste.*)
Me voilà pris. Monsieur, c'est un argent du jeu.
Je voudrois de bon cœur pouvoir le satisfaire;
Mais sans passer pour fat, je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon seul jugement,
N'est-ce pas ?

D'ESQUIVAS.

Oui, Monsieur.

VERDAC.

Et moi, pareillement.

ARISTE.

La compensation ici doit être faite.
C'est sur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette,
Que vous avez promis d'acquitter tant de fois;
Et garder pour le jeu la vente de vos bois.
Qu'il n'en soit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange !

VERDAC.

On vous laisse vos bois ; c'est juger comme un Ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, Monsieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'est pas de mon pays.
Je devrois appeller ici de la Sentence;
Mais je fais sur mes bois plus de fond qu'on ne pense.

VERDAC.

Ce que je tiens ici, me paroît plus certain.

ARISTE.

Etes-vous satisfait ?

VERDAC.

Oui, Monsieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Esquivas.*

C'est comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me sais pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.

SCENE VII.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC.

(*A Ariste.*)
ADieu donc. Je ne sais pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Treve de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point si cela vous chagrine.
Mais, Monsieur, voici l'heure à peu près que l'on dîne,
Voulez-vous, d'un repas accepter votre part ?
D'une indigestion vous courrez le hazard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage...

VERDAC.

Je ne vous presse pas là-dessus davantage.

SCENE VIII.

ARISTE, *seul.*

CE Monsieur d'Esquivas me veut mal en son cœur :
C'est sur mon jugement qu'il s'est piqué d'honneur ;
Par pure gasconnade il a rendu l'espece ;
Il paye, mais c'est moins pour tenir sa promesse,
Que pour donner du poids à ses subtilités,
Et soutenir l'honneur de ses bois inventés.

SCENE IX.

ARISTE, LISIDOR, GERONTE.

LISIDOR.

NOus venons vous prier, Monsieur, avec instance,
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GERONTE.

Oui, nous vous supplions d'être médiateur
D'un petit différend.

ARISTE.

Messieurs, de tout mon cœur.

GERONTE.

Je vais donc, s'il vous plaît, vous expliquer l'affaire,
La circonstancier, pour la rendre plus claire ;
Et vous pourrez juger qui de nous a raison.
A Monsieur, depuis peu j'ai vendu ma maison,

Terre, si vous voulez, ou bien châtellenie,
Telle que je l'avois, de ses meubles garnie,
Avec cour, basse-cour, jardins et potagers,
Bois de haute-futaye, et garenne, et vergers,
Vignobles, et taillis, oseraye, et communes;
Enfin, j'ai tout vendu, sans réserves aucunes.
Il arrive aujourd'hui qu'en y faisant bâtir,
Il y trouve un trésor; il m'en vient avertir:
Son scrupule le force à vouloir me le rendre;
Ma conscience, moi, me défend de le prendre;
Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différend,
Messieurs.

LISIDOR.

J'ai, de Monsieur acheté l'héritage,
Soixante mille francs en tout, pas davantage:
J'y trouve, en bâtissant après l'an et le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je sais que de sa Terre il m'a bien fait la vente;
Mais je puis dire aussi, comme chose constante,
Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel trésor,
Me la céder, avec cent mille francs encor.

GERONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre;
Le trésor est à vous: c'est à vous de le prendre.

LISIDOR.

Non, Monsieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

C'est à vous qu'il est dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi ? me l'avez-vous vendu ?

GERONTE.

Oui.

LISIDOR.

Mais quand j'achetai, dites-moi, cette Terre,
Ses vignes, et ses prés, et tout ce qu'elle enserre,
Saviez-vous qu'un trésor étoit dedans resté ?

GERONTE.

Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez su, l'auriez-vous emporté ?

GERONTE.

Oui, sans doute ; pour lors il étoit de mon terme :
Mais aujourd'hui la Terre, et ce qu'elle renferme,
Est à vous, en un mot, du haut jusques en bas.

LISIDOR.

Oui ; mais hors le trésor ; il ne m'appartient pas :
Je maintiendrai toujours ma conscience pure.

GERONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure ;
Et ne suis pas venu jusqu'à l'âge où je suis,
Pour m'emparer de biens, selon moi, mal acquis.

LISIDOR.

Quelque soit de mes ans aujourd'hui la foiblesse,
Elle n'altere rien de ma délicatesse.
Le trésor est à vous ; je suis ferme en ce point.

GERONTE.

Je soutiens le contraire, et n'en démordrai point.

Il n'est aucun usage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un trésor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! Messieurs, doucement. Qu'un trait si généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre discussion est, sans doute, admirable:
Jamais trésor trouvé n'en causa de semblable:
C'est pour le posséder qu'on rendroit des combats,
Et vous vous débattez à qui ne l'aura pas?
Vous avez, il est vrai, de l'âge l'un et l'autre,
Et vous êtes d'un tems bien éloigné du nôtre.
Dans l'univers entier, je défie, entre nous,
Que l'on puisse trouver deux hommes comme vous.
Il faut, à cet argent trouver portant un maître,
Puisque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être.
Pour vous mettre d'accord, il seroit un moyen:
A des infortunés on peut donner ce bien,
Le répandre sur ceux qu'un triste sort outrage.

LISIDOR.

D'accord: on n'en sauroit faire un plus digne usage.

GERONTE.

Oui, Monsieur, c'est penser comme un homme d'honneur.
Je souscris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y consens de même, je vous jure,
Monsieur; et s'il le faut, j'y joins ma signature.
Vous serez de ce bien mis en possession,
Et vous-même en ferez la distribution.

ARISTE.

Volontiers. Cependant il seroit nécessaire
De raisonner encore un peu sur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt ; nous la terminerons
Avec plus de loisir.

LISIDOR.

Monsieur, nous reviendrons.

SCENE X.

ARISTE, *seul.*

L'EMPLOI de ce trésor m'inquiette, m'agite ;
Il faut y réfléchir, et cela le mérite.
En dispersant ce bien à tous les malheureux,
Par ma foi, ce sera peu de chose pour eux ;
Ils n'auront pas chacun une obole, peut-être ;
Et c'est cent mille francs jettés par la fenêtre.
Cet argent répandu sur tant et tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigens ;
Et que toutes ces parts soient réduites en une,
D'un seul homme à l'instant elle fait la fortune,
Même sans se donner le moindre mouvement.
Cette réflexion me plaît infiniment,
Et coule dans mes sens... Mais quelle erreur extrême !
Que dis-je, malheureux ? Ne suis-je plus le même ?
Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier ?
C'est la maudite Robe ; elle fait son métier :
Ces inspirations ne me viennent que d'elle.

Allons, il faut s'armer d'une force nouvelle.
Laissons à ces vieillards le soin de partager
Ce trésor à tous ceux qu'ils voudront soulager.
Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-être;
Qu'il soit donné par eux, ou que pour cet emploi,
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.

SCENE XI.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Bon; je vous trouve seul.

ARISTE.

Ah! ma chere Lisette,
Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

La veuve est inquiette;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu?

LISETTE.

Qu'elle est de votre amour
Informée; et j'ai fait, comme il faut, votre cour.

ARISTE.

Après?

LISETTE.

J'ai su lui faire une peinture vive

De tout votre mérite. Elle, fort attentive
A ce que je disois, baissoit la vue....

ARISTE.

Eh bien?

LISETTE.

Que vous êtes heureux!

ARISTE.

Et qu'a-t-elle dit?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien?

LISETTE.

Par le moindre mot.

ARISTE.

Et sur quelle apparence
Me crois-tu donc heureux, dis-moi?

LISETTE.

Sur son silence.

ARISTE.

Son silence?

LISETTE.

Oui, Monsieur; dans cette occasion,
Le silence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit su lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire?
Croyez, si mes discours l'avoient mise en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord, Lisette, taisez-vous.
Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre
Que sur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'ose me livrer à ce flatteur espoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir.
Mais par vous même il faut que votre ardeur éclate.
Je ne puis pas toujours être votre avocate.
On ne fait point l'amour par procuration.
Que ne la voyez-vous?

ARISTE.

C'est mon intention.
Mais si je te donnois avant tout une lettre
Pour elle?

LISETTE.

Volontiers; je saurai lui remettre:
Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, Monsieur, dans votre rhétorique,
Mêler, sans y penser, des termes de pratique,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis est plaisant.

LISETTE.

Que le style soit bref; nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effets, Monsieur, et très-peu de paroles.

SCENE XII.

LISETTE, *seule.*

MA Maîtresse tantôt l'observoit avec soin,
Et de ses jugemens étoit secret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A se déterminer son cœur encore hésite.
Je ne puis la blâmer. Et l'on doit, selon moi,
Avant que de donner, et son cœur, et sa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on soupire,
Et ne se pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence est rare parmi nous;
Et par l'extérieur nos cœurs se prennent tous.
On étale à nos yeux des graces singulieres;
Ce sera de l'esprit, ce seront des manieres,
On se rend; et l'on voit que ces dehors charmans
Etoient des imposteurs, lorsqu'il n'en est plus tems.

SCENE XIII.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR le Procureur est-il ici, Mignonne ?

LISETTE.

Voilà de plaisans airs que celle-là se donne !
Je ne suis pas d'ici. Mais, Madame, je croi
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Ecoutez. Dites-moi,
Est-ce un homme entendu ?

LISETTE.

Par-tout on le renomme,
Pour être fort habile, et pour être honnête homme.

LA BARONNE.

Honnête homme ? Il n'est pas question de cela.
Je voudrois savoir si. . . .

LISETTE.

Madame, le voilà.

SCENE XIV.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

TIENS, Lisette, tu peux... Mais quelle est cette Dame?

LISETTE.

Ma foi, c'est un plaisant caractere de femme :
Vous en rirez sans doute ; elle veut vous parler.

SCENE XV.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MONSIEUR, je ne veux point ici dissimuler.
J'ai pour mon infortune un homme insupportable,
Un mari, dont l'aspect est pour moi détestable ;
Je prétends m'en défaire ; et je viens sans courroux,
Du projet que j'ai fait raisonner avec vous.

ARISTE.

Quel sujet vous oblige à faire ainsi divorce,
A prendre un tel parti, lorsqu'on peut...

LA BARONNE.

Tout m'y force.
Mais il n'est pas besoin d'en dire les raisons.
J'en veux être défaite. En un mot, finissons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous. Vous êtes irritée...

LA BARONNE.

Comment? Me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas: mais le dépit quelquefois...

LA BARONNE.

Mon malheur
Est, si vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon poulx, tâtez, il vous sera facile
De savoir si je suis une femme tranquille.
Tâtez donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous.
Jamais tempérament même ne fut plus doux.
(*A part.*)
O quelle femme!

LA BARONNE.

Allons, venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour époux un homme vif, colere,
Un homme bilieux, et toujours hors de soi,
Un homme si bouillant, si différent de moi,
Que je l'aurois jetté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienséance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en souhaiteriez la séparation?

LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! vraiment, que j'ai bien une autre ambition!
Il faut le chicanner; la moindre procédure
Va le faire crever à l'instant, j'en suis sûre.
Cherchons, sans différer, à lui faire un procès.
J'ai quatre cents louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruse ingénieuse, adroite.
Le plaider, est, Monsieur, tout ce que je souhaite.
Faisons quelques billets payables au porteur,
En imitant sa main, ce seroit le meilleur:
Oui, Monsieur, il le faut; et la moindre saisie
Lui va dans le moment causer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel esprit il faut dissimuler;
Si je la contredis, elle va m'étrangler.
A la Baronne.
Je conçois tout l'effet que cela pourroit faire;
Mais pour bien réussir, et pour vous satisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le proposez point, s'il n'est plus violent,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience.
Raisonnons doucement. En bonne conscience...

LA BARONNE.

Plait-il? Hem?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi si l'on doit...

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon sang froid.
Comment donc si l'on doit ? Il n'est pas nécessaire
De dire si l'on doit sur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh! je n'y puis tenir. Madame, dussiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux,
Me battre, me tuer, il faut que je vous dise,
Que je ne puis en rien aider votre entreprise.
Ce n'est point pour plaider qu'ici l'on doit venir.
J'arrête les procès, loin de les soutenir.
Je suis pour que l'on vive en bonne intelligence,
Et ne fais jamais rien contre la conscience.

LA BARONNE.

Quoi? Vous n'êtes donc pas Procureur?

ARISTE.

Non, vraiment.

LA BARONNE, *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah, quel emportement!

LA BARONNE.

Je ne me serois pas vainement déclarée.
Jarni! si je n'étois modeste, et tempérée...
Monsieur, de mon secret vous êtes seul instruit;
Si dans le monde, un jour, il fait le moindre bruit,
Si de ce que je viens à vous-même de dire,
Le moindre mot éclate, ou seulement transpire,
Dans l'instant je reviens vous trouver en ce lieu,
Mais ce ne sera pas avec ce flegme. Adieu.

SCENE XVI.

ARISTE, *seul.*

QUELLE femme ! quel flegme ! ou plutôt quelle bile !
Ce n'est qu'avec transport qu'elle se dit tranquille.
Comment est-elle donc, quand elle est en courroux?
Je n'en puis revenir. Si Monsieur son Epoux
Est aussi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encore ici.

SCENE XVII.

ARISTE, AGENOR, ISABELLE.

AGENOR.

PERMETTEZ-NOUS,
Monsieur, dans nos chagrins d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je aujourd'hui vous être favorable ?
Parlez. Vous me semblez un couple assez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît? Comment vous nomme-t-on?

ISABELLE.

Je me nomme Isabelle.

AGENOR.

Agenor est mon nom.

ISABELLE.

De Geronte, Monsieur, je suis l'unique fille.

AGENOR.

Moi seul, de Lisidor compose la famille.

ARISTE.

Geronte, et Lisidor? Je ne sais si ces noms
Ne me sont point connus. Quoi qu'il en soit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles sont vos affaires?

AGENOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos peres:
Et puisque vous croyez qu'ils sont connus de vous,
Je me livre d'avance à l'espoir le plus doux.
L'amour depuis long-tems, par l'ardeur la plus belle,
A su lier mon cœur à celui d'Isabelle;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge insensiblement l'augmenta de moitié;
Et l'amour dont notre ame est sujette et captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite, et plus vive.

ARISTE.

Et vous souhaiteriez sans doute qu'à son tour
L'hymen vînt achever l'ouvrage de l'amour?

AGENOR.

C'est ce que nos parens ne veulent point entendre.

ARISTE.

Et que vous disent-ils?

AGENOR.

Que nous pouvons attendre.
Mon pere, à mon égard se montre scrupuleux;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, et que de l'hyménée

Le repentir suivoit bien souvent la journée ;
Que ses liens, alors, produisoient les dégoûts ;
Qu'ils paroissoient affreux autant qu'ils sembloient doux,
Et que ce qu'on croyoit à ses vœux si propice,
Devenoit par la suite un éternel supplice.

ARISTE, *à Isabelle.*

Le vôtre en dit autant, à ce qu'on peut juger ?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point songer,
Et que je suis trop jeune.

ARISTE.

Et quel est donc votre âge ?

ISABELLE.

Quinze ans.

ARISTE.

Et vous ?

AGENOR.

Et moi, j'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue ; et je sens
Qu'ils pensent l'un et l'autre en hommes de bon sens.
Vos parens là-dessus agissent en vrais peres ;
Et, quand à votre hymen ils se montrent contraires,
Quand ils veulent encore attendre la saison
Qui fait nourrir l'esprit, et murir la raison,
Ils travaillent pour vous, et font par-là connoître
Que vous êtes aimés, autant qu'on le peut être.
Concevez leurs raisons. Iront-ils, dites-moi,
Si jeunes, vous laisser sur votre bonne-foi ?
Et ne doivent-ils pas attendre en conscience,

Que vous ayiez acquis certaine expérience,
Certain usage, enfin, dont l'âge nous instruit,
Et par qui tous les jours le monde se conduit?

AGENOR.

Sans l'avoir pratiqué, du monde j'ai l'usage;
Et je sens que chez moi tout a dévancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je serai de guerre, ou de robe, ou de cour;
Mais si je dois remplir quelque poste honorable,
Je m'en sens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable.
S'il faut être de guerre : eh quoi! ne sai-je pas
Le renom qu'on acquiert au milieu des combats?
Qu'on y doit de son sang soutenir la noblesse?
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foiblesse?
Et que dans ce métier, soutenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur?
Si pour la robe, on veut que je me détermine,
Je sais que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et sans cesse n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la cour; sans beaucoup de méthode,
Je suivrai comme un autre, et l'usage et la mode:
Peu de sincérité, beaucoup d'airs empressés,
Rire toujours de rien; flatter les moins sensés,
Sur le masque des grands composer son visage:
Voilà, je crois, la cour. En faut-il davantage?

ARISTE.

Non; vous avez raison. J'admire en ce moment
Jusqu'où va votre esprit et votre jugement.

Je vois qu'à vos desirs il faudra se soumettre,
Et de votre parti, ma foi, vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je suis encor bien jeune, je le sais;
Mais je pense, Monsieur, et crois que c'est assez.
Et sans expérience, et malgré mon peu d'âge,
Je conçois aisément à quoi l'hymen engage.
Faire de son époux tout son contentement,
Ne mettre qu'en lui seul tout son attachement,
Régler ses volontés sans cesse sur les siennes,
Ainsi qu'à ses plaisirs, prendre part à ses peines,
Donner à ses enfans de l'éducation;
C'est, je crois, ce qu'exige une telle union.

ARISTE.

Ma foi, je me rétracte: il est incontestable,
Que quand on pense ainsi, l'on est très-mariable.

SCENE XVIII.

ARISTE, GERONTE, LISIDOR, AGENOR, ISABELLE.

GERONTE.

Nous voilà de retour, Monsieur ; et sur l'espoir
Que vous...

ARISTE.

Je suis fort aise aussi de vous revoir.

GERONTE.

Que vois-je ici ? Ma fille !

ISABELLE.

O disgrace cruelle !

AGENOR.

Ah, ciel ! quelle rencontre !

LISIDOR.

Et mon fils avec elle ?
Que veut dire ceci ?

ARISTE.

Quoi, ce sont vos enfans ?

LISIDOR.

Oui, Monsieur, ce les sont.

ARISTE.

Ah ! ah ! ce que j'apprends,
Vraiment me fait plaisir. Ils sont pleins de mérite,
De sagesse et d'esprit ; je vous en félicite.
Vous saurez la raison qui vers moi les conduit.

Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être instruit,
Que sur vos différens mon jugement éclate.
L'occurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes arrêts soient toujours prononcés
En présence de gens spirituels, sensés.
Avec joie ils verront quel est le sacrifice
Que vous faites tous deux, et quelle est ma justice.

GERONTE.

Chacun de nous, Monsieur, aujourd'hui s'est remis
A vos décisions ; nous y serons soumis.

LISIDOR.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable ;
Et ce que vous ferez, ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfans.*

Pour vous, dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un pere,
Vous serez par la suite éclairci du mystere.

Aux Vieillards.

Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GERONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cet journée
Soit, sans aucun appel, jointe par l'hyménée,
La fille de Geronte au fils de Lisidor,
Et qu'aux jeunes époux soit donné le trésor.

AGENOR.

Ah, ciel!

ISABELLE.

Qu'entends-je?

ARISTE, *aux Vieillards.*

Eh bien? Avez-vous à répondre
A cet arrêt? Mais non; il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoins ces deux enfans,
A quel point vous étiez l'un et l'autre imprudens.
Vous ne répondez rien? Ce que je viens de faire,
Vous paroît-il injuste?

GERONTE.

Ah! Monsieur, au contraire.
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglés.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GERONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hyménée en resserre les nœuds.

LISIDOR.

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux Enfans.*

Et vous, selon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du jugement, je pense?

AGENOR.

Non, rien n'est comparable au bien que je reçois.
Qui pourra m'acquitter de ce que je vous dois?

ARISTE.

Je suis assez payé lorsque je rends service.
Le plaisir d'obliger est mon droit de justice.
Laissez-moi seulement envier le bonheur,
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité, quelle douceur extrême,
Que celle de pouvoir posséder ce qu'on aime !
Votre contentement me cause ce transport :
J'aime aussi bien que vous, et n'ai pas même sort.

AGENOR.

Vous ne méritez point une telle disgrace.

ARISTE, *voyant la Veuve.*

Ah, ciel !

SCENE XIX & derniere.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE, GERONTE, LISIDOR, AGENOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

Si pour changer votre destin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus ;
Je vous la donne, Ariste.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le défunt, vous l'aurez en partage ;
Mais mieux que lui, je crois, vous en ferez usage.

ARISTE.

J'ai peine à revenir de mon etonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon ravissement.

AGENOR.

Puisque notre destin devient pareil au vôtre,
Il faut que votre hymen se fasse avec le nôtre :
N'y consentez-vous pas ?

GERONTE.

On ne peut mieux penser ;
Et Lisidor, et moi, prétendons y danser.
A ma légéreté, si la sienne est pareille,
Nous pourrons figurer l'un et l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez-vous moquer, mais je n'y suis pas neuf ;
Et j'ai fort bien dansé.

LISETTE.

Du tems de Charles neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chere espérance,
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience.
Suivons, sans différer, ce qu'a dit Agenor ;
Et hâtons un hymen, dont mon cœur doute encor.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.

ALCIBIADE,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE PH. POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théâtres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

PRÉFACE.

IL y a près de deux ans, que lisant *les Amours des Grands Hommes par Madame de Villedieu*, le plaisir que me faisoit alors cette lecture, me fit imaginer de traiter Alcibiade en Comédie. Il me parut que ce sujet devoit faire au Théatre un tableau agréable et galant. Je me laissai séduire à l'idée riante sous laquelle cette Fable se présentoit à moi, et je crus, en même tems, que je n'en conserverois les graces, qu'en conservant la simplicité du Roman, et mettant en vers les pensées, et souvent même la prose de Madame de Villedieu. Je me réservois, d'ailleurs, le droit d'être discret sur cet Ouvrage, s'il ne se trouvoit pas digne de l'approbation du Public. A peine fut-il achevé, que voulant juger avec sévérité d'un travail où j'avois rencontré tant de facilité, j'y reconnus la plus grande partie des défauts qu'on y trouve maintenant; et, fidele à ma résolution, je le condamnai moi-même à l'oubli. Il en fut tiré cependant par quelques amis, qui m'en demanderent une lec-

ture : ils m'assurerent que la proscription n'étoit pas tout-à-fait juste, et me dirent que le Public verroit rarement des Ouvrages nouveaux, s'il refusoit son attention à ceux qui ne sont pas parfaits ; que la nécessité de se prêter aux défauts lui faisoit assez souvent donner des marques d'une indulgence, dont j'aurois peut-être le bonheur de profiter. Il n'étoit pas difficile de convertir un Auteur dans le cas où j'étois. Je les crus, et je viens d'éprouver effectivement cette indulgence dont ils m'avoient flatté ; c'est le seul prix que j'en attendois, car je me ferois scrupule de tirer aucun avantage des applaudissemens qui ont été donnés à cette Piece. Je sais qu'ils ne sont dus qu'aux beautés de l'original, et aux talens des Acteurs qui l'ont représentée.

SUJET D'ALCIBIADE.

SOCRATE fait élever, dans une solitude près d'Athenes, Timandre, jeune Phrygienne, que son pere lui a confiée, en mourant. Pour remplir les intentions de son ami, et conserver, pour lui-même, sans risque, un si précieux dépôt, Socrate l'a commis à la garde d'une vieille femme, nommée Aglaunice; et il a grand soin que les jeunes gens d'Athenes, et sur-tout Alcibiade, ignorent ce secret. Mais ce Héros, fameux par ses galanteries, parvient à le découvrir, et envoie Amiclès, son confident, lui préparer les voies, en parcourant la campagne des environs. Bientôt, sous un habit phrygien, il suit lui-même les traces d'Amiclès, et rencontre Aglaunice, qui, devenue subitement amoureuse de lui, s'efforce à lui persuader qu'elle est Timandre. Comme il ne lui trouve aucun des appas qu'il s'étoit figurés, elle cherche à le séduire par

le profond savoir qu'elle prétend posséder. L'Astrologie, qui lui donne, soi-disant, la connoissance du passé, du présent et de l'avenir, ne peut pourtant lui faire connoître que c'est à Alcibiade qu'elle parle. Après s'être un peu moqué d'elle, il la quitte, et est surpris par Socrate, qu'une telle entrevue inquiete beaucoup. Alcibiade, trompé par Aglaunice, qu'il croit Timándre, apprend à Socrate qu'il a vu cette prétendue beauté; et celui-ci, transporté de jalousie, vient en faire de vifs reproches à la vieille surveillante, que ce qui-pro-quo tire d'abord d'affaire, parce qu'elle fait entendre à Socrate qu'Alcibiade n'a vu qu'elle, et qu'elle a passé, à ses yeux, pour Timandre, afin de la lui mieux cacher. Mais une certaine Céphise, confidente de Timandre, déplore le triste état où Socrate les réduit toutes deux. Elle a su qu'un jeune homme avoit parlé à Aglaunice, et elle se persuade et veut faire croire à Timandre qu'il n'avoit qu'elle en vue, dans cet entretien. De son côté, Aglaunice apprenant, par Socrate, que ce jeune homme est Alcibiade, elle envoie sur ses pas, et lui fait donner un billet,

qui renferme ses tendres sentimens pour lui. Céphise est d'avis de mettre le même moyen en usage, dès que l'occasion s'en présentera. Timandre s'en défend un peu ; mais cependant elle cede. La crainte de se voir réduite à écouter l'amour de Socrate, la fait consentir aux tentatives de Céphise, qui échoue d'abord ; car Alcibiade, ne connoissant d'autre Timandre que la vieille Astrologue, n'en veut plus entendre parler, et refuse le billet présenté par Céphise. Amiclès soupçonne quelque mystere qu'il veut éclaircir ; et pour cela, il se déguise en Marchand de Bijoux, et parvient auprès de la vraie Timandre, à qui il déclare tout. Alcibiade paroît ; et, désolé de s'être mépris sur cette charmante personne, et d'en avoir refusé un billet, il s'efforce de lui en témoigner ses regrets, et met tout en œuvre pour en obtenir son pardon. Socrate les surprend, et s'exhale en reproches, sur-tout contre Aglaunice, qui a si mal rempli ses intentions. Ne pouvant se défendre, elle veut se venger, en déclarant que c'étoit son ridicule amour pour Timandre qui le portoit à la tenir si soigneusement cachée à tous les yeux ;

mais Amiclès confond la vieille, devant Socrate, en produisant l'affectueux billet qu'elle a écrit à Alcibiade, en se servant du nom de Timandre. Socrate, en blâmant la foiblesse d'Aglaunice, reconnoît enfin la sienne même : il en triomphe, et accorde Timandre à Alcibiade. Amiclès obtient aussi Céphise ; et Mirto, femme de Socrate, et qui avoit montré, dès le commencement de cette secrette intrigue, quelque jalouse inquiétude sur son succès, n'a plus qu'à se louer de la maniere dont elle est terminée.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR ALCIBIADE.

Le sujet de cette Comédie, comme nous l'apprend Poisson lui-même, dans sa Préface, est dû à Madame de Villedieu, de qui il a emprunté la plupart des pensées, qu'il n'a fait que mettre en vers, dans sa Piece. Elle n'eut pas d'abord un succès bien satisfaisant ; mais elle réussit beaucoup à la Cour, et à sa reprise, à Paris.

L'amour caché de Socrate pour sa pupille, celui de la vieille Astrologue pour Alcibiade, et la jalousie de Mirto, femme du Philosophe, produisent plusieurs méprises assez comiques, et jettent du mouvement dans cette Piece, dont le fond ne laisse pas d'être intéressant par lui-même.

Cette Piece a quelque ressemblance avec l'*Orpheline léguée*, Comédie en trois actes, de feu M. Saurin, et qu'il a refondue et réduite à un, sous le titre de l'*Anglomane*. Dans cet acte, l'un des plus agréables qu'il y ait au Théatre, Eraste est tuteur, par un legs de l'amitié, comme le Socrate d'Alcibiade. En donnant des leçons de Philosophie à sa Pupille, il prend, malgré lui, de l'amour pour elle ; et finit, comme Socrate, par la céder à l'Amant qu'elle aime, et qu'il reconnoît plus capable que lui de la rendre heureuse.

ALCIBIADE,

COMÉDIE,

EN TROIS ACTES ET EN VERS,

DE PH. POISSON.

Représentée le 23 Février 1731.

PERSONNAGES.

ALCIBIADE, Seigneur Athénien.

SOCRATE, Philosophe.

MIRTO, femme de Socrate.

AGLAUNICE, Astrologue.

TIMANDRE, jeune Phrygienne.

CEPHISE, Confidente de Timandre.

AMICLES, Confident d'Alcibiade.

ESCLAVES.

La Scene est dans un Bois près d'Athenes.

I.

ALCIBIADE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.

APPROCHEZ, Aglaunice, et parlons sans témoins.
J'ai confié Timandre à vos généreux soins;
De vos instructions, je vois qu'elle profite,
Et ne puis trop louer votre sage conduite.
Mais, quoique son cœur soit nourri dans la vertu,
Le mien, je l'avoûrai, de crainte est combattu.
Aux nobles sentimens nous formons sa jeunesse;
Mais sa beauté s'accroît autant que sa sagesse,
Et ce qu'elle a d'appas et de perfections,
Jette dans mon esprit mille appréhensions.
Je crains que, tôt ou tard, nos jeunes gens habiles
A trouver dans les cœurs des passages faciles,
Venant à découvrir cet objet plein d'attraits,
Ne se sentent frappés de redoutables traits;

Et que l'amour enfin, par des ruses secrettes,
Ne vienne renverser ici tous nos préceptes.

AGLAUNICE.

Timandre à la vertu met son attachement,
Et vous vous alarmez, Socrate, vainement :
D'ailleurs, ce séjour-ci, quoique près de la ville,
Offre plutôt aux yeux un desert qu'un asyle ;
Il n'est, vous le savez, que par nous fréquenté :
Nul mortel d'y venir ne peut être tenté ;
On n'en sauroit trouver qu'avec peine l'entrée,
Et Timandre, long-tems, y peut être ignorée.
Mais de grace, Socrate, accordez à mes voeux,
Touchant cette beauté, de sinceres aveux :
Quelle est-elle ? Et pourquoi vos soins pour son enfance ?
Je pourrois cependant en avoir connoissance ;
Et par l'Astrologie, il me seroit aisé....

SOCRATE.

Ah ! laissons-là votre art, j'y suis trop opposé ;
Et s'il faut là-dessus parler avec franchise,
C'est en vous, croyez-moi, ce que le moins je prise.

AGLAUNICE.

Quoi ! vous ne croyez point...

SOCRATE.

Je crois parfaitement
Que tout cela n'est bon que pour l'amusement.
Je sais jusqu'où cet art, entre nous, peut s'étendre ;
Mais laissons ce discours. Revenons à Timandre ;
Et sachez les motifs des soins que j'en ai pris.
Elle est fille de l'un de mes plus chers amis :
Il étoit de Phrygie ; et pour moi sa tendresse

Lui fit quitter ce lieu pour s'établir en Grece.
La Parque un peu trop-tôt disposa de son sort.
Il me dit, m'embrassant, une heure avant sa mort:
« En vos mains, cher ami, je dépose ma fille,
» Unique reste, hélas! de toute ma famille;
» Et, puisque du destin je vais subir la loi,
» Donnez-lui l'amitié que vous aviez pour moi. »
Il mourut. Jugez donc si Timandre m'est chere,
Et si je ne dois pas lui tenir lieu de pere.
Pour la soustraire mieux aux regards des humains
Et l'instruire aux vertus, je l'ai mise en vos mains.
La garde de Timandre, au centre d'une ville
Où regnent les plaisirs, étoit trop difficile;
Je n'étois occupé que du pénible emploi
De la cacher à ceux qui s'assembloient chez moi:
Avec eux, fort souvent, il falloit me contraindre;
Tous Disciples, enfin, me donnoient lieu de craindre.
Mais, sachez plus encor. De ma femme toujours
J'essuyois à regret mille fâcheux discours.
Jalouse, sans raison, de la jeune Timandre,
Sur elle sa fureur étoit prête à s'étendre;
C'est un petit esprit, soupçonneux, inquiet,
Et qui cent fois le jour s'irrite sans sujet.
Mais enfin, là-dessus, c'est assez vous en dire;
A présent que Timandre est chez vous, je respire.
Je veux que le savoir fasse ses seuls plaisirs,
Qu'il soit uniquement le but de ses desirs;
Et, qu'ignorant enfin toutes passions vaines,
Elle ne tienne rien de nos Athéniennes.

AGLAUNICE.

Vous pouvez là-dessus avoir l'esprit en paix ;
Tout ira, je vous jure, au gré de vos souhaits :
Je me le persuade, ou du moins je l'espere.
J'ai mis près de Timandre une esclave étrangere,
Dont l'esprit me paroît naturel et sans art ;
Ainsi, nous n'avons rien à craindre de sa part.

SOCRATE.

Vous avez fort bien fait. Une compagne habile
D'une fille souvent rend la garde inutile.

AGLAUNICE.

Sans cesse je m'applique à lui vanter le prix
De vos sages leçons, de vos doctes écrits ;
Elle en fait tous les jours devant moi la lecture.

SOCRATE.

Les soins que vous prenez me charment, je vous jure.

AGLAUNICE.

Puis, pour nous récréer en ces champêtres lieux,
Nous raisonnons un peu sur le globe des Cieux :
Mes observations devant elle sont faites,
Nous regardons le cours des astres, des planetes ;
Et leurs divers aspects, leurs révolutions,
Font, presque tous les soirs, nos récréations.
J'admire son esprit, et comme elle raisonne.

SOCRATE.

Vous ne me direz rien là-dessus qui m'étonne ;
Dès ses plus jeunes ans j'ai toujours auguré....

(*Appercevant Amicles.*)

Quel dessein fait venir en ce lieu retiré ?

AGLAUNICE.

C'est quelque voyageur qui ne sait pas la route,
Et qui dans la forêt s'est égaré sans doute.

SOCRATE.

Il pourroit me connoître. Évitons ce hasard,
Et cherchons à finir l'entretien autre part.

(Ils sortent.)

SCENE II.

AMICLES, *seul.*

MA foi! c'est se donner une inutile peine;
Je ne découvre rien, et ma recherche est vaine.
Alcibiade est fou, je n'en puis plus douter.
Dans quel entêtement je le vois persister!
Il veut qu'une Timandre, en beauté magnifique,
Habite absolument dans ce séjour rustique:
Il prétend que Socrate est fort mystérieux,
Que c'est lui qui retient cette belle en ces lieux.
D'une jeune beauté ceci n'est point l'asyle;
Et ce seroit plutôt l'antre d'une Sibylle.
Il n'en démordra point, je connois son humeur.
Dans l'espoir de brûler d'une nouvelle ardeur,
Quelque soit une belle, en un mot, brune ou blonde,
Il iroit, pour la voir, jusques au bout du monde.
Le prêcher là-dessus ne serviroit de rien.
Ma morale le choque, il ne la prend pas bien;
D'autres Docteurs que moi ne pourroient le soumettre.
A ses bouillans transports il ose tout permettre;

Et, parce qu'il est jeune et né pour commander,
Ce n'est qu'à ses desirs qu'il croit qu'il faut céder.
Lui, dans cette forêt, au gré de son caprice,
Va, court, cherche, revient et fait de l'exercice.
Pour moi, je suis trop las; et je vais dans ce bois
Reposer....

ALCIBIADE, *derriere le Théatre.*

Amicles!

AMICLES.

J'entends, je crois, sa voix!

SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLES.

ALCIBIADE.

TU m'as inquiété. Dans ces lieux solitaires,
Je t'ai cru sous la dent des loups, ou des pantheres.

AMICLES.

A cet air effrayé, que vous me faites voir,
Je conçois quel étoit tout votre désespoir.
Eh! bien, Seigneur, vos soins pour découvrir Timandre
Me semblent superflus?

ALCIBIADE.

Je n'y puis rien comprendre.

AMICLES.

Ah! si j'osois parler, je vous répondrois bien
Que c'est à vos desirs où l'on ne comprend rien.
Quoi! vous vous embrâsez d'abord pour une belle,

Sur un simple récit que l'on vous a fait d'elle ?
Je ne vous conçois point.

ALCIBIADE.

Je n'ai, jusqu'à ce jour,
Senti pour cet objet aucun trait de l'amour.
Mon ame n'en est pas à ce point possédée ;
Sans séduire mes sens, il flatte mon idée.
Je cherche à contenter un desir curieux :
Je veux, si je le puis, satisfaire mes yeux,
Me moquer de Socrate et de cette sagesse
Que notre homme aujourd'hui dans Athenes professe,
Et me venger un peu de ses sévérités,
Dont il vient si souvent barrer mes volontés.

AMICLES.

Vous pouvez vous tromper dans l'espoir qui vous flatte.
Il n'est qu'une laidron qui puisse aimer Socrate.
Mais ce qui me surprend, pour parler sans détours,
C'est de vous voir chercher de champêtres amours ;
Et que, pour satisfaire à des chimeres vaines,
Vous quittiez aujourd'hui les premieres d'Athenes.

ALCIBIADE.

Mon cœur au même objet ne peut être arrêté.

AMICLES.

Oh ! je vois bien qu'il est pour la variété.

ALCIBIADE.

D'ailleurs, regarde-t-on le rang dans une belle ?
C'est la beauté qui frappe, et l'on fait tout pour elle.
L'amour, dans les douceurs de sa félicité,
N'a pas besoin du rang, ni de la dignité.
Qu'un bel objet soit né dans le plus simple étage :

Il est charmant, il plaît; en faut-il davantage?
Je puis te dire encor, pour m'ouvrir mieux à toi,
Qu'il n'est point de plaisir plus charmant, selon moi,
Que celui d'exciter, dans un cœur jeune et tendre,
Ces premiers mouvemens, qu'il ne sauroit comprendre;
Ces désordres secrets, ces desirs incónnus,
Par la crainte chassés, par l'amour retenus,
Et qui font attaquer, avec plus de puissance,
Toute cette pudeur que donne l'innocence.

AMICLES.

Mais pour en revenir à tous vos changemens,
Quelle est votre raison? Car ces beaux argumens,
Sur lesquels votre esprit s'évertue et décide,
Ne vous ôteront point le titre de perfide.

ALCIBIADE.

Non, je ne le suis point; et, dans le fond du cœur,
Je sens quelques remords, quand je change d'ardeur.
Je blâme mes desirs, je condamne mon ame:
Je me veux souvent mal d'une nouvelle flamme;
Et si de belle en belle on me voit m'exercer,
C'est que toujours je cherche à pouvoir me fixer.

AMICLES.

Avec ces sentimens, et selon mon augure,
Vous chercherez encor long-tems, je vous assure.
Mais que va-t-on penser de votre éloignement?

ALCIBIADE.

Hors d'Athenes, dis-moi, ne puis-je être un moment?
Ne sait-on pas que j'ai des maisons de plaisance,
Où je vais quelquefois?

AMICLES.

Si l'on a connoissance
Qu'en tous ces endroits-là vous n'avez pas été,
Et qu'on vienne à savoir qu'en ces lieux arrêté,
Vous cherchez à brûler d'une nouvelle flamme,
Ce sera fait de vous ; et par plus d'une femme
Vous serez déchiré, pour prix d'un tel forfait ;
Et moi peut-être aussi, sans leur avoir rien fait.

(*Regardant au fond du Théatre.*)

Ah ! Seigneur !...

ALCIBIADE.

D'où lui vient cette frayeur extrême ?

AMICLES.

Au secours !

ALCIBIADE.

Que voit-il ?... C'est Socrate lui-même.

AMICLES.

Je l'ai pris pour un ours.

ALCIBIADE.

On ne peut à présent
Douter qu'il ne retienne ici l'objet charmant
Dont il est si jaloux... Il est avec sa femme ?

AMICLES.

Oui, vraiment, c'est Mirto.

ALCIBIADE.

On remarque en leur ame
De l'agitation. Que veut dire ceci ?

AMICLES.

Ma foi ! je n'en sais rien.

ALCIBIADE.

Pour en être éclairci,
Sous ce feuillage épais cachons-nous l'un et l'autre.
(*Ils sortent.*)

SCENE IV.

SOCRATE, MIRTO.

SOCRATE.

Non, vous dis-je, il n'est point d'humeur comme la vôtre.
Quel caprice nouveau vous amene en ces lieux ?
Pourquoi tout ce courroux, ce transport furieux ?
Quoi ! parce que je viens dans cette solitude
Encourager Timandre au savoir, à l'étude...

MIRTO.

Et ce sont justement ces fréquentes leçons
Qui jettent dans mon cœur de trop justes soupçons.
Ne croyez pas qu'ici l'étude vous excuse :
Pour vous justifier, c'est une foible ruse.
Vers Timandre, je vois quel dessein vous conduit.
Quoi que vous me disiez, je sais comme on instruit
Les disciples qui sont d'une semblable espece ;
Et qui dit écoliere, en un mot, dit maîtresse.

SOCRATE.

Voilà comme toujours votre esprit, plein d'erreurs,
Voit du crime dans tout, et juge mal des cœurs.
Il semble que, hors vous, personne en la nature

N'a

N'a d'austere vertu, ni de chasteté pure ;
Que de Timandre à vous...

MIRTO.

Point de comparaison
D'elle à moi, s'il vous plaît.

SOCRATE.

C'est vouloir, sans raison,
L'offenser...

MIRTO.

C'est de quoi fort peu je me soucie.

SOCRATE.

Mais...

MIRTO.

Ne voulez-vous point que je la remercie ?

SOCRATE.

De grace, jugez mieux de Timandre et de moi.
Je...

MIRTO.

Que j'en juge mieux ! vous vous moquez, je croi !
Je sais d'elle et de vous ce qu'il faut que je pense.

SOCRATE.

Ah ! qu'il me faut avoir ici de patience !
Ne pourrai-je parler sans être interrompu ?
Car jusques à présent, Mirto, je ne l'ai pu.

MIRTO.

Et que prétendez-vous ici me faire entendre ?

SOCRATE.

Que vous ne connoissez Socrate, ni Timandre ;
Qu'il faut que vous sortiez de vos préventions ;

Qu'il n'est rien de plus pur que mes instructions,
Mes préceptes...

MIRTO.

Pourquoi, s'il vous plaît, tant l'instruire ?
N'en est-ce pas assez qu'elle sache un peu lire ?
Il suffit de cela. Le reste n'est qu'abus ;
Et vous ne devez pas lui montrer rien de plus.

SOCRATE.

Du plus rare savoir cette fille est capable :
Et connoissant en elle un esprit admirable,
Personne sûrement ne peut que m'approuver,
Quand j'applique mes soins à le bien cultiver.
Et ma conduite enfin...

MIRTO.

La conduite est gentille !

SOCRATE.

Ne pouvez-vous jamais ?...

MIRTO.

Prendre soin d'une fille !
Cela vous convient bien.

SOCRATE.

Eh quoi ?...

MIRTO.

L'endoctriner !

SOCRATE.

Fort bien. Je ne vois pas...

MIRTO.

Et la morigéner !

SOCRATE.

Quels discours ! je ne sais...

MIRTO.

La fureur me domine.
Une fille à seize ans sous votre discipline !
Oh ! j'étouffe, et ne puis supporter plus long-tems
L'excès injurieux de vos déportemens :
J'en ai, pour mon malheur, des preuves trop certaines ;
Et j'en vais de ce pas instruire toute Athenes.

(*Elle s'en va.*)

SCENE V.

SOCRATE, *seul.*

Quel malheur est le mien ! comment, dans ce désert,
En dépit de mes soins, m'a-t-elle découvert ?
Ah ! que l'on est à plaindre avec semblable épouse !
Et quel supplice c'est qu'une femme jalouse !

SCENE VI.

SOCRATE, ALCIBIADE, AMICLES.

ALCIBIADE, *à Amicles.*

Eloigne-toi, je veux seul l'aborder.

SCENE VII.

SOCRATE, ALCIBIADE.

SOCRATE.

Ah, Dieux !
Alcibiade ici !

ALCIBIADE.

Quoi ! Socrate en ces lieux ?

SOCRATE.

Il n'est pas étonnant que pour ce lieu tranquille,
Vous me voyiez quitter le fracas de la ville ;
De la Philosophie occupé tous les jours,
Je viens l'entretenir dans ces sombres détours.
A tous les autres soins je préfere l'étude,
Et rien n'y convient mieux qu'un peu de solitude.
Mais vous, Seigneur, qui peut ici vous attirer ?
Aux fêtes, aux plaisirs, qui vous fait préférer...

ALCIBIADE.

Je deviens Philosophe. Amoureux de l'étude,
Je venois, comme vous, chercher la solitude.
Ce que vous aimez tant, on peut aussi l'aimer.

SOCRATE.

De cette passion je ne puis vous blâmer.
Elle est belle, il est vrai ; mais quoiqu'elle soit telle,
Il ne vous convient pas de quitter tout pour elle.
Le rang que vous tenez exige un autre soin.
Vous êtes né d'un sang dont la Grece a besoin.

Loin d'aimer la retraite, et d'y trouver des charmes,
Vous ne devez songer qu'à la gloire des armes.

ALCIBIADE.

J'ai toujours approuvé vos conseils : ils sont bons ;
Mais pour donner ceux-ci, Socrate a ses raisons.

SOCRATE.

Comment ? que dites-vous ?

ALCIBIADE.

Ils sont bien en leur place.

SOCRATE.

Par mes conseils, Seigneur, qu'entendez-vous, de grace ?

ALCIBIADE.

Que vous ne m'en avez jamais, dans nos propos,
Donné de plus sensés, ni de plus à propos ;
Et votre ame à ma gloire est fort intéressée.

SOCRATE.

Je ne puis concevoir quelle est votre pensée.

ALCIBIADE.

Sans chercher de détours, ma foi ! faites l'aveu
Qu'Alcibiade, ici, vous inquiete un peu.

SOCRATE.

Je ne vous entends point.

ALCIBIADE.

Je vais me faire entendre ;
Et même ne dirai qu'un mot.

SOCRATE.

Et quel ?

ALCIBIADE.

Timandre.

SOCRATE.

Ciel !

ALCIBIADE.

Vous êtes surpris de me voir si savant.

SOCRATE.

Prenez garde de faire un mauvais jugement.
Quelquefois on se trompe ; et souvent l'apparence...

ALCIBIADE.

D'un soin mystérieux, que voulez-vous qu'on pense ?

SOCRATE.

Qu'on pense mal ou bien, je ne crois pas devoir
Mettre au grand jour tous ceux que j'exerce au savoir.
Que mon instruction soit secrette ou publique,
Je n'en dois pas tenir compte à la République.

ALCIBIADE.

Vous n'empêcherez pas qu'on n'entre en des soupçons,
Lorsqu'on vous voit donner aux Belles des leçons.

SOCRATE.

Ma sagesse est connue ; et quoi que l'on publie...

ALCIBIADE.

Est-elle avec Timandre, aussi bien établie ?

SOCRATE.

Faut-il que vous alliez toujours au criminel ?
J'ai trouvé, je l'avoue, un heureux naturel ;
Il offre à la science un champ doux et facile,
Et je serois fâché de le laisser stérile.

ALCIBIADE.

Et ce beau naturel qui vous occupe tant,
Se rencontre placé dans un objet charmant.

SOCRATE.

Que fait cette raison ? Ne puis-je, sans foiblesse,
Former son jeune cœur aux loix de la sagesse ?

ALCIBIADE.

Je pensois comme vous, quand on me menaçoit
Des attraits merveilleux dont Neméa brilloit.
» Quoi donc, disois-je, moi ! que les plus belles chaînes
» Ont toujours su lier aux premieres d'Athenes,
» Pour une Courtisane aurois le cœur percé ?
» Non, non : je la verrai sans en être blessé. »
Cependant, vous savez à quel excès mon ame
A pour elle porté sa malheureuse flamme ;
Combien il m'a fallu pour elle disputer,
Et dans quel ridicule elle m'a su jetter.

SOCRATE.

Il est entre nous deux bien de la différence,
Et votre ame et la mienne ont peu de ressemblance.
Vous êtes jeune et riche ; et la prospérité
Vous livre sans relâche à votre volupté.
Suivre en tout vos desirs, est votre unique affaire ;
Vous les contentez tous, pouvant y satisfaire ;
Vous entreprenez tout, et tout vous est aisé.
Pour moi, que la fortune a peu favorisé,
Vaincre mes passions est toute ma richesse ;
Et de mon simple état je tire ma sagesse.
L'éclat de la beauté n'arrête enfin mes yeux,
Que pour y contempler la puissance des Dieux.
Me montrant là-dessus bien différent d'un autre,
J'exerce ma vertu dans ce qui perd la vôtre :

Je vois votre naufrage; et, plaignant votre sort,
C'est de lui que j'apprends à me tenir au port.

ALCIBIADE.

Je vous crois au-dessus des foiblesses humaines.
Il s'étoit répandu quelques bruits dans Athenes,
Qui ternissoient un peu ce vertueux savoir,
Qu'avec soin, de tout tems, vous nous avez fait voir.
J'ai voulu de ces bruits m'éclaircir par moi-même;
Et je vois à présent qu'une malice extrême,
Pour vous calomnier, regne en bien des esprits.
Je rends justice au vôtre, et j'en connois le prix:
Contre vos envieux, je saurai vous défendre.

SOCRATE.

Seigneur, j'aurai beaucoup de graces à vous rendre.

ALCIBIADE.

Je ne veux point troubler vos méditations,
Et laisse un libre cours à vos réflexions.

SOCRATE.

J'aimerois à rester dans ces endroits rustiques;
Mais je dois satisfaire à mes leçons publiques.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

Eh bien ! Seigneur ?

ALCIBIADE.

Socráte enfin s'est découvert.
A peine je me suis à ses regards offert,
Qu'un trouble, un embarras.. Mais je saurai t'instruire,
Dans une autre saison de ce qu'il m'a su dire.
Cette Timandre est belle, il n'en faut point douter ;
Pour la voir, Amicles, je prétends tout tenter.
Dans Athenes rentrons, sans tarder davantage,
Je ne veux point donner à Socrate d'ombrage ;
Et dans l'espoir flatteur dont je suis agité,
Suis-moi ; je te dirai ce que j'ai projeté.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, CEPHISE.

CEPHISE.

Avouez, n'en déplaise à la Philosophie,
Qu'en ce lieu nous menons une bien triste vie,
Et qu'il n'est pas besoin de consulter les Cieux,
Pour voir que ce séjour est des plus ennuyeux.
Cette affreuse prison, Socrate et son école,
Me feroient à la fin, je crois, devenir folle.
Eh quoi! devant les yeux n'avoir à tous momens
Qu'un horrible fatras de livres, d'instrumens,
Ne parler que de globe, ou de pole, ou de zone;
Et, le monde à la main, ne voir jamais personne!

TIMANDRE.

Socrate n'exaltant qu'un austere devoir,
Dit que l'on doit donner tout son tems au savoir.

CEPHISE.

On ne pourra jamais me mettre dans la tête
Que, pour être savante, il faille vivre en bête;
Et la nature en vous n'a point mis des attraits,
Pour être confinés dans le fond des forêts.

Ceci vous embarrasse ; et vous êtes surprise
De m'entendre parler avec tant de franchise :
Mais, quand je mets pour vous toute réserve à part,
De même il faut aussi me répondre sans fard.
On me croit fille simple ; et, sous cette apparence,
J'attire d'Aglaunice ici la confiance.
Quels que soient, entre nous, ses savans entretiens,
Je crois que mes conseils vaudront mieux que les siens.
N'imaginez-vous point qu'il peut être en la vie,
Des passe-tems plus doux, et plus dignes d'envie,
Que ceux que nous menons ? Vous pouvez hardiment
Vous confier à moi.

TIMANDRE.

J'avoûrai franchement,
Quels que soient du savoir les beautés admirables,
Que je conçois qu'il est des choses plus aimables.

CEPHISE.

Moi, qui n'ai jamais lu de livres, ni d'écrits,
Je le conçois aussi, sans qu'on me l'ait appris.

TIMANDRE.

Ah ! Céphise, avec toi je m'explique sans crainte.
C'est pour moi, je l'avoue, une dure contrainte
Que celle où je me trouve.

CEPHISE.

Eh ! je le croirois bien.
Mais à quoi nous sert donc votre esprit et le mien ?
Que ne profitons-nous, selon notre caprice,
De cette liberté que nous laisse Aglaunice ;
Il nous seroit aisé d'abandonner ces lieux,
Et de faire au désert quelque jour nos adieux.

TIMANDRE.

Tu te moques !

CEPHISE.

Ma foi ! je tenterois fortune ;
Et loin d'aller chercher des hommes dans la Lune,
D'un autre monde, enfin, sans me mettre en souci,
J'irois voir si le nôtre est mieux peuplé qu'ici.

TIMANDRE.

De prendre un tel parti, que le Ciel me préserve !
Je ne sais quel sera le sort qu'il me réserve ;
Mais, malgré tout l'ennui que mon cœur peut avoir,
Je ne suivrai jamais que les loix du devoir.
Je conçois, et je sens à quoi l'honneur m'engage ;
Et dussai-je toujours me voir dans l'esclavage,
A d'impuissans desirs je saurai préférer
La raison qui déja commence à m'éclairer.

CEPHISE.

Quand la raison devient si forte en sa naissance,
Je la regarde, moi, comme un reste d'enfance.
Pour moi, j'en ai passé, Madame, la saison ;
Et j'ai depuis long-tems fait mon cours de raison :
J'en puis avoir fort peu ; mais, ma foi, je me flatte
D'en avoir encor plus qu'Aglaunice et Socrate.
Pour elle, son esprit est tout-à-fait tourné ;
Et de quelque savoir dont il puisse être orné,
On voit facilement qu'en tout il se dérègle ;
Il veut régler la lune, et la lune le regle.
Elle croit que chaque astre au firmament planté,
N'est là que pour agir selon sa volonté ;
Qu'avec son grand compas et sa longue lunette,

Elle

Elle fera parler, là-haut, chaque planette;
Qu'elle sait dans l'instant tout ce qui s'y résout,
Et que le Ciel enfin lui rend compte de tout.
Mais venons à Socrate. Ou je suis fort trompée,
Ou son ame en secret de vous est occupée:
L'extrême soin qu'il prend de vous cacher à tous,
Me le fait croire amant, et même amant jaloux.

TIMANDRE.

Ah, Ciel! que me dis-tu?

CEPHISE.

Je dis ce que je pense,
Madame.

TIMANDRE.

Un tel soupçon et m'alarme et m'offense.

CEPHISE.

Ce soupçon ne doit point vous causer de souci;
Je sais qu'il ne va rien du vôtre en tout ceci.
De penser autrement je serois condamnable;
Mais si Socrate étoit d'une figure aimable,
Et que l'amour, pour plaire, enfin l'eût fait exprès,
Je ne répondrois pas de vous, comme je fais;
Je vous en avertis.

TIMANDRE.

Socrate à la sagesse
Se donne tout entier, et la prêche sans cesse;
Et je ne pense pas qu'il puisse concevoir...

CEPHISE.

Tous ces gens, la plupart, appliquez au savoir,
Semblent toujours prouver qu'à leurs sens ils commandent,
Et font le plus souvent ce qu'eux-mêmes défendent.

Je le répéte encor: Socrate, près de vous,
Quoi que vous puissiez dire, agit en vrai jaloux:
Il s'est mis dans l'esprit quelques chimeres vaines;
Et quand il vous a fait abandonner Athenes,
Il craignoit sûrement que quelqu'autre aujourd'hui
Ne sût s'approprier un bien qu'il croit à lui.
Je gage qu'il vous aime; et c'est sa jalousie
Qui lui fait...

TIMANDRE.

Que mon ame est de frayeur saisie!
Sur Socrate, tu viens de dessiller mes yeux;
Et désormais il va me paroître odieux.
Autant que j'eus pour lui d'attachement, d'estime,
Autant pour lui la haine en mon ame s'imprime.

CEPHISE.

Eh bien! n'en parlons plus. Employons ces instans
En entretiens plus gais et plus intéressans.

TIMANDRE.

J'y consens de bon cœur.

CEPHISE.

Parlons des jolis hommes.
Cela console un peu dans l'état où nous sommes.
Notre ennui ne sauroit que par-là s'exhaler;
Et n'en voyant pas un, c'est le moins d'en parler.

TIMANDRE.

A quoi cela sert-il?

CEPHISE.

Mais cela plaît... amuse...
C'est un passe-tems simple... un plaisir de recluse:

Dans Athenes, nos yeux seroient plus satisfaits;
C'est-là, dit-on, qu'il est des hommes bien parfaits.

TIMANDRE.

Hélas! je n'en sais rien.

CEPHISE.

La chose est surprenante.
Quoi! vous avez été de ces lieux habitante,
Sans jeter les regards sur quelque Athénien?

TIMANDRE.

Avec grand soin, Céphise, on m'ôtoit ce moyen.
Cependant, je pourrois te faire confidence
Que... mais non: je crains trop...

CEPHISE.

Parlez en assurance.

TIMANDRE.

Entre les jeunes gens que Socrate instruisoit,
Par hasard j'en vis un...

CEPHISE.

Sans doute, beau, bien fait?

TIMANDRE.

Je le vis un instant, sans en être apperçue;
Et rien, je l'avouerai, ne plut tant à ma vue.
Mon unique desir étoit de le revoir;
Mais je n'eus pas conçu plus tôt un tel espoir,
Que, pour me mettre ici, l'on m'arracha d'Athenes.
Il me fallut bannir des espérances vaines;
Non sans être livrée à de secrets transports,
Que mon cœur n'avoit point ressenti jusqu'alors.
Je t'ouvre, tu le vois, entiérement mon ame.

CEPHISE.

Cela soulage un peu : dites le vrai, Madame.
Ah ! ah ! vous avez donc ressenti de l'amour ?
Et vous me l'avez pu cacher jusqu'à ce jour ?
Comment ! être avec moi si long-tems réservée !

TIMANDRE.

L'occasion encor ne s'étoit pas trouvée
De t'en entretenir.

CEPHISE.

Et dites, quel étoit
Ce jeune homme ? Sachons comment il se nommoit.

TIMANDRE.

Je l'ignore, Céphise.

CEPHISE.

Ah ! triste circonstance !
Vous avez en cela manqué de prévoyance.

TIMANDRE.

Et de quoi m'eût servi...

CEPHISE.

Lorsque quelqu'un nous plaît,
Il faut tout employer pour savoir quel il est.
Aux filles, ce sont là des soins très-nécessaires ;
Cela s'appelle avoir de l'ordre en ses affaires.
Pour moi, j'aurois été plus prudente que vous,
Et d'abord...

TIMANDRE.

Aglaunice approche, taisons-nous.

SCENE II.

AGLAUNICE, TIMANDRE, CEPHISE, ESCLAVES.

AGLAUNICE, *aux Esclaves.*

VENEZ : mettez ici ces livres, cette sphere ;
Personne dans ce lieu ne pourra me distraire....
(*A Timandre.*)
Ah ! Timandre, c'est vous ? Cet endroit écarté
Me plaît par sa fraîcheur et sa tranquillité.
Timandre, écoutez-moi. J'ai mis sur votre table
Des livres, dont le choix me paroît convenable.
L'un vous apprendra l'ordre où se trouvent placés
Ces globes lumineux dans les cieux dispersés.
Tout en est instructif. Vous y trouverez même
Des traités merveilleux, faits sur chaque systême.
Dans l'autre vous verrez quels sont mes sentimens,
Et mes décisions touchant les élémens.
J'y prouve par raisons, que l'on ne peut détruire,
Que tout doit être plein, quoi que l'on puisse dire,
Dans la terre, dans l'eau, dans le feu, dans les airs ;
Et qu'il n'est aucun vuide en ce vaste univers.

CEPHISE, *à part.*

On pourroit lui prouver, par raison bien solide,
Que c'est en ce désert que se trouve le vuide.

AGLAUNICE.

Allez : je veux ici seule m'entretenir,
Et sur divers sujets pénétrer l'avenir.
(*Timandre, Céphise et les Esclaves sortent.*)

SCENE III.

AGLAUNICE, *seule.*

JETONS d'abord les yeux sur les Ephémérides :
Pour parcourir le ciel, ce sont toujours mes guides.
Sur le sort de Timandre exerçons mon savoir.
Quoi que dise Socrate, il faut lui faire voir
Qu'il blâme injustement... Mais qui vois-je paroître ?

SCENE IV.

AGLAUNICE, ALCIBIADE, *en habit Phrygien.*

ALCIBIADE, *à part.*

EST-CE elle ?

AGLAUNICE, *à part.*

Un Inconnu...

ALCIBIADE, *à part.*

Non ; cela ne peut être.

AGLAUNICE, *à part.*

Sa figure est aimable, et dissipe en mon cœur
Tout ce que son abord y causoit de frayeur.
(*A Alcibiade.*)
Peut-on vous demander quel sujet vous amene ?

ALCIBIADE.

Depuis long-tems, je tiens une route incertaine.

Peut-être pourrez-vous rassurer mon espoir.
J'arrive de Phrygie ; et je venois savoir
Si c'est en ce séjour que demeure Timandre :
Je suis de son pays ; et je venois lui rendre
Mes devoirs, de la part de l'un de ses parens.

AGLAUNICE.

Je puis vous contenter.

ALCIBIADE.

Ah ! quels ravissemens !

AGLAUNICE, *à part.*

La douceur de sa voix, sa démarche, sa grace
Cause un trouble en mon cœur ..cachons ce qui s'y passe,
Et feignons avec lui.

ALCIBIADE.

Daignez prendre le soin
De me dire par où...

AGLAUNICE.

Vous n'irez pas bien loin.
C'est moi qui suis Timandre.

ALCIBIADE.

Ah ! ciel ! quoi, vous ?

AGLAUNICE.

Moi-même.

ALCIBIADE, *à part.*

Je ne puis revenir de ma surprise extrême.
Je le mérite bien. C'est-là Timandre ? Ah, Dieux !
Comment pense Socrate ? et quels sont donc ses yeux ?

AGLAUNICE.

Vous semblez étonné ! Vous avez cru, peut-être,
Voir en moi plus d'attraits, plus de charmes paroître :

Mais sachez que Socrate, aux fragiles beautés,
A toujours préféré les sublimes clartés.
Son ame, je le vois, ne vous est pas connue.

(*Montrant la Sphere et les Livres.*)

Venez; sur ces objets, daignez jeter la vue.
Voilà tout ce qui flatte et son cœur et ses yeux.
Voilà tous les attraits dont il est amoureux.
Il connoît jusqu'où va ma science profonde.
Je sais tout ce qui doit arriver dans le monde.
Je vois, quand il me plaît, le sort des Potentats,
Aussi bien que celui des différens Etats.
Je connois le destin des Principaux d'Athenes,
Des Chefs, des Sénateurs, des fameux Capitaines,
Connus par leur naissance, autant que par leurs faits;
Comme de Lamacus, Nicias, Périclés,
Alcibiade...

ALCIBIADE.

Quoi! vous connoissez, Madame,
Alcibiade?

AGLAUNICE.

Bon! je pourrois de son ame
Pénétrer les secrets. Socrate m'a donné
L'heure précisément où ce jeune homme est né.
J'en ai fait la figure; et, par mon art suprême,
Je sais tout ce qu'il fait, enfin, comme lui-même.

ALCIBIADE.

Je suis un incrédule; à ne vous point mentir,
Vous aurez là-dessus peine à me convertir.
J'ai toujours méprisé cette vaine science,
Qui des Astres sur nous admet une influence.

Dans cet éloignement où je les vois rouler,
Ils n'ont rien avec nous, je pense, à démêler :
Et sur certain aspect fâcheux, ou favorable,
Prédire l'avenir, me paroît une fable ;
Et vouloir me prouver ce que fait à présent
Alcibiade : c'est, je le dis franchement,
Une pure chimere.

AGLAUNICE.

Ayez plus de croyance.
Tels qui se sont voulu mêler de ma science,
Ont pris, pour la connoître, un inutile soin.
Mais, moi, j'ai su pousser mes recherches si loin,
Que lorsque de quelqu'un j'ai dressé la figure,
Quelqu'éloigné qu'il soit, dans l'instant je suis sûre
De rendre mot pour mot les paroles qu'il dit ;
Rien ne peut égaler mon Art, sans contredit.

ALCIBIADE.

Eh ! Madame ; de grace, ayez la complaisance
De me montrer l'effet d'une telle science,
Touchant Alcibiade. Il est de mes amis ;
Et je serois fort aise.

AGLAUNICE.

Il ne m'est pas permis
De vous rien refuser. Mais je me persuade
Que vous serez discret.

ALCIBIADE.

Sans doute.

AGLAUNICE *regardant sur ses Tablettes, & y traçant quelques figures.*

Alcibiade

Est né, Vénus étant au signe du Lion ;
Il a beaucoup d'amour, et de courage.

ALCIBIADE.

Bon.

AGLAUNICE.

Ses feux ne durent pas, si je m'y sais connoître ;
Le changement lui plaît.

ALCIBIADE.

Cela pourroit bien être.

AGLAUNICE.

Il quitte tout souvent pour un objet nouveau ;
Et ce qu'il abandonne est quelquefois plus beau.

ALCIBIADE.

Ce peut être, en effet, le sort d'Alcibiade.
Mais pour qu'entiérement votre Art me persuade,
Madame, dites-moi ce qu'il fait en ce jour.
(*A part.*)
Se pourroit-il ?

AGLAUNICE.

Il est en rendez-vous d'amour.

ALCIBIADE.

Avec qui donc ?

AGLAUNICE.

Avec la plus belle d'Athenes.

ALCIBIADE, *riant.*

On ne peut pas donner des preuves plus certaines
De votre grand savoir.

AGLAUNICE.

De ce que je vous dis,
Pourriez-vous donc douter ?

ALCIBIADE.

Comment ! j'en suis surpris.
Je ne veux pas plus loin pousser mon ambassade,
Et vais dire à l'instant au jeune Alcibiade,
Qu'il sache désormais un peu se contenir,
Et qu'il soit, s'il se peut, plus sage à l'avenir.

AGLAUNICE.

Mais, quoi !...

ALCIBIADE.

Je vais exprès dans Athenes me rendre.

AGLAUNICE.

Mais, quoi ! vous n'avez donc rien à dire à Timandre?

ALCIBIADE.

Ah ! ma foi, non. Avant que m'offrir à ses yeux,
Elle seule occupoit mon esprit en ces lieux ;
Et j'avois, il est vrai, cent choses à lui dire :
Mais j'ai tout oublié, Madame, et me retire.

(Il sort.)

SCENE V.

AGLAUNICE *seule.*

Quel étoit le dessein de ce jeune étranger?
Qui l'a conduit ici? Je ne sais qu'en juger.
Il s'est dit Phrygien. Ah ! si je ne m'abuse,
Il a, pour voir Timandre, employé cette ruse :
C'est quelque Athénien, sans doute, déguisé;
Et dans son entreprise il a cru tout aisé.
Son aspect m'a saisie; et, sans trop m'y connoître,

Pour plaire, selon moi, c'est ainsi qu'il faut être.
Sa vue a sur mon cœur fait de l'impression :
J'y sens, je l'avoûrai, de l'agitation....
Socrate vient. Cachons mon trouble avec adresse.
Quelle honte pour moi s'il voyoit ma foiblesse !
Qu'a-t-il? Il me paroît vivement agité.

SCENE VI.

SOCRATE, AGLAUNICE.

SOCRATE.

Aglaunice, je suis contre vous irrité.
Je ne m'attendois pas à votre négligence,
Et ne puis plus avoir pour vous de confiance.
Alcibiade a vu Timandre.

AGLAUNICE.

Lui! Comment ?
Et quand l'a-t-il donc vue ?

SOCRATE.

En ce même moment.

AGLAUNICE.

Qui peut vous avoir fait cette imposture extrême ?

SOCRATE.

C'est une vérité que je tiens de lui-même.
Je viens de le trouver en habit Phrygien,
Et sans se soucier de me déguiser rien...

AGLAUNICE.

AGLAUNICE.

Quoi ! c'est Alcibiade ?...

SOCRATE.

Oui, lui-même, vous dis-je.

AGLAUNICE.

Socrate, il ne faut pas que cela vous afflige.
Reprenez tous vos sens ; calmez votre souci.
Celui donc vous parlez, il est vrai, sort d'ici :
J'ai réçu sa visite, et n'ai pu m'en défendre ;
Mais il n'a vu que moi : j'ai passé pour Timandre.

SOCRATE.

Quoi ! vous ?

AGLAUNICE.

N'en doutez point ; c'est une vérité.
Pour mieux l'entretenir dans sa crédulité,
Je n'ai fait qu'exalter avec quel zele extrême
Il vous plaisoit ici de m'instruire vous-même,
Et quels soins vertueux, quels divins sentimens,
Vous mettoient au-dessus du commerce des sens.
Enfin, soit qu'il ait eu l'ame préoccupée
De voir en ses desseins son attente trompée,
Confus de son erreur, il a quitté ces lieux.
Ah ! s'il revient encor pour s'offrir à mes yeux,
A présent que je sais que c'est Alcibiade,
Je le traiterai bien ; et je me persuade...

SOCRATE.

Non ; ne souhaitons pas qu'il reparoisse ici.
Puisque votre artifice a si bien réussi,
Il faut s'en tenir là. Le jeune homme est aimable,
Et sait assujetir le cœur le moins traitable.

AGLAUNICE.

Lui ? Bon !

SOCRATE.

Ne cessez point de redoubler vos soins,
Et que Timandre n'ait que vos yeux pour témoins.

AGLAUNICE.

Sortez des noirs soupçons où la crainte vous porte.
J'ai de l'expérience, et je suis femme forte.
C'est vous en dire assez.

(*Socrate sort.*)

SCENE VII.

AGLAUNICE *seule.*

RESPIRONS un moment.
Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quoi ! c'est Alcibiade ? Et comment ma science
M'a-t-elle pu manquer en cette circonstance ?
Mais un flatteur espoir vient rassurer mon cœur,
L'amour va réparer en ce jour mon erreur.
Puisqu'il est de mon sort d'aimer Alcibiade,
Il doit m'aimer aussi ; tout me le persuade :
Je le lis dans le Ciel. Mon observation
Ne peut être que juste en cette occasion.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

TIMANDRE, CEPHISE.

TIMANDRE.

Oui, c'est cet Inconnu ; c'est lui-même, Céphise.

CEPHISE.

J'ai peine à revenir encor de ma surprise.
Quel sujet l'aura pu conduire en ce séjour ?
Est-ce un coup du hasard, ou plutôt de l'amour ?
Moi, sans songer à rien, j'étois sous ce feuillage ;
J'y goûtois à loisir la fraîcheur de l'ombrage,
Lorsqu'avec Aglaunice appercevant quelqu'un,
La curiosité (mal aux filles commun)
M'a portée aussi-tôt à tâcher de connoître
Ce que l'on lui vouloit, et qui ce pouvoit être.
Alors, j'ai dérangé des branches doucement ;
D'un jeune homme j'ai vu le port noble et charmant ;
Et vers vous j'ai couru dans cette conjoncture,
Pour vous faire avec moi jouir de l'aventure.

TIMANDRE.

Ah ! que j'aurois voulu bien plutôt l'ignorer !
A ses premiers transports mon cœur va se livrer,

Et je sens que déja je n'ose plus prétendre
A la tranquillité que j'avois su reprendre.

CEPHISE.

Cela ne doit point tant vous causer de douleur ;
Revoir ce qu'on aimoit, n'est pas si grand malheur.
Mais ce que je ne puis vous taire davantage,
C'est qu'Aglaunice, ici, tenoit certain langage,
Qui m'a fait soupçonner que pour cet Inconnu ;
L'amour jusqu'en son cœur sans peine est parvenu,
Et nommant plusieurs fois le nom d'Alcibiade...

TIMANDRE.

Ah ! ciel ! ce seroit lui ?

CEPHISE.

Je me le persuade.
Mais nous réfléchirons dans l'instant là-dessus.
Il faut vous dire ici quelque chose de plus.
Comme je l'observois, sans en être apperçue,
Faisant semblant d'avoir d'autre côté la vue,
Elle a pris un papier, griffonné quelques mots,
Et poussé des soupirs ; (elle avoit le cœur gros.)
Puis, se levant, elle a, d'une course subite,
Eté chez le Berger, qui sous ce roc habite :
Ce vieux Pasteur souvent fait ses commissions.
Livrons-nous à présent à nos réflexions.

TIMANDRE.

Quoi ! c'est Alcibiade ?

CEPHISE.

Oui, sans doute, Madame,
C'est lui.

TIMANDRE.

Ciel ! que je sens de trouble dans mon ame !
Que penser de ceci ?

CEPHISE.

Moi, je pense, entre nous,
Qu'il ne venoit, ma foi ! dans ces lieux que pour vous.
Car nous ne pouvons pas croire sans injustice,
Qu'il soit ici venu pour les yeux d'Aglaunice.
Ce seroit mal juger du jeune Athénien.
De plus, nous l'avons vu sous l'habit Phrygien ;
Et ce déguisement cache quelque mystere,
Où vous seul avez part, je vous le réitere.

TIMANDRE.

Mais s'il n'étoit venu que pour moi seulement,
Seroit-il de ces lieux parti si promptement ?
Je crois que s'il avoit desiré ma présence...

CEPHISE.

Aglaunice est rusée, et plus que l'on ne pense.
Je connois son esprit ; et je pourrois juger
Qu'elle a dépaysé finement l'étranger ;
Et que, voulant alors à ses yeux vous soustraire,
Elle aura mis en œuvre ici son savoir faire.

TIMANDRE.

Cela se pourroit bien.

CEPHISE.

Oh ! c'est la vérité.
Mais pour mieux pénétrer dans cette obscurité,
Usons, à notre tour, de ruse, d'artifice ;
Tâchons de renchérir un peu sur Aglaunice.
Il seroit un moyen de nous bien éclaircir.

TIMANDRE.

Et de quelle façon pourrions-nous réussir ?
Dépêche, parle vîte.

CEPHISE.

Ah! quelle promptitude!
Eh ! je ne vous croyois vive que pour l'étude.

TIMANDRE.

Ah ! ne redouble point, Céphise, mes ennuis !
Et me ménage un peu dans le trouble où je suis.

CEPHISE.

Soit. Et, sans perdre tems, venons à notre affaire.
J'ai donc imaginé, soit dit, sans vous déplaire,
Qu'une petite lettre auroit grande vertu.

TIMANDRE.

Que veut dire une lettre; et comment l'entends-tu?

CEPHISE.

Oh ! j'aime tout d'un coup, moi, que l'on me pénetre.

TIMANDRE.

Mais je ne t'entends point.

CEPHISE.

Je vous dis une lettre,
Seulement.

TIMANDRE.

Une lettre? Eh ! bien, que j'écrirois ?

CEPHISE.

Oui, que vous écririez, et que je porterois.

TIMANDRE.

A qui donc cette lettre ?

CEPHISE.

Au jeune Alcibiade.

TIMANDRE.

J'écrirois?...

CEPHISE.

Pourquoi non? En seriez-vous malade?

TIMANDRE.

Une lettre? moi? Ciel!

CEPHISE.

Eh bien! point de courroux.
C'est moi qui l'écrirai; vous la porterez, vous.
Aimez-vous mieux cela?

TIMANDRE.

Tout aussi peu.

CEPHISE.

J'enrage.
Allez, je vous croyois avoir plus de courage:
Au lieu de recevoir mes avis importans,
Et de mettre à profit de si rares instans...

TIMANDRE.

J'entends venir quelqu'un.

CEPHISE.

C'est Socrate, peut-être.

TIMANDRE.

Ah! fuyons; à ses yeux je ne veux point paroître.

(*Elles s'en vont.*)

SCENE II.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

Eh quoi ! tout aujourd'hui de ce malheureux bois,
Nous ne pourrons sortir ? Ouf ! je suis aux abois.
Nous revenons encore aux mêmes lieux, je pense,
Où nous étions tantôt ?

ALCIBIADE, *tenant une lettre à la main.*

Il est vrai.

AMICLES.

Belle avance !
Ce Courrier, que Timandre a dépêché vers vous,
Connoît mal le pays, ou s'est moqué de nous ;
Je m'en suis méfié. Ce vieux coquin, sans doute,
Nous aura, par malice, enseigné mal la route.

ALCIBIADE.

Cela se pourroit bien.

AMICLES.

Vous l'avez mal reçu ;
Et cela l'a fâché.

ALCIBIADE.

Je m'en suis apperçu.
Ma réponse, en effet, n'a pas été galante.
Mais aussi, que dis-tu de cette extravagante,
De Timandre, en un mot, qui, croyant m'engager,
Après moi dans ce bois envoye un messager,

Pour me faire tenir cette lettre amoureuse?
Peut-on rien de plus fou?

(*Il jette la lettre, et Amicles la ramasse.*)

AMICLES.

C'est qu'elle est connoisseuse.
Et pour peu que l'on ait certain air, certains traits...
Oh! les femmes sur nous ne se trompent jamais.

ALCIBIADE.

Pour moi, je l'avoûrai, je ne puis m'en défendre.
Je me suis bien trompé touchant cette Timandre.
Les avis que Mirto sans cesse me donnoit,
La fureur, où tantôt en ces lieux elle étoit,
De Socrate, sur-tout, les soins et le mystere,
Ma rencontre avec lui dans ce lieu solitaire;
Que te dirai-je enfin? sa peur, son embarras,
Tout me faisoit juger qu'elle avoit mille appas;
Et lorsqu'à mes regards... Mais d'où sort cette fille?

AMICLES.

Ah! ah! par quel hasard?... elle est, ma foi! gentille.

SCENE III.

ALCIBIADE, AMICLES, CEPHISE.

CEPHISE, *à part.*

Qu'heureusement le sort me le fait rencontrer !

AMICLES.

Ne l'effarouchons point, elle pourroit rentrer.

CEPHISE.

N'est-ce pas vous, Seigneur, qu'on nomme Alcibiade ?

ALCIBIADE.

Il est vrai; c'est moi-même... Encore une ambassade ?

CEPHISE.

Vous voulez bien, Seigneur, recevoir ce billet
De la part de Timandre ?

AMICLES, *regardant Céphise.*

Ah ! le joli poulet !

ALCIBIADE.

Eh ! quoi ? Timandre encor ? cette femme me tue.

AMICLES.

Elle ne se croit pas apparemment battue.

ALCIBIADE.

A Timandre rendez ce billet, tel qu'il est.

CEPHISE.

O Ciel !

ALCIBIADE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,
Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui la flatte.

CEPHISE.

Vous vous trompez, Timandre....

ALCIBIADE.

Eh ! non ; allez.

CEPHISE.

Il faut

Que celle qu'en ce lieu vous visitiez tantôt,
Vous ait fort mal instruit de la jeune Timandre ;
Sur ses perfections elle a craint de s'étendre.
J'en sais les raisons.... Mais de quoi sert tout ceci ?
Vous ne méritez pas d'être plus éclairci.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

ALCIBIADE, AMICLES.

AMICLES.

Avez-vous entendu le discours de la belle ?

ALCIBIADE.

Celle que dans ce lieu j'ai visité, dit-elle ?
Mais celle qui tantôt à mes yeux s'est fait voir,
S'est dit Timandre, et lors.... Je ne puis concevoir
Le mystere que peut renfermer ce langage.
Je ne sais qu'en penser. Qu'en dis-tu, toi ?

AMICLES.

Je gage

Qu'il est en tout ceci de l'erreur, de l'abus.

ALCIBIADE.

Moi, je le crois de même.

AMICLES.

Oui, j'y vois du confus.
Nous devions radoucir cette fille piquée;
La belle se seroit un peu mieux expliquée.

ALCIBIADE.

» Vous ne méritez pas qu'on vous tire d'erreur !....
Que veut dire ceci ?

AMICLES.

Cela vous rend rêveur ?

ALCIBIADE.

Je le suis en effet, lorsque je me rappelle
Qu'on m'a dépeint Timandre aimable, jeune, belle;
Et quand je songe enfin que, de tout ce portrait,
Celle à qui j'ai parlé n'a pas le moindre trait:
Tout cela joint avec ce que je viens d'entendre,
Me feroit soupçonner qu'on m'aura pu surprendre;
Et que notre Astrologue, ayant voulu ruser,
Sous le nom de Timandre, aura su m'imposer:
Ou bien elles sont deux.

AMICLES.

Morbleu ! ceci me pique;
Et je veux aujourd'hui mettre tout en pratique,
Pour débrouiller, percer ce mystere étonnant;
Car, à dire le vrai, Seigneur, il me surprend.
Il faut que dans ce lieu je me fasse passage.
Mais si Socrate vient, il connoît mon visage.
Je lui serai suspect. Par quel expédient ?....
Ma foi ! je l'ai trouvé.

ALCIBIADE.

ALCIBIADE.

Que dis-tu ?

AMICLES.

Justement....

Retourner cet habit.... déguiser ma figure....
Arriver dans ce lieu, comme par aventure....

ALCIBIADE.

Mais dis....

AMICLES.

Heureusement que sans aller plus loin,
Je trouverai sur vous tout ce dont j'ai besoin,
Comme bagues, portraits, ou d'autres gentillesses,
Gages d amour, enfin, présens de vos Maîtresses....
Sur vos tablettes, vous, écrire quelques mots....

ALCIBIADE.

Que diantre veux-tu dire ? et quels sont ces propos ?

AMICLES.

Une barbe de chevre.... Oui ; voilà mon affaire.
Venez, Seigneur, venez.

ALCIBIADE.

Mais que prétends-tu faire ?

AMICLES.

Socrate vient ; fuyons. A quatre pas d'ici,
De mon projet, Seigneur, vous serez éclairci.

(*Ils sortent.*)

SCENE V.

SOCRATE, TIMANDRE, CEPHISE.

SOCRATE.

PARLEZ sincerement, je le répete encore,
Timandre ; vous avez des chagrins que j'ignore.
Il semble que vos yeux ont répandu des pleurs ;
Et cet air abattu....

CEPHISE.

C'est qu'elle a des vapeurs
Qui la changent beaucoup.

SOCRATE.

Cela me semble étrange.

CEPHISE.

Oh ! vous ne savez pas comme ce mal là change.
(*A Timandre.*)
Répondez donc vous-même ; essuyez donc vos yeux.

SOCRATE.

Lorsque je suis tantôt arrivé dans ces lieux,
Elle me paroissoit se porter à merveille.

TIMANDRE.

Cela m'a pris fort vîte.

CEPHISE.

Oui.

SOCRATE.

Moi, je lui conseille
De ne point prendre l'air de trois ou quatre jours.

CEPHISE.

A ces sortes de maux, il faut laisser le cours.
Tenez, ces vapeurs-là demandent qu'on respire.
Plus elle est renfermée, et plus son mal empire.

TIMANDRE.

Elle a raison.

SOCRATE.

Ayez soin de votre santé.
Conservez un peu mieux toute cette beauté
Qu'on voit briller en vous.

CEPHISE, *bas à Timandre.*

Entendez-vous, Madame?

SOCRATE.

Mais non pas aux dépens de celle de votre ame.
De la faveur des Dieux les plus rares trésors,
Sont les beautés de l'ame avec celles du corps.
Tâchez donc qu'elles soient toujours inséparables.
L'unique et sûr moyen de les rendre durables,
C'est de fermer si bien le cœur aux passions...

CEPHISE.

Oh! quel tems vous prenez pour vos instructions!
Avec votre morale il faut faire divorce.
Aujourd'hui, croyez-moi, le mal est dans sa force.

SOCRATE

Ma morale n'a point tant de sévérité,
Pour que son mal, je crois, puisse en être irrité;
Et je ne doute point que l'aimable Timandre,
Ne prenne du plaisir à me voir et m'entendre.

CEPHISE.

Oh! beaucoup.

SOCRATE.

Mes desirs, mes vœux les plus ardens
Seroient d'être, en ces lieux, près d'elle à tous momens.

CEPHISE, *à part.*

Le Ciel nous en préserve.

SOCRATE.

Et si j'ai quelques peines,
C'est de me voir contraint de rester dans Athenes;
Oui, je voudrois pouvoir m'en bannir pour jamais.
Je jouirois ici d'une si douce paix;
Et....

CEPHISE.

Vous feriez fort mal de quitter une ville,
Où votre grand savoir à chacun est utile:
Vous seriez, par ma foi! blâmé de bien des gens.

SOCRATE.

Il pourroit arriver certains événemens,
Qui m'en feroient sortir, sans m'attirer de blâme.

CEPHISE.

Comment?

SOCRATE.

S'il m'arrivoit de perdre un jour ma femme,
Ma retraite en ces lieux seroit mon seul recours.
Cela peut arriver; chaque chose a son cours
Et son terme, ici bas.

CEPHISE, *bas à Timandre.*

Ecoutez ce langage.

SOCRATE.

Je puis devenir veuf.

CEPHISE, *bas à Timandre.*

Haye ! il songe au veuvage ;
C'est fait de vous, Madame.

TIMANDRE, *tirant son mouchoir.*

Ah ! Ciel !

SOCRATE.

Quoi ! vous pleurez ?

CEPHISE.

Par vos réflexions vous la désespérez.
Son intérêt pour vous lui fait sentir en l'ame,
Quel chagrin vous auriez de perdre votre femme.

TIMANDRE.

Puissent long-tems les Dieux retarder ce malheur !

CEPHISE.

Vous l'entendez ; voyez l'effet de son bon cœur.

SOCRATE.

Sa douleur, il est vrai, m'en est bien une preuve.

CEPHISE.

Jugez, si votre femme alloit devenir veuve,
Ce que ce seroit.

SOCRATE.

Ah ! laissons-là ce discours.

CEPHISE.

Cela peut arriver, chaque chose a son cours.
Mais vous ne songez pas que peut-être à Timandre
Vous ôtez le repos qu'elle a besoin de prendre.
Un peu de solitude est tout ce qu'il lui faut.

SOCRATE.

Eh bien ! je me retire. Adieu, jusqu'à tantôt,
Je vous laisse tranquille. (*Il sort.*)

CEPHISE.

Ah ! le Ciel le conduise.

SCENE VI.

TIMANDRE, CEPHISE.

TIMANDRE.

QUELLE tranquillité !... Vois, cruelle Céphise,
Ce que tu m'as fait faire ; et conçois, à présent,
L'état où me réduit ton conseil imprudent.
Loin d'adoucir mes maux dans ce triste esclavage,
Il n'a su m'attirer que mépris et qu'outrage.
Si je n'avois suivi que les loix du devoir,
Je ne me verrois pas. . .

CEPHISE.

Et qui pouvoit prévoir
Ce revers accablant qui vient de nous surprendre ?
Au sort de cette lettre aurois-je dû m'attendre ?
Pouvois-je imaginer qu'un message galant
Auroit été reçu si malhonnêtement ?...
Ah ! Madame !...

(*Appercevant Amicles.*)

TIMANDRE.

Quoi donc ! Qui te rend étonnée ?

CEPHISE.

Encore un Inconnu ? quelle heureuse journée !

SCENE VII.

TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES, *déguisé.*

AMICLES, *à part.*

Oh ! pour le coup, voilà celle que nous cherchons.

TIMANDRE.

Ah ! rentrons : Je crains trop...

CEPHISE.

Pourquoi craindre ? restons.

AMICLES.

Mesdames, pardonnez ; n'ayez aucune crainte.
Je cherche à m'informer du chemin de Corinthe ;
Et ne sachant pas trop... (*à part.*) O la rare beauté !

CEPHISE.

Ah ! vous vous adressez fort mal, en vérité.
Qu'êtes-vous donc ?

AMICLES.

Marchand. Je suis de Phénicie.
J'achete, je revends, je troque, négocie ;
Et je serois heureux, si dans tous mes bijoux,
Il s'en trouvoit quelqu'un qui fût digne de vous.

CEPHISE.

Oh ! nous ne sommes pas de grandes acheteuses.
Mais, voyons ; qu'avez vous ?

AMICLES.

Des pierres précieuses.
Regardez. En voici, dont l'éclat merveilleux
Fait l'admiration de tous les curieux.

TIMANDRE.

Cela brille beaucoup.

CEPHISE.

Elles sont des plus belles.

AMICLES, *à Timandre.*

Ce ne sont que vos yeux qui l'emportent sur elles.

TIMANDRE.

Le compliment est doux.

AMICLES.

Vous le méritez bien.

CEPHISE.

Le Marchand est galant ; nous aurons tout pour rien.
Qu'avez-vous là ?

AMICLES.

Portraits, peintures estimées...

CEPHISE.

Oh ! non, il faut à nous des choses animées.

AMICLES, *à part.*

Quelqu'un pourroit venir ; profitons du moment.
(*Haut.*)
Tenez ; de mes bijoux, voici le plus galant.

TIMANDRE.

Que veut dire...

AMICLES.

Daignez l'honorer d'une œillade.
Prenez ; c'est un billet.

TIMANDRE.

De qui ?

AMICLES.

D'Alcibiade.

TIMANDRE.

Comment ?

SCENE VIII.

ALCIBIADE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

ALCIBIADE, *à part.*

NON, je ne puis plus long-tems résister
A mon impatience ; et ne pouvant douter...
(*Voyant Timandre.*)
Ciel ! que vois-je ?

TIMANDRE, *à Amicles.*

Non, non ; je suivrai, sans le lire,
Ce qu'un juste dépit en ce moment m'inspire.
Reportez à l'instant ce billet, tel qu'il est.

CEPHISE.

Fort bien.

TIMANDRE.

Et de ma part, dites-lui, s'il vous plaît,

Que les égards que j'ai pour l'amour de Socrate,
M'empêchent de répondre à l'espoir qui le flatte.

ALCIBIADE, *à part.*

Ciel! qu'entends-je?

AMICLES.

Eh! Madame... attendez un moment;
Si... mon Maître pouvoit... le voici justement.
(*A Alcibiade.*)
Seigneur, avancez donc.

TIMANDRE.

Retirons-nous, Céphise.

CEPHISE.

Madame, il n'est plus tems.

ALCIBIADE.

Ciel! quelle est ma surprise!
Jamais tant de beautés...

TIMANDRE.

Ah! c'est lui que je vois.

ALCIBIADE.

Amicles, quel objet!...

TIMANDRE.

Céphise, soutiens moi.

CEPHISE.

Allons, Madame, allons, revenez à vous-même.

AMICLES, *à Alcibiade.*

Rappellez donc vos sens.

ALCIBIADE.

Ah! dans mon trouble extrême,
Laisse-moi respirer... Quoi! Madame, c'est vous?
C'est vous, de qui j'ai su m'attirer le courroux?

Eh quoi ! j'ai pu de vous refuser une lettre ?
Quel plus grand crime, hélas ! oseroit-on commettre ?
Ah ! si vous conceviez l'excès de ma douleur...

TIMANDRE.

Un hasard imprévu n'a pas voulu, Seigneur,
Que ma lettre en effet vous ait été remise ;
Mais le sort, s'opposant à ma folle entreprise,
M'a fait voir... Je me trouble... Ah ! fuyons de ces lieux.

ALCIBIADE.

De vos rares beautés ne privez point mes yeux.
Ah ! je suis enchanté !

AMICLES, *à Céphise.*

Que vous avez de charmes !

CEPHISE, *à Timandre.*

Ils sont pressans.

TIMANDRE.

Je suis dans de vives alarmes.

ALCIBIADE.

Craindriez-vous Socrate ? et l'aimez-vous au point ?...

TIMANDRE.

Que dites-vous, Seigneur ? Non, je ne l'aime point.

CEPHISE.

Aimer Socrate ! ah, ciel ! cela se peut-il dire ?

TIMANDRE.

L'amour pour la sagesse est tout ce qu'il m'inspire ;
Je suis mal ses conseils ; et cette fermeté,
Que lui-même sans cesse...

ALCIBIADE.

Ah ! divine beauté...

AMICLES, *à Céphise.*

O trop aimable objet !...

ALCIBIADE.

Sachez mieux faire usage
Des attraits, que des Dieux vous eûtes en partage :
Vous les ont-ils donnés, ces précieux attraits,
Pour être dans ces lieux confinés pour jamais ?

AMICLES.

Non, non.

ALCIBIADE.

Votre beauté par eux-mêmes formée,
Fait voir qu'ils ont voulu que vous fussiez aimée.

TIMANDRE.

Tout ce que dit Socrate est plus judicieux ;
Mais, Seigneur, cependant vous persuadez bien mieux ;
Et je sens dans mon cœur des atteintes secrettes,
Qui s'accordent bien mal avec tous ses préceptes.

ALCIBIADE.

Ah ! souffrez qu'à vos pieds...

AMICLES, *à Céphise.*

Il faut qu'à vos genoux..

CEPHISE.

Quels transports ! finissez

TIMANDRE.

Hélas ! que faites-vous ?
Ah ! de grace, épargnez à mon ame craintive...

AMICLES, *prenant la main de Céphise.*

Souffrez que cent baisers...

CEPHISE.

CEPHISE.

L'attaque devient vive ;
Et... Ciel ! voilà Socrate !

TIMANDRE.

Ah ! quel trouble est le mien !
Levez-vous ; il nous voit.

ALCIBIADE.

Allez, ne craignez rien.

AMICLES.

Non, non. Nous l'attendons en ce lieu de pied ferme ;
Et s'il faut disputer... : Le voilà comme un terme.
Il nous regarde tous, sans voix, sans action ;
Il croit que ce qu'il voit est une illusion.

SCENE IX.

SOCRATE, ALCIBIADE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

SOCRATE, *à part.*

Ciel ! de ce que je vois que faut-il que je pense,
Et de quoi m'a servi toute ma prévoyance ?
(*A Alcibiade.*)
Que faites-vous, Seigneur, et quel est votre espoir ?

ALCIBIADE.

De montrer, de l'amour jusqu'où va le pouvoir,
De prouver à Timandre une ardeur éternelle ;
Et de lui faire enfin un destin digne d'elle.

SOCRATE.

Timandre est un dépôt qui m'étoit confié.
Vous violez des droits...

ALCIBIADE.

Je suis justifié.
Traitez, si vous voulez, mes actions de crimes;
L'amour est mille fois plus fort que vos maximes.

SOCRATE.

Moi, qui dans la vertu voulois la maintenir!

AMICLES.

Il prendra ce soin là, lui-même, avec plaisir.

SCENE X.

SOCRATE, ALCIBIADE, AGLAUNICE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

AGLAUNICE.

Qu'entends-je! qu'est ceci?

AMICLES.

Voici votre astrologue.
Quels regards elle jette! elle a les yeux d'un dogue!

SOCRATE.

Socrate de vos soins doit vous remercier.
Que direz-vous ici pour vous justifier?
Vos vertueux conseils ont une heureuse suite;
Que dois-je soupçonner d'une telle conduite?

AGLAUNICE.

De quoi m'accusez-vous, je vous prie? Et pourquoi
Croyez-vous, de ceci, devoir vous prendre à moi?

SOCRATE.

Perfide!

AGLAUNICE.

Eh quoi! Socrate à cet excès s'emporte:
Je vois ce qui vous fait m'outrager de la sorte;
Et je ne dois plus rien ménager entre nous.
La perte de Timandre est sensible pour vous,
Parce que ses attraits....

AMICLES.

Écoutons.

AGLAUNICE.

Dans votre ame,
Avoient su faire naître une secrete flamme;
Et que vos soins jaloux, poussés jusqu'à l'excès,
Se trouvent aujourd'hui sans fruit et sans succès.

ALCIBIADE.

Socrate, j'avois tort....

AGLAUNICE.

Voilà cet homme sage,
Qui n'a pu de l'amour triompher, à son âge;
Qui blâme ma conduite.

AMICLES.

Oh! sans doute, il a tort:
Il devoit, comme vous, sur lui faire un effort;
Comme vous, il devoit se contenter d'écrire
Quelque billet galant.

SOCRATE.

Comment ?

AGLAUNICE.

Que veut-il dire ?

AMICLES.

N'en aurois-je point un dans ce goût-là, sur moi,
Que vous auriez écrit ?

AGLAUNICE.

Ciel !

AMICLES.

Le voici, ma foi !
Daignez, Seigneur Socrate, en faire la lecture.

SOCRATE, *à Aglaunice.*

Que veut dire ceci ? c'est de votre écriture !
(*Il lit.*)

AU JEUNE ALCIBIADE.

« Vous revoir, au plus tôt, est le bien où j'aspire :
» Ce n'est point pour étaler
» Ce que mon savoir peut produire ;
» De plus aimables soins me font vous rappeller,
» L'esprit doit cesser de parler,
» Quand le cœur a beaucoup à dire. »

CEPHISE.

Par ma foi ! l'aventure à présent devient claire.

TIMANDRE.

Elle avoit pris mon nom !

AMICLES.

Oui, voilà le mystere.

ALCIBIADE.

C'est ce qui dans ce jour a causé mon erreur,
Et jusques à présent retardé mon bonheur.

SOCRATE, *à Aglaunice.*

Vous êtes femme forte, et sur vos sens, vous-même,
Vous savez fort bien prendre un empire suprême.

AGLAUNICE.

Dans le trouble où je suis, je ne me connois plus.

AMICLES.

Bon! allez consulter vos astres là-dessus.

SCENE XI et derniere.

SOCRATE, ALCIBIADE, TIMANDRE, CEPHISE, AMICLES.

SOCRATE.

Je la condamne, hélas! et je sens que mon ame,
Livrée aux mêmes traits, est plus digne de blâme.
J'en rougis, et ne puis pardonner à mon cœur,
D'avoir pu si long tems conserver son erreur.
Seigneur, je l'avoûrai, les charmes de Timandre
Troubloient une raison que je viens de reprendre.
Je ne m'en défends plus. J'ai senti des combats,
Qui n'étoient que l'effet de ses puissans appas.
Que vous dirai-je, enfin? L'estime et la tendresse
Couvroient tout le poison d'une flamme traîtresse;
Mais il n'est plus besoin ici de l'étouffer,
Et Socrate, à vos yeux, en vient de triompher.

ALCIBIADE.

A ces nobles efforts, je reconnois Socrate.

SOCRATE.

C'est sans efforts, Seigneur, que ma victoire éclate ;
Quand l'homme veut sortir de son aveuglement,
Des surprises du cœur il triomphe aisément :
S'il laisse à sa foiblesse un empire suprême,
C'est qu'il craint d'y penser, et s'évite lui-même.

AMICLES.

Ma foi ! Seigneur Socrate, on ne peut parler mieux.
Mirto, de ce retour, rendra graces aux Dieux.
Vous allez resserrer vos anciennes chaînes.
(*A Céphise.*)
Pour moi, c'est dans vos yeux que j'ai trouvé les miennes.

ALCIBIADE.

Chere Timandre, allons : que l'Hymen et l'Amour,
En présence de tous, solemnisent ce jour.

CEPHISE, *à Amicles.*

Recevez donc ma main.

AMICLES.

Recevez ma tendresse.
Que nous allons donner de Sujets à la Grece !

FIN.

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS,

DE PH. POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, nº. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DE
L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

ERASTE, que Damis, son pere, veut marier contre son gré, s'enfuit, en emportant trois cents louis qu'il lui a dérobés. Il voyage, avec Frontin, son valet, quand, s'arrêtant par hasard dans un village, il apperçoit une charmante personne, de laquelle il devient, tout-à-coup, éperdument amoureux. Frontin est, aussi-tôt, chargé d'aller à la découverte, de savoir à qui appartient le Château qui renferme cette Belle, et quels seroient les moyens de s'y introduire. D'un autre côté, Lisette, Suivante d'Isabelle, veut savoir quels sont ces aventuriers qu'elles ont vu roder autour du Château, et ce qui les amene et les retient dans ce lieu. Lisette et Frontin se servent également, pour satisfaire leur curiosité, d'un certain Lucas, jardinier du

Château. Frontin en apprend que le Comte, son Maître, est un de ses anciens Nobles, retirés du service, qui, pour se dédommager de ne plus faire de siéges, de ne plus brûler de villes, se contentent de raconter, sans cesse, les exploits de leur jeunesse; mais qu'à ces innocens plaisirs il joint, quelquefois, la Musique et la Comédie. A cette nouvelle, Eraste forme le projet de se faire passer pour Comédien de campagne, ainsi que son valet, et de chercher à pénétrer, sous ce titre, dans le Château du Comte. Celui-ci les accueille, et veut bien profiter du hasard qui les lui envoie, pour s'en amuser, avec la Comtesse, sa femme, Isabelle, sa fille, et un ami qui leur doit arriver dans le jour. En attendant que les prétendus Comédiens aient préparé quelque Piece, Eraste propose au Comte de jouer une scene détachée d'une Comédie intitulée : L'*Amant déguisé*. Cette scene n'est autre chose qu'une déclaration à Isabelle. Le Comte et la Comtesse, qui ne se doutent de rien, laissent les Amans ensemble, et Eraste et Frontin expliquent à Isabelle et à Lisette l'énigme qu'elles avoient fort bien devinée. L'ami du

Comte arrive ; et cet ami est justement Damis, pere d'Eraste, et qui n'est pas peu étonné de trouver là son fils, sous le titre de Comédien de campagne. Ne sachant ce qu'il étoit devenu, et n'espérant plus le revoir, il venoit rompre l'engagement qu'il avoit pris avec le Comte pour le mariage projeté entr'eux, d'Isabelle et d'Eraste, et auquel celui-ci avoit montré tant de répugnance, qu'il s'y étoit soustrait par la fuite. Mais l'amour subit, dont il vient de se voir atteint pour celle qu'il refusoit, sans la connoître, remet toutes choses dans le premier état, et le mariage se fait au grand contentement de tout le monde.

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE.

CETTE Comédie est la quatrieme que Philippe Poisson ait donnée au Théatre, et elle s'y voit tous les jours avec un nouveau plaisir, ainsi que le Procureur Arbitre, qui est sa premiere. La scene qui donne le titre d'*Impromptu* à cette Piece, et dans laquelle Eraste, Comédien supposé, instruit Angélique de son amour, en présence de son pere même, ne manque jamais son effet. Le rôle du valet Frontin est plein de gaîté, et celui du Comte est singulier et très-théatral. Voyez le Supplément au Dictionnaire dramatique, tome troisieme, page 493.

L'IMPROMPTU
DE
CAMPAGNE,
COMÉDIE
EN UN ACTE ET EN VERS,
DE PH. POISSON.

Repréſentée en 1733.

PERSONNAGES.

LE COMTE.

LA COMTESSE, femme du Comte.

ISABELLE, fille du Comte et de la Comtesse.

DAMIS, ami du Comte.

ERASTE, fils de Damis.

LISETTE, Suivante.

LUCAS, Jardinier.

FRONTIN, Valet d'Eraste.

UN LAQUAIS.

La Scene est à la Campagne, dans le Château du Comte.

L'IMPROMPTU DE CAMPAGNE,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, LUCAS.

LISETTE.

De ce nouveau venu tu n'as pas su le nom,
Les qualités; enfin quel il peut être?

LUCAS.

Non.
Je sais tant seulement qu'il fait de la dépense,
Qu'il a dans ses façons de la magnificence:
Et son Valet-de-chambre est magnifique aussi,
Car il m'a bien donné pour boire, Dieu-merci.
Moi! cela me surprend.

LISETTE.

Et, pourquoi ta surprise?

LUCAS.

Vous ne comprenez pas, sans que je vous le dise,
Que, selon la coutume, un valet toujours prend?

Il donne, celui-ci ; c'est ce qui me surprend.
Tenez, ce valet là mérite d'être Maître.

LISETTE.

Mais tu t'es bien gardé de te faire connoître?

LUCAS.

Bon ! il ne m'a pas vu plutôt chez le Fermier,
Qu'il a su que j'étois d'ici le Jardinier ;
Mais ça n'a rien gâté du tout à notre affaire.
J'ai bien joué mon rôle, et j'ai toujours su faire
Semblant de rien, afin qu'on ne pût soupçonner
Que je venois ici pour les examiner.

LISETTE.

Et, que t'a dit le Maître ?

LUCAS.

Oh ! pour lui, dès l'aurore
S'est promené, dit-on, et se promene encore,
Et je ne l'ai pas vu ; mais son valet, morgué,
Pour me faire jaser étoit bien intrigué.
Je voulois bien avoir aussi sa conférence ;
Tant y a qu'à la fin j'avons fait connoissance.
Puis, demandant bouteille, il m'a pris par le bras
Sur le champ, me disant : allons, pere Lucas,
Mettez-vous là, buvons ensemble, je vous prie.
Ma foi ! je n'ai point fait, moi, de cérémonie.
Enfin, après avoir bien jaboté, bien bu ;
Car à ses questions j'ai toujours répondu,
Tout autant que j'ai cru devoir y satisfaire....

LISETTE.

Quelles sont à peu près celles qu'il t'a su faire ?

LUCAS.

D'abord c'est, quel étoit de ce lieu le Seigneur ?
Sa famille, son bien, son esprit, son humeur ?
S'il passeroit ici la saison toute entiere ?
Je le questionnois de la même maniere ;
Et tous les deux, enfin, nous étions acharnés
A qui se tireroit le plus les vers du nez :
Mais, malgré tous mes soins, je n'ai pas pu connoître
Ce qu'ils faisoient ici, ni quel étoit son Maître.

LISETTE.

Avec tout ton esprit, tu n'es qu'un animal ;
Car c'étoit justement l'article principal.

LUCAS.

Peut-être que demain j'en saurai davantage.

LISETTE.

Crois-tu qu'ils vont rester toujours dans ce village ?

LUCAS.

Dame, je ne sais pas quand ils en *partirons*,
On ne m'en a rien dit : en tous cas nous verrons;
Je serons aux aguets. Mais, dites, je vous prie,
Aurez-vous, comme hier, tantôt la symphonie ?
Moi, j'entendis cela tout entier du jardin :
Cela me fit plaisir ; c'est un plaisant tocsin.

LISETTE.

Je ne sais dans ce jour ce que l'on se propose,
Si l'on fera musique, ou bien quelqu'autre chose :
Ce que je puis savoir, c'est que les plus beaux lieux
Où l'on est toujours seul, sont beaucoup ennuyeux.

LUCAS.

Notre Monsieur le Comte est d'une humeur bizarre,

Et voir du monde ici c'est une chose rare.
Quelle sévérité! tout tremble devant lui,
Jusqu'à Madame même.

LISETTE.

Est-ce donc d'aujourd'hui
Que tu t'en apperçois?

LUCAS.

Bon!

LISETTE.

Ecoute; il me semble
Ouïr quelqu'un venir. Si c'étoit lui?

LUCAS.

J'en tremble,
Et je retourne vîte au jardin travailler.

LISETTE.

Ma Maîtresse m'attend, et je cours l'habiller.

SCENE II.

ERASTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ÇA, parlons une fois en gens sensés et sages.
Ne mettrons-nous jamais fin à tous nos voyages?
Pour moi, je suis bien las, je vous l'ai déja dit,
D'errer de ville en ville, et de même que fit
Un certain Roi Lombard avec le sieur Joconde;
Depuis assez long-tems nous parcourons le monde:
Quand pourrons-nous revoir la ville de Paris?

ERASTE.

Nous n'y rentrerons pas si-tôt, je crois.

FRONTIN.

Tant pis,
Monsieur; tant pis.

ERASTE.

Comment prétends-tu que je fasse?
Il faut qu'avec mon pere on me remette en grace;
Et la chose est assez difficile.

FRONTIN.

D'accord;
Car avec lui je sais que vous eûtes grand tort.
Il vouloit de sa main vous donner une femme.

ERASTE.

Un autre objet alors avoit frappé mon ame.

FRONTIN.

Vos refus contre vous le firent s'emporter.

ERASTE.

Au penchant de mon cœur pouvois-je résister?

FRONTIN.

Ensuite, d'un ton fier, agité, l'ame émue,
Il vous dit de ne plus vous montrer à sa vue.

ERASTE.

J'ai fait voir l'action d'un fils obéissant,
Et me suis éloigné dans le même moment.

FRONTIN.

Oui; mais, vous éloignant avec obéissance,
Vous avez diablement écorné sa finance.
De son or enlevé, qu'il gardoit avec soin,
Qu'aura-t-il pu penser?

ERASTE.

Que j'en avois besoin.

FRONTIN.

Fort bien.

ERASTE.

C'est, pour aider à notre nécessaire,
Une espece d'emprunt que j'ai fait à mon pere.

FRONTIN.

La peste, quel emprunt ! Monsieur, il me paroît
Que mon dos pourroit bien en payer l'intérêt.

ERASTE.

Laissons tous ces discours. As-tu de ce village
Su quel est le Seigneur ?

FRONTIN.

Oui : c'est un homme d'âge ;
Un guerrier retiré, qui vit paisiblement,
Et fait de ce séjour tout son amusement.
Il voit fort peu de monde. Une femme, une fille,
A ce que l'on m'a dit, composent sa famille.
Mais, que prétendez-vous ? Quel est votre dessein ?

ERASTE.

Je vais te l'expliquer. Cette fille, Frontin,
Est, je n'en doute point, la même que j'ai vue,
Lorsque je vins hier près de cette avenue.
Je la suivis long-tems jusqu'en ces mêmes lieux.
Nulle Beauté jamais ne plut tant à mes yeux.
Et je puis t'assurer, quand mes regards parlerent,
Que les siens et les miens souvent se rencontrerent.
Ensuite, s'éloignant de ce lieu tout-à-fait,
Dans ce même Château je la vis qui rentroit.

Hélas ! un peu trop tôt elle sut disparoître,
Et j'ai de grands desirs, Frontin, de la connoître.

FRONTIN.

Je n'en suis point surpris ; à vous voir enflammé,
Pour quelqu'objet nouveau, je suis accoutumé.
Depuis quatre ou cinq mois que vous faites le Prince,
Et courez, à grands frais, de Province en Province,
Il faut que vous ayiez rendu de tendres soins,
Sans trop exagérer, à cent Belles, au moins.
Pour celle-ci, Monsieur, quittez votre espérance ;
De la voir de plus près, il est peu d'apparence.
Le pere, je le sais, est rempli de fierté,
Délicat sur l'honneur, ombrageux, emporté ;
Ayez de la prudence en cette conjoncture,
Et n'allez point chercher quelque triste aventure.

ERASTE.

Le poltron ! Qu'avons-nous à craindre en ce Château ?

FRONTIN.

Les fossés, m'a-t-on dit, ont quatre piques d'eau :
Je ne puis, sans effroi, considérer la chûte,
Quand je songe qu'on peut y faire la culbute.

ERASTE.

Mais tu n'as rien appris de plus particulier ?

FRONTIN.

Non. Tout ce qu'au surplus on m'a su détailler,
C'est que ce vieux Seigneur est assez idolâtre
De musique, de vers, de Pieces de Théatre ;
Qu'il a beaucoup de goût pour les anciens Auteurs ;
Qu'il s'entretient souvent de Spectacles, d'Acteurs ;

Et qu'entre la famille il n'est point de semaine,
Où l'on ne représente au Château quelque Scene.

ERASTE.

A ce que tu dis-là je fais réflexion.

FRONTIN.

Voici quelque nouvelle imagination.

ERASTE.

Le Seigneur de ces lieux aime la Comédie ?
L'entreprise, il est vrai, seroit assez hardie.

FRONTIN.

Oui, sans doute, elle l'est.

ERASTE.

Frontin, ne crains plus rien.
De m'introduire ici je sais le vrai moyen.
Un cœur peut tout tenter quand l'amour l'accompagne.
Devenons aujourd'hui Comédiens de campagne;
L'occasion nous rit, ne t'inquiéte plus ;
Nous pouvons, sous ce titre, être au Château reçus.

FRONTIN.

Il faut vous obéir, et vous êtes mon Maître ;
Mais si quelqu'un alors vient à vous reconnoître,
Prévoyez l'embarras où cela nous mettra.

ERASTE.

Je ne suis point atteint de cette crainte-là.
» C'est toi qui m'embarrasse.

FRONTIN.

Eh ! pourquoi, je vous prie?

ERASTE.

» C'est, je te l'avoûrai, que pour la Comédie,
» Il te faut le talent qui te manque, entre nous.

FRONTIN.

» Parbleu ! je la jouerai tout aussi bien que vous.

ERASTE.

» Ah ! te voilà piqué ! j'en tire un bon augure :
» Ce trait d'ambition me charme, je te jure.
» Nous allons donc montrer tout ce que nous valons,
» Et dans notre début, va, nous réussirons.
Songeons, dès à présent, aux noms qu'il nous faut prendre.
Tu seras Ragotin ; moi, je serai Léandre.

FRONTIN.

Ma foi ! je ne veux point du nom de Ragotin.
Je suis votre valet, je m'appelle Frontin.

ERASTE.

Sois ce que tu voudras : pour moi, Frontin, j'espere,
Avec quelque succès, remplir mon caractere.

FRONTIN.

Vous allez tout de bon faire le Comédien ?

ERASTE.

Sans doute.

FRONTIN.

Mais, Monsieur, cela n'est pas trop bien
Un Noble comme vous jouer la Comédie ?

ERASTE.

Crois-tu que la noblesse en puisse être affoiblie ?
Va, va, la Comédie est, dans tous les états,
Une profession qui ne déroge pas.

FRONTIN.

Je suis de votre avis.

ERASTE.

La Comédie est belle ;
Et je ne trouve rien de condamnable en elle ;
Elle est du ridicule un si parfait miroir,
Qu'on peut devenir sage à force de s'y voir.
Elle forme les mœurs et donne à la jeunesse,
L'ornement de l'esprit, le goût, la politesse.
Tel même qui la fait avec habileté,
Peut, quoi qu'on puisse dire, en tirer vanité.
La Comédie, enfin, par d'heureux artifices,
Fait aimer les vertus, et détester les vices;
Dans les ames excite un noble sentiment,
Corrige les défauts, instruit en amusant ;
En morale agréable, en mille endroits, abonde ;
Et, pour dire le vrai, c'est l'école du monde.

FRONTIN.

Sur ce pied-là, Monsieur, je dirai franchement,
Que vous devriez bien l'aller voir plus souvent.

ERASTE.

Ah ! ah ! vous plaisantez ! Mais il nous faut, sur l'heure,
Pour nous bien travestir, gagner notre demeure.
De mon projet, Frontin, j'ose tout espérer.
J'entends venir quelqu'un, gardons de nous montrer.

SCENE III.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

De notre Jardinier j'ai su qu'en ce village
Le jeune homme d'hier a mis son équipage ;
Mais il n'a pu savoir ni son rang, ni son nom,
Et l'on ne sait s'il est, ou Marquis, ou Baron.
Parlons à cœur ouvert : dites-moi d'où peut naître
Ce desir empressé de vouloir le connoître ?
Sans doute il vous a plu ? dites la vérité.

ISABELLE.

Moi ! non, c'est simplement par curiosité.

LISETTE.

La curiosité, sans vouloir vous déplaire,
Est souvent de l'amour la compagne ordinaire.

ISABELLE.

Ne parle pas si haut, je craindrois qu'en ce jour...

LISETTE.

Vouloir qu'on parle bas ! Bon ! symptômes d'amour.
Pour moi, je l'avouerai, je ne saurois comprendre
Comment, en moins de rien, notre cœur devient tendre ;
Je ne puis concevoir comment un seul regard,
Jeté sans nul dessein, et conduit par hasard...
Puisse porter au cœur... par certaine étincelle...
Vous rendriez cela bien mieux, Mademoiselle.

ISABELLE.

Lisette, en vérité, tu te mets dans l'esprit
Des choses qui me font un sensible dépit.
Que tu me connois mal, de soupçonner mon ame
D'être, en si peu de tems, susceptible de flamme !
J'ai vu cet Inconnu, par hasard, un moment,
Et je puis t'assurer qu'il m'est indifférent ;
Et, pour te découvrir mon ame tout entiere,
Tu me feras plaisir de changer de matiere ;
Je t'en avertis.

LISETTE, *à part.*

Oui ! l'on dissimule ici !
Pour être à deux de jeu, dissimulons aussi.
(*A Isabelle.*)
Ah ! puisque vous prenez la chose de la sorte,
Sur ce chapitre-là, j'aurai la langue morte.
J'étois fort étonnée, à ne vous rien cacher,
Qu'un Inconnu si-tôt eût pu vous attacher ;
Et s'il faut, avec vous, parler en conscience,
Le jeune homme, après tout, n'a pas grande apparence.
Peut-être est-ce la faute aussi de ses habits.

ISABELLE.

Point du tout, il étoit assez proprement mis.

LISETTE.

Mais il a l'air commun, l'air d'un homme ordinaire.

ISABELLE.

Tu t'es trompée ; il a l'air très-noble, au contraire.

LISETTE.

J'ai cependant bien vu sa figure au grand jour.
Il est voûté, je crois.

ISABELLE.

Que dis-tu ? Fait au tour.

LISETTE, *à part*.

(*Haut.*)

Fort bien. Je ne suis pas contre lui prévenue ;
Mais je le vis sur vous tenir long-tems la vue :
Ses yeux ne disent rien du tout.

ISABELLE.

Ah ! quelle erreur !
Il les a vifs, perçans ; ils vont jusques au cœur.

LISETTE.

Ah ! vous l'avouez donc ! Ma foi ! j'en suis fort aise.
Enfin, ce Cavalier n'a rien qui ne vous plaise.

ISABELLE.

Lisette...

LISETTE.

Vous l'aimez ?

ISABELLE.

Eh ! non, Lisette, non ;
Je ne dis pas cela.

LISETTE.

Ne changez point de ton,
Et m'ouvrez, croyez-moi, votre cœur sans scrupule.
Je n'ai pas sur l'amour une humeur ridicule,
Et ne suis point de ceux que l'on voit s'aheúrter
A blâmer un penchant que l'on ne peut dompter.
Sur ce jeune Inconnu, parlons donc sans mystere :
Vous lui plaisez, je crois, comme il a su vous plaire.

ISABELLE.

Eh bien ! je t'avouerai, s'il faut t'ouvrir mon cœur,
Qu'un sentiment secret me parle en sa faveur.

LISETTE.

Et voilà justement comme l'amour commence.
Allons, il ne faut plus que faire connoissance.

ISABELLE.

Tu vas un peu bien vîte.

LISETTE.

Il est vrai que souvent
L'apparence est trompeuse; allons plus doucement:
Car, enfin, n'en déplaise à sa belle figure,
Il pourroit fort bien être un chercheur d'aventure.

ISABELLE.

Non, Lisette; je crois qu'il n'a pas l'air trompeur.

LISETTE.

Tenez, je le voudrois pour vous de tout mon cœur:
Mais votre ame se livre à trop d'espoir, peut-être.
Car si, de son côté, lui, voulant vous connoître,
Va, plein de confiance, entrer dans ce Château,
Vous savez, comme moi, qu'un visage nouveau
Déplaît extrêmement à Monsieur votre pere;
Et qu'il est là-dessus d'une humeur si sévere,
Que celui-ci, sans doute, en voyant son air noir,
Ne sera pas beaucoup tenté de le revoir.

ISABELLE.

C'est tout ce que je crains.

LISETTE.

Votre pere m'irrite:
Il est, sans contredit, un homme de mérite,
Considéré par-tout, et plein de probité;
Mais j'ai peine à m'y faire encore, en vérité:
Avec ses gros sourcils, dont l'ombrage l'offusque,

Son maintien imposant, et sa parole brusque,
Il me surprend toujours : il vous dit tout crûment,
Ne dissimule rien, et parle franchement ;
Mais d'un ton si bourru, si plein de véhémence,
Que, quand il dit bon jour, on croiroit qu'il offense.
En nulle occasion il n'a l'air radouci.
Qu'on fasse Jeu, Concert, ou Comédie ici,
(Ce sont, vous le savez, les seuls plaisirs qu'il aime,)
Il ne sourit jamais, et c'est toujours le même.
Pour votre chere mere, elle est tout l'opposé,
Douce, honnête, polie, et d'un commerce aisé ;
Mais elle fait la jeune, et, ne vous en déplaise,
De vous voir grande fille, elle n'est pas trop aise.
Mais, à propos, je sais qu'on songe à vous pourvoir.

ISABELLE.

Sur quoi dis-tu cela ?

ISABELLE.

Sur ce qu'hier au soir,
Après qu'on eût soupé, j'entendis votre mere
Parler de mariage au Comte votre pere ;
Ils ne me voyoient point ; et, je crois, par ma foi,
Qu'on veut vous marier, Mademoiselle.

ISABELLE.

Moi ?

LISETTE.

Et qui voulez-vous donc ici que l'on marie ?
Dites, seroit-ce moi ? J'en ferois la folie.

SCENE IV.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE, *à la Comtesse dans la coulisse.*

APPROCHONS, croyez-moi, de ce feuillage épais;
Pour éviter le chaud, c'est l'endroit le plus frais.

LISETTE.

J'entends, je pense, ici la voix de votre pere;
Je ne me trompe point, suivi de votre mere.

ISABELLE.

Lisette, évitons-les; prenons l'air autre part.

LISETTE.

Oui; vous avez raison : voyons si le hasard
Feroit venir celui pour qui l'on s'intéresse....
Mais sortons; les voici.

(*Elles s'en vont.*)

SCENE V.

LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE.

SAVEZ-VOUS bien, Comtesse,
Que le Concert d'hier me plut extrêmement?

LA COMTESSE.

Il me plut fort aussi.

LE COMTE.

Je le trouvai charmant,
Et pris fort grand plaisir, Madame, à vous entendre.
J'ai, de tout tems, été pour la musique tendre;
Et, lorsque vous chantiez, certain je ne sais quoi
S'emparoit de mon cœur.

LA COMTESSE.

Et moi donc, Comte, et moi;
Je me suis cru revoir dans ma tendre jeunesse,
A quatorze, ou quinze ans.

LE COMTE.

Moi de même, Comtesse.
Après tout, vous et moi, ne sommes pas si vieux.

LA COMTESSE.

De plus jeunes que nous ne se portent pas mieux.

LE COMTE.

Quand on devient âgé, c'est l'ordinaire usage

De vouloir se cacher la moitié de son âge ;
Je n'ai point le défaut que l'on a là-dessus.

LA COMTESSE.

Ah ! je suis comme vous, et ne l'ai pas non plus.

LE COMTE.

Par ma foi ! je vous vois même air, même visage,
Que vous aviez du tems de notre mariage.

LA COMTESSE.

Que ces tems-là soient près, ou qu'ils soient éloignés,
Vous êtes à mes yeux tout comme vous étiez.

LE COMTE.

Mais comme vous chantiez ! Quelle voix neuve et belle
Quel étoit votre maître ? Ah ! c'étoit Beaumavielle.

LA COMTESSE.

Comte, vous vous trompez.

LE COMTE.

Vous m'avez dit souvent
Que ce fut votre Maître à chanter.

LA COMTESSE.

Nullement.
J'ai pu vous avoir dit qu'il montroit à ma mere :
Ma mémoire est fort bonne, et ne me manque guere.

LE COMTE.

La mienne est bonne aussi ; je me souviens du jour
Que je vous déclarai tendrement mon amour,
Pour la premiere fois.

LA COMTESSE.

Ah ! j'étois dans l'enfance.

LE COMTE.

Non, non.

LA COMTESSE.

Vous aviez, vous, beaucoup d'expérience.

LE COMTE.

Mais je vous épousai, le fait est bien certain,
Quinze ou seize ans après le passage du Rhin;
Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Comte, laissons-là l'âge.

LE COMTE.

Et vous aviez alors...

LA COMTESSE.

Parlons du mariage
Qu'avec ce vieux ami vous avez résolu:
Dites, qu'en sera-t-il?

LE COMTE.

Je crois qu'il est rompu.
Et vous aviez...

LA COMTESSE.

J'en suis chagrine pour ma fille:
Car c'étoit de grands biens jetés dans la famille.
Quelle raison a-t-il?

LE COMTE.

Nous pourrons le savoir
Dans ce jour: il m'écrit qu'il arrive ce soir,
Et qu'il m'entretiendra de quelque circonstance
Qui le fâche très-fort, touchant cette alliance.

LA COMTESSE.

Son fils, à ce qu'on dit, est aimable, bien fait.

LE COMTE

C'est de cette façon qu'on m'a fait son portrait.

Et lorsque cet ami, que j'aime avec tendresse,
(Car je l'ai fort connu dans ma tendre jeunesse ;
L'un l'autre nous étions même des plus unis ;
Et si nous n'avons pu nous rejoindre depuis,
C'est que chacun a fait différemment la guerre ;
Quand je servois sur mer, il servoit, lui, sur terre.)
Madame, si bien donc que, quand je les revis,
Il me dit qu'il n'avoit uniquement qu'un fils.
Moi, je lui répondis que j'avois une fille ;
Que par-là nous pourrions unir chaque famille.
L'hymen fut entre nous de la sorte arrêté :
Il me dit que son fils nous seroit présenté.
Cinq mois se sont passés ; je partis pour ma Terre ;
Sans entendre parler ni du fils ni du pere,
Et je reçus hier la lettre en question.

LA COMTESSE.

Comte, cela mérite un peu d'attention ;
Il ne faut pas donner votre fille Isabelle,
Sans savoir si l'époux peut être digne d'elle.
Cette fille, Monsieur, mérite un sort heureux :
Elle est sage, bien née.

LE COMTE.

Elle tient de nous deux.

LA COMTESSE.

Certainement, Monsieur, il faut bien qu'elle en tienne.

LE COMTE.

Il est peu de beautés, ma foi ! comme la sienne :
Elle a fort de mon air, je le dis franchement.

LA COMTESSE.

Eh ! cela pourroit-il, cher Comte, être autrement ?

Vous fûtes de tout tems seul objet de ma flamme ;
Je n'ai connu que vous.

LE COMTE.

Je le sais bien, Madame.

LA COMTESSE.

Et jamais ma vertu n'a fait aucun écart.

LE COMTE.

C'est ce qui m'a toujours surpris de votre part :
Car les femmes parfois...

LA COMTESSE.

Comte, qu'allez vous dire ?

LE COMTE.

Qu'une femme fidelle est digne qu'on l'admire.
Je vous admire aussi.

LA COMTESSE.

Je le mérite un peu.

LE COMTE.

Corbleu ! je parierois, cette main dans le feu,
Que mon honneur, par vous, n'a reçu nulle honte.

LA COMTESSE.

Vous me faites trembler, avec vos sermens !... Comte,
Voici ma fille.

SCENE VI.

LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Eh bien ! que ferons-nous ce soir?
Quel divertissement pourrions-nous bien avoir ?
Nous eûmes tout le jour hier de la musique;
Je l'ai dit à Madame, elle étoit magnifique:
Mais, comme il faut un peu varier son plaisir,
Que ferons-nous ? voyons.

ISABELLE.

C'est à vous de choisir.

LE COMTE.

A vous bien divertir toujours je m'étudie.
Il nous faudroit jouer toute une Tragédie.

LISETTE.

Toute une Tragédie est bien longue, ma foi!

LE COMTE.

Elle ne sauroit l'être encore assez pour moi.
Pour ne plus s'asservir à la regle commune,
Je voudrois qu'on en fît en six actes quelqu'une.

LISETTE.

Ce seroit hasarder beaucoup, assurément.
Tel qui n'en fait que cinq, en fait trop bien souvent.

SCENE VII.

ERASTE, FRONTIN, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, LISETTE.

LE COMTE.

Que veulent ces gens-ci ?

ISABELLE.

Qu'apperçois-je, Lisette ?

ERASTE.

Notre entrée en ces lieux est peut-être indiscrette ;
Mais ce ne seroit pas remplir notre devoir,
Si nous manquions, Monsieur, à l'honneur de vous voir.

LE COMTE.

De tant de complimens, Monsieur, je vous dispense.

LISETTE, *à part.*

L'accueil du pere est froid ; adieu la connoissance.

LE COMTE.

Mais, Monsieur, sachons donc qui vous êtes, enfin.

ERASTE.

Il faut vous satisfaire, et c'est bien mon dessein.
Nous allons à Paris, et venons d'Allemagne.
Nous sommes, en un mot, Comédiens de Campagne.

ISABELLE, *bas.*

Lisette !...

LE COMTE.

Comédiens, dites-vous ?

FRONTIN.

Oui, vraiment.

LISETTE, *à part.*

Je crois qu'il entre ici quelque déguisement.

LE COMTE.

Parbleu ! je suis charmé d'une telle aventure.
Je suis grand amateur de Pieces, je vous jure ;
Et, puisque vous voilà, vous nous divertirez.

ERASTE.

Nous ferons là-dessus tout ce que vous voudrez.

FRONTIN.

Tout ce qui dépendra de notre ministere
Vous est offert.

LE COMTE.

Quel est, vous, votre caractere ?

ERASTE.

D'ordinaire ce sont les Amans que je fais.

LE COMTE.

Et vous, Monsieur ?

FRONTIN.

Et moi, je suis pour les Valets.

LE COMTE.

Je suis ravi qu'ici le hasard vous adresse.
Nous aurons du plaisir ; qu'en dites-vous, Comtesse ?

LA COMTESSE.

Moi, j'en prendrai beaucoup, et je le dis sans fard.

LISETTE.

Nous espérons aussi d'en prendre notre part.

LE COMTE.

Nous jouons quelquefois ici la Comédie ;

Nous nous entretenions même de Tragédie,
Quand vous êtes venus.

FRONTIN.

Nous sommes trop heureux.
Que le sort... le hasard... et que selon nos vœux...

ERASTE, *bas à Frontin.*

Tu veux toujours parler, ne songe qu'à te taire,
Et qu'à jouer le rôle ici que tu dois faire.

LE COMTE.

Que pourriez-vous jouer ?

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Mais si je ne dis mot,
On va croire, Monsieur, que je ne suis qu'un sot.

ERASTE.

(*Bas à Frontin.*) (*Au Comte.*)
Au contraire.... S'il faut vous jouer du tragique,
Je...

LE COMTE.

Comme vous voudrez, sérieux, ou comique.
Je me souviens d'avoir vu jouer autrefois
Le Crispin Médecin, aux Comédiens François.
Il n'est point, pour bien rire, une piece pareille ;
Quel en est donc l'Auteur ?

ERASTE.

Elle est de...

FRONTIN.

De Corneille.

LE COMTE.

Comment ! Que dites-vous ? Vous vous moquez, je croi.

ERASTE.

(*Bas.*) (*Haut.*) (*Bas.*)
Ah! le bourreau!... Monsieur... Eh! malheureux, tais-toi.
(*Haut.*)
C'est qu'il veut plaisanter. En fait de Comédie,
Le talent de Monsieur est la bouffonnerie;
Et le style comique est si fort de son goût,
Qu'il ne peut s'empêcher de bouffonner par-tout.
Pour ne pas vous donner de scenes rebattues,
(Car les Pieces, je crois, vous sont toutes connues,)
Nous allons vous jouer seulement un morceau,
Entre Monsieur et moi, qui paroîtra nouveau.

LE COMTE.

Volontiers. Ecoutons.

ERASTE.

Ce n'est pas du tragique;
Mais l'ouvrage est traité d'un goût tragi-comique:

LE COMTE.

Comment l'appellez-vous?

ERASTE.

C'est l'Amant déguisé.

LISETTE.

Ce titre promet fort.

ERASTE, *bas à Frontin.*

Ton rôle est fort aisé.
Tu le sais dès tantôt.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Soyez en assurance.

LISETTE.

A l'Amant déguisé, çà, prêtons du silence.

ERASTE, *allant au fond du Théatre, et revenant avec Frontin.*

Ah ! Moron, c'en est fait ; tu me vois amoureux.

FRONTIN.

Peut-on savoir l'objet qui captive vos vœux ?

ERASTE.

Hélas ! c'est un objet tout charmant, tout aimable,
Qui ne sait pas encor le tourment qui m'accable.

FRONTIN.

Avec elle, Seigneur, ayez un entretien.

ERASTE.

Eh ! comment puis-je, hélas ! en trouver le moyen ?
Elle est dans son Palais sans cesse retirée ;
Jamais aucun mortel n'y peut avoir entrée.
C'est dans le doux espoir de la voir un moment,
Que je me sers ici de ce déguisement.
Je voudrois l'assurer de ma tendresse extrême,
Lui dire qui je suis, lui prouver que je l'aime ;
Mais je n'ose compter sur un si doux destin.
Voudra-t-elle accepter et mon cœur et ma main ?
Voudra-t-elle, au milieu de ce qui l'environne,
Répondre à l'espérance où mon cœur s'abandonne ?
Crois-tu qu'elle m'entende, et que dans mon ardeur...

FRONTIN.

Il faudroit qu'elle fût des plus sourdes, Seigneur ;
Ou, si vos soins enfin (croyez-en ma parole)
Ne sauroient la toucher. . il faut qu'elle soit folle.

ERASTE.

Ah ! respecte Moron, cet objet plein d'appas.

FRONTIN.

Je le respecte aussi, Seigneur, n'en doutez pas :
Et, bien loin d'insulter au trait qu'Amour vous lance,
Souffrez que je réponde à votre confidence.
Je vais bien vous surprendre. Apprenez en ce jour,
Que je sens, comme vous, le pouvoir de l'Amour.
Comme vous, je voudrois que celle qui m'enflamme
Pût savoir à quel point elle enchante mon ame ;
A la Princesse, enfin, vous donnez votre cœur,
Et moi je suis épris... de sa fille d'honneur.
Mais dans ces lieux, enfin, que prétendez-vous faire ?

ERASTE.

Attendre si le sort, à mes vœux moins contraire,
Pourra me procurer les fortunés instans,
Où je puisse en secret...

FRONTIN.

Seigneur, je vous entends.
Et, si vous m'entendez, je commence à comprendre
(*Bas.*)
Que tel qui nous entend pourroit trop nous entendre.
(*Haut.*)
Finissons l'entretien, cessons ; et, dans ce jour,
Pour ne rien hasarder, laissons agir l'Amour.

LE COMTE.

Fort bien ! Messieurs, fort bien.

LISETTE.

La Scene a su me plaire.

FRONTIN.

C'est un petit essai de notre savoir-faire.

LE COMTE.

Vous avez du mérite; et je jure, ma foi!
Que vous serez reçus dans la troupe du Roi.
(*A la Comtesse.*)
Qu'en dites-vous? Parlez.

LA COMTESSE.

Monsieur a la voix tendre,
Et prononce à merveille.

ISABELLE.

Il se fait bien entendre.

LA COMTESSE.

Il faut que ces Messieurs soient quelques jours ici:
Comte, qu'en pensez-vous?

LE COMTE.

Je le veux bien aussi.

LISETTE.

Pendant ce tems, Monsieur peut à Mademoiselle
Apprendre à bien jouer quelque scene nouvelle.

ERASTE.

Je m'en ferai toujours un sensible plaisir.

LE COMTE.

Songez donc pour ce soir, Messieurs, à nous choisir
Quelque morceau brillant, de goût, de caractere.
Un ami dans ce jour doit venir à ma Terre;
De cet amusement nous le régalerons.

ERASTE.

Nous ferons pour cela tout ce que nous pourrons.

SCENE VIII.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MONSIEUR, dans votre cour il entre un équipage
A six chevaux, avec...

LE COMTE.

C'est notre ami, je gage:
Allons le recevoir.

SCENE IX.

ISABELLE, LISETTE, ERASTE, FRONTIN.

LISETTE.

NOUS, restons, croyez-moi.

ISABELLE.

Si mon pere revient?

LISETTE.

N'ayez aucun effroi.

ERASTE.

Je ne sais pas comment vous prendrez une ruse
Où vous seule avez part; vous êtes mon excuse.
L'Amour m'a suggéré ce trait ingénieux,
Pour me pouvoir, sans risque, offrir à vos beaux yeux,
Et vous offrir un cœur qui fait son bien suprême

D'être à vous, à jamais.

FRONTIN, *à Lisette.*

Et moi, j'en dis de même.

ISABELLE.

Lisette, je ne sais où j'en suis.

LISETTE.

Les rusés !

FRONTIN.

Nous sommes, il est vrai, deux Amans déguisés.

ISABELLE.

Je ne sais point, Monsieur, répondre à ce langage :
De ces sortes d'aveux j'ignore encor l'usage ;
Et vous me permettrez ici de n'écouter
Que ce que le devoir à mon cœur doit dicter.

ERASTE.

Ah ! charmante Isabelle !

LISETTE.

Il n'est pas nécessaire
D'en dire davantage, et j'entends votre affaire.
Avant de se livrer à trop de sentimens,
Il faut un peu voir clair et connoître ses gens.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Si j'en crois l'apparence...

ERASTE.

Mon vrai nom est Eraste, et je suis de naissance.

FRONTIN.

De plus, riche héritier. Oh ! c'est un fait certain.
Moi, je suis son Valet, et m'appelle Frontin.

ERASTE.

Je serai riche un jour ; mais les biens que j'espere
Ne sont rien, si je n'ai le bonheur de vous plaire.

FRONTIN.

Riche, sans contredit, de plus d'un million.
Nous avions de ce bien pris un échantillon;
Mais nous ne l'avons plus: cela s'use si vîte!
Nous prenons le parti de retourner au gîte.

LISETTE.

Vous aviez donc quitté le séjour paternel?

FRONTIN.

Oui; mais pour un sujet simple et tout naturel.
Son cher pere Damis, un peu vif et sévere....

LISETTE.

Que dites-vous, Damis? Quoi! ce seroit son pere?

FRONTIN.

Eh! vraiment oui, c'est lui. Le connoissez-vous?

LISETTE.

Non;
Mais il me semble avoir ouï nommer ce nom
Au Comte.

ISABELLE.

Je ne sais.

FRONTIN.

C'est un vieux Militaire,
Et qui s'est même acquis du renom dans la guerre.

LISETTE.

Justement le voilà: c'est ce même Damis,
Connu du Comte; il est de ses anciens amis.

ERASTE.

Seroit-il bien possible? Ah! pardonnez, Madame,
Ce mouvement de joie où s'emporte mon ame.

Tout semble ici donner quelqu'espoir à mon feu :
Mais puis-je m'y livrer, si je n'ai votre aveu ?

ISABELLE.

J'ai beaucoup de penchant à vous croire sincere ;
Mais mon aveu n'est rien sans celui de mon pere.
Eraste, si de lui vous pouvez m'obtenir,
Isabelle aussi-tôt ne saura qu'obéir.

SCENE X.

LUCAS, ERASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LUCAS.

Je vous cherche par-tout.

LISETTE.

Et que veux-tu nous dire ?

LUCAS.

Une nouvelle, allez, qui vous fera bien rire ;
Mais aussi faudra-t-il me récompenser bien :
Car, sans cela, tenez, je ne vous dirai rien.

LISETTE.

Dépêche, nous verrons. Que viens-tu nous apprendre ?

LUCAS.

Bellement !

ISABELLE.

Parle donc.

LUCAS.

C'est que je viens d'entendre

La conversation du Comte avec celui
Qui, pour le venir voir, nous arrive aujourd'hui.
Dame! il faut que ce soit quelqu'un de conséquence.

LISETTE.

Après?

LUCAS.

Ils ont parlé de vous et d'alliance;
Et j'ai fort bien compris, les entendant jaser,
Que ce grand Monsieur-là vient pour vous épouser.

ISABELLE.

O Ciel!

ERASTE.

Ah! quel revers! O fortune cruelle!

FRONTIN.

A quel prix as-tu mis cette belle nouvelle?

LUCAS.

Je vois qu'elle vous a tous rendus soucieux.
Mais je ne savois pas...

LISETTE.

Va-t-en, tu fera mieux;
Nous n'avons point affaire ici de ta présence,
Messager de malheur.

LUCAS.

La belle récompense!

(Il s'en va.)

SCENE XI.

SCENE XI.

ERASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Nous en parlions tantôt de ce projet formé;
Et voilà mon soupçon tout-à-fait confirmé.

ERASTE.

Cet hymen est pour moi, Madame, un coup de foudre.

ISABELLE.

Aux volontés d'un pere, il faut bien se résoudre.
Puis-je faire autrement ?

ERASTE.

Quelle fatalité !
Mon cœur s'applaudissoit de sa félicité :
Un favorable espoir s'en rendoit déja maître ;
Et dans le même instant je le vois disparoître.

ISABELLE.

Je vois que vous m'aimez, et je plains votre sort ;
Mais, Eraste, il faut bien sur soi faire un effort.

ERASTE, *se jetant aux pieds d'Isabelle, et lui prenant la main.*

Eh ! le puis-je, Isabelle, après vous avoir vue ?
Je mourrai de douleur.

ISABELLE.

Que mon ame est émue !
Retirez-vous, Eraste... et si nous étions vus...

SCENE XII.

LE COMTE, *au fond du Théatre*, ERASTE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE, *bas.*

Ciel ! voilà votre pere.

ISABELLE, *bas.*

Ah ! nous sommes perdus.

ERASTE, *bas.*

Ne vous démontez pas, et soyez hors de peine.
Faisons semblant ici de jouer une scene.

ISABELLE, *bas.*

Et laquelle ? parlez. Je tremble de frayeur.

LISETTE, *bas.*

Commencez ; nous savons tout Moliere par cœur.

ERASTE, *haut.*

Ah ! belle Alcmene, il faut que, comblé d'allégresse...

ISABELLE.

Laissez ; je me veux mal de mon trop de foiblesse.

LE COMTE, *s'approchant.*

Comment donc !...

ERASTE.

Nous faisions la répétition
D'un assez beau morceau choisi d'Amphitrion.
Mademoiselle joue Alcmene par merveille.

LE COMTE.

Et pourquoi diable prendre une piece pareille ?
Je ne la puis souffrir.

ERASTE.

C'est cependant, par-tout,
Un chef-d'œuvre approuvé de tous les gens de goût.

LE COMTE

Eh ! fi donc, un chef-d'œuvre, où l'on couvre de honte
Un Général d'armée, et qu'un rival affronte.
Corbleu ! si j'eusse été ce Général Thébain,
Jupiter n'eût jamais péri que de ma main
Oui ; bien loin de souffrir qu'il fît chez moi le maître,
Je l'aurois fait d'abord sauter par la fenêtre.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Monsieur, allons-nous-en.

ERASTE, *bas à Lisette.*

Cet homme est singulier.

LISETTE, *bas à Eraste.*

Gardez-vous, croyez-moi, de le contrarier.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Retirons-nous.

LE COMTE.

Cherchez quelques scenes nouvelles,
Où l'on parle d'assauts, de forts, de citadelles,
Ou de combats sur mer : voilà du ravissant !

FRONTIN.

Oui, cela pourroit être assez divertissant.

SCENE DERNIERE.

DAMIS, LE COMTE, LA COMTESSE, ISABELLE, ERASTE, LISETTE, FRONTIN.

LA COMTESSE.

Comte, nous vous cherchions... Approchez, Isabelle,
Et saluez Monsieur.

DAMIS.

Une fille si belle
Doit faire le bonheur de celui qui l'aura;
J'en suis certain.

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Monsieur, vous allez faire là
Une sotte figure.

LA COMTESSE.

Eh bien ! la Comédie
Va-t-elle commencer ? Sera-t-elle jolie ?

DAMIS.

Quoi ! du spectacle aussi ? Madame, en vérité,
J'appelle votre Terre un séjour enchanté.

ERASTE, *bas à Frontin.*

Ah ! c'est mon pere ! ô ciel !

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Cela n'est pas croyable....
Eh ! vraiment oui, cè l'est. Ah ! voici bien le diable !

ERASTE, *bas à Frontin.*

Ciel ! comment nous tirer de ce triste embarras ?

FRONTIN, *bas à Eraste.*

Je n'en sais rien.

LE COMTE.

Eh bien! vous ne commencez pas?

FRONTIN.

Pardonnez-moi, Monsieur... c'est que nous voulons faire...
Une scene d'un fils... qui reconnoît son pere...

DAMIS.

Je crois voir...

FRONTIN.

Nous voulons que le pere surpris...
De rencontrer aussi... de son côté, son fils ..
Attendrissant les cœurs... par leur reconnoissance...

LE COMTE.

C'est un galimathias que tout ceci, je pense.

FRONTIN.

En cédant aux effets... d'un tendre mouvement...
Ah! que cela va faire un spectacle touchant!

DAMIS.

Je ne me trompe point.

ERASTE.

Ah! c'est trop me contraindre!
Et je vois à présent qu'il n'est plus tems de feindre.
Ah! Monsieur, permettez qu'embrassant vos genoux,
J'ose vous supplier d'écouter...

DAMIS.

Levez-vous.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Lisette...

LISETTE, *bas à Isabelle.*

La rencontre est d'assez bon augure.

LE COMTE.

Que veut dire ceci ? Quelle est cette aventure ?

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous donc, Monsieur ? Qui vous rend si surpris?

DAMIS.

Je dois l'être en effet : je trouve ici mon fils.

LISETTE, *bas à Isabelle.*

Son fils, Mademoiselle !

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

ISABELLE, *à part.*

Ciel !

FRONTIN.

Voilà justement une nouvelle scene.

LA COMTESSE.

Je n'en puis revenir.

LE COMTE.

Ceci me surprend, moi :
C'est un événement qu'à peine je conçoi.

ERASTE.

Le hasard, en ces lieux, m'a fait voir Isabelle,
Et mon ame charmée...

DAMIS.

Et c'étoit aussi celle
Que je vous destinois. Je veux bien oublier
Tout le passé, mon fils, et nous réconcilier.
« Mais quel étoit le but d'une telle conduite ?
» Quel projet aviez-vous ?

FRONTIN.

De devenir hermite...
» D'abandonner le monde, et fuir ses plaisirs vains...

DAMIS.

» Vraiment, vous aviez-là de louables desseins;
» Mais, comment accorder cette belle retraite,
» Avec trois cents louis ôtés de ma cassette.

FRONTIN.

» L'or séduit quelquefois ; mais nous le méprisions,
» Et tous les jours, Monsieur, nous nous en défaisions ».

DAMIS.

Comte, voilà ce fils dont je pleurois l'absence,
Et qu'enfin je revois contre toute espérance.
La fortune et l'amour semblent, en ces momens,
Travailler de concert pour unir deux Amans.
Serrons de si doux nœuds ; et, dans cette journée,
D'Isabelle et d'Eraste achevons l'hyménée.

LE COMTE.

Il est beau Cavalier, dans sa taille bien pris :
Je n'aurois jamais cru que ce fût votre fils.

DAMIS.

J'ai donné ma parole, et suis sûr de la sienne ;
Il faut, sans différer...

LE COMTE.

Je vous tiendrai la mienne.
Et, pour que cet hymen se termine au plus tôt,
Allons dans mon Château faire tout ce qu'il faut.

FIN.

LE MARIAGE
FAIT
PAR LETTRE-DE-CHANGE,

COMÉDIE,

EN VERS ET EN UN ACTE,

AVEC UN DIVERTISSEMENT.

DE Ph. POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roch, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET DU MARIAGE FAIT PAR LETTRE-DE-CHANGE.

CLÉON s'est considérablement enrichi au Canada, par le commerce qu'il y fait, depuis quelques années. Il a le dessein de se marier; mais, ne trouvant là aucune femme qui lui convienne, il a écrit à son Correspondant à Paris, de lui envoyer, par le premier navire en charge, dans l'un des ports de France pour le Canada, une femme dont il désigne l'âge, la figure et les qualités, s'obligeant d'épouser, sans dot, celle qui lui présentera sa Lettre. C'est la seconde, de cette sorte, qu'il adresse à son Correspondant, parce que, d'après la premiere, le premier envoi est supposé avoir fait naufrage. Hortense est le second envoi : elle est arrivée depuis près d'un mois; mais, desirant de connoître son futur époux, avant d'en être connue, elle a prié la

premiere personne qu'elle a rencontrée, en abordant, de lui donner asyle, et de l'aider à satisfaire sa curiosité. Olimpe, tante de Philinte, ami de Cléon, est cette personne obligeante, qui n'a pas moins voulu servir Hortense que Cléon même, en lui procurant le moyen de juger, à loisir, d'Hortense, qu'elle fait passer pour une niece, qui vient de lui arriver de France. Tout réussit à merveille; car Cléon se prévient tellement pour la prétendue niece d'Olimpe, qu'il est désolé de l'envoi qu'il attend incessamment de son Correspondant. Il emploie même toute l'éloquence de l'amitié, pour persuader Philinte d'acquitter, à sa place, la Lettre-de-Change. Mais Philinte ne veut point se marier, parce qu'il aime toujours une certaine Camille, qu'il n'a pu obtenir de ses parens. Olimpe, voulant pousser à l'extrême l'épreuve des sentimens de Cléon pour Hortense, feint un mariage arrêté entre elle et un riche Négociant de Québec; et elle annonce le prochain départ de sa niece. Cléon est au désespoir, et Hortense ne peut plus résister à l'amour qu'il lui a inspiré: elle se découvre, en lui remettant sa

Lettre. Tout le monde est au comble de la joie ; mais une inconnue arrive, avec une autre Lettre-de-Change, sur Cléon : c'est le premier envoi, que l'on a cru perdu. Heureusement, cette femme, qui vient pour être épousée, parce que ses parens l'y contraignent, se trouve être précisément cette Camille, tant et si constamment aimée de Philinte. Tout s'arrange au gré de chacun, et la Piece finit par un double mariage, et par un Divertissement, auquel Frontin, valet de Cléon, invite tous les habitans de l'Isle à venir prendre part.

JUGEMENS ET ANECDOTES
SUR LE MARIAGE
FAIT PAR LETTRE-DE-CHANGE.

Cette Comédie est la sixieme de Philippe Poisson : elle eut douze représentations de suite dans sa nouveauté. Le Divertissement, dont la musique étoit de Grandval, parut original, et plut assez généralement.

L'Auteur de la Notice historique, sur Philippe Poisson et sur ses Ouvrages, dit, à la tête du premier volume des Pieces de ce Comédien-Auteur, à l'occasion du Mariage fait par Lettre-de-Change : « Ce titre promet plus qu'il ne peut » donner. L'endroit le plus comique de cette » Piece, est la formule de la Lettre même.... Ce » qui a nui au succès de cette petite Comédie, » c'est, sans doute, le merveilleux des incidens. A cela près, elle offre des situations » piquantes et des scenes bien dialoguées. »

Tel est aussi, mot-à-mot, le jugement qu'en porte le Dictionnaire Dramatique : voyez tome second, page 169.

Ce fut le Comédien Louis-André le Sage de Mont-Mény, qui joua le principal rôle de cette petite Piece, celui du Négociant Cléon. Il étoit fils du célebre Alain René le Sage, Auteur de tant de charmantes Pieces et de si jolis Romans. Il débuta à Paris, le 8 Mai 1726, par le rôle de *Mascarille*, dans l'*Etourdi*. Il alla, ensuite, jouer en Province, et revint débuter, en Mai 1728, par *Dave*, dans l'*Andrienne*, et *Hector*, dans le *Joueur*. Il fut reçu le 7 Juin suivant, pour l'emploi des Comiques et les rôles à manteau, dans lesquels il obtenoit beaucoup d'applaudissemens. Il mourut, subitement, à la Villette, près Paris, le 8 Septembre 1743.

Le Sage n'approuva pas, d'abord, le parti que son fils avoit pris de monter sur le Théatre, et il cessa de le voir. Mais flatté de la gloire que ce fils acquéroit tous les jours par ses talens, le Sage fut entraîné au Spectacle, joignit son suffrage à ceux du Public, versa des larmes, revit son fils, l'embrassa, et lui rendit son

amitié. Voyez Anecdotes Dramatiques, tome troisieme, pages 360 et 361; Dictionnaire des Théatres, tome troisieme, pag. 458; et Histoire Abrégée du Théatre François, par M. le Chevalier de Mouhy, tome second, pag. 451.

LE MARIAGE
FAIT
PAR LETTRE-DE-CHANGE,

COMÉDIE,

EN VERS ET EN UN ACTE,

AVEC UN DIVERTISSEMENT,

DE PH. POISSON.

Représentée le 13 Juillet 1735.

PERSONNAGES.

CLÉON, riche Négociant.

PHILINTE, Ami de Cléon.

OLIMPE, Tante de Philinte.

HORTENSE, Prétendue de Cléon.

Une INCONNUE.

FRONTIN, Valet de Cléon.

HABITANS DE L'ISLE.

La Scene est au Canada.

LE MARIAGE
FAIT
PAR LETTRE-DE-CHANGE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

DEPUIS quinze ans mon Maître a fait fortune ici;
Et moi, j'y suis Valet depuis quinze ans aussi.
Hors les biens, le mérite, et je crois, la naissance,
Il n'est, entre nous deux, aucune différence.
Je suis tout comme lui. Je m'abuse; et je voi
Que cette différence est tout, en bonne foi.
Sortons de cette erreur. Voilà notre folie.
Venu souvent de rien, voilà comme on s'oublie.
Parce qu'avec Cléon je suis assez lié,
Que je vis avec lui comme un associé,
Qu'en ce lieu, mon aisance est semblable à la sienne,
Que mon bien est le sien, que sa caisse est la mienne,
Et que l'argent nous vient comme un flux et reflux,
Je change de nature, et ne me connois plus!
Soyons plus raisonnable. Ah! qu'on en voit paroître,
Qui changeroient leur ton, s'ils vouloient se connoître.

SCENE II.

PHILINTE, FRONTIN.

PHILINTE.

Que fais-tu là, Frontin ?

FRONTIN.

Moi, je m'entretenois
Sur la foiblesse humaine, et je moralisois.
C'est de cette façon que mon esprit s'aiguise.
Lorsque je me vois seul, d'abord je moralise.
Depuis que je me fais à l'air du Canada....

PHILINTE.

Dis-moi, mon cher Frontin, Cléon seroit-il là ?

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

PHILINTE.

Que fait-il ?

FRONTIN.

Ce n'est plus au commerce
Qu'il s'applique, Monsieur; un autre soin l'exerce.
Il calcule à présent tout ce qu'un tendre amour
Rapporte de soupirs et de larmes par jour.
L'amour vient le troubler au fond de l'Amérique ;
Qui l'eût dit ? et si près de la mer pacifique ?
Il a, dans ses discours et dans ses actions,
Depuis un certain tems mille distractions :
Il parle toujours seul ; et même hier à table,
» Quel objet ! (disoit-il) quel esprit agréable?

» Ah, que j'en suis charmé ! » Comme il me regardoit,
Je croyois que c'étoit de moi dont il parloit.

PHILINTE.

Bon ! Pour toi peux-tu prendre un semblable langage ?

FRONTIN.

Voilà comme souvent se trompe le plus sage.
Mais ne savez-vous point quelle est la belle Iris,
Dont il est devenu si vivement épris ?

PHILINTE.

Il est donc amoureux ? L'aventure est plaisante ?

FRONTIN.

Je ne la trouve pas pour lui divertisssante ;
Et ce nouvel amour va le mettre en des lacs,
Qui pourront lui causer de tristes embarras.
Car vous savez, Monsieur, que, par correspondance,
Il lui doit arriver une Epouse de France ;
Que par sa Lettre écrite à son Correspondant,
Il promet satisfaire à son engagement ;
Qu'avec la cargaison, cette belle envoyée
Voudra que sur-le-champ la Lettre soit payée.
Il n'en faut point douter. Moi, j'admire Cléon.
Fit-on jamais hymen d'une telle façon ?
Il traite d'une femme avec pleine franchise,
Comme un Négociant traite de marchandise.
Par ma foi, j'ai trouvé si comique le fait,
Que j'ai voulu tirer de sa Lettre un extrait.
Je crois l'avoir sur moi. Vous allez voir le style,
Et la précaution d'un Commerçant habile.

(*Il lit.*)

Numéro..... et cætera. . .

« Plus, attendu que j'ai besoin d'une femme, et
» que je n'en trouve point ici qui soient d'assez bonne
» fabrique, ne manquerez de m'envoyer, par le premier
» vaisseau, une fille de la qualité et figure qui suit......
» De dot, je n'en demande point.

Il a raison : les biens qu'il possede aujourd'hui,
Sont plus que suffisans, et pour elle et pour lui.

(*Il lit.*)

» Du reste, d'honnête famille ; entre vingt et vingt-
» cinq ans ; de visage agréable ; d'humeur douce ; de
» mœurs sans reproche ; d'un bon usé ; et de consti-
» tution assez forte, pour résister au changement de
» climat, et supporter l'état de mariage ; et qu'il ne
» soit besoin d'un second envoi, si le premier venoit
» à manquer ; à quoi il faut obvier autant qu'il se
» pourra, vu l'éloignement et les risques du transport.

La premiere, Monsieur, fit un triste voyage :
Nous nous entretiendrons après de son naufrage.

(*Il lit.*)

» Arrivant ici, conditionnée comme ci-dessus, et
» rapportant la présente Lettre endossée de votre part,
» ou du moins copie d'icelle, marquée au numéro
» sept, bien et duement légalisée, à ce qu'il n'y ait
» erreur ou surprise, je m'oblige et m'engage à ac-
» quitter ladite Lettre, en épousant dans les six mois la
» personne qui en sera chargée. En foi de quoi, j'ai
» signé la présente..... » et cætera.

Voilà son mariage arrêté plaisamment :
Il se fait sur la foi de son Correspondant.

PHILINTE.

La Lettre qu'il écrit ne doit point te surprendre :
Car, à l'égard du style, il est bon de t'apprendre,
Que Cléon sur ce ton n'écrit uniquement
Que pour se faire entendre à son Correspondant.
Chez les gens de trafic ce style est en usage.
Ils ne comprennent rien à tout autre langage ;
C'est leur genre d'écrire ; il tient du vrai Fermier :
Et Cléon, j'en suis sûr, en a ri le premier.

FRONTIN.

Je m'étonnois aussi de ce style féroce ;
Car Cléon noblement sait faire son négoce.
Pour moi, je suis surpris, attendu le danger,
Qu'une fille pour lui risque de voyager,
Après le triste sort qu'on sait qu'eut la premiere.

PHILINTE.

Qu'il faisoit donc venir de la même maniere ?

FRONTIN.

Vraiment, pour l'épouser elle venoit exprès,
Avec pareille Lettre : et, quelques mois après,
On nous apprit ici qu'elle avoit fait naufrage ;
Que le vaisseau périt avec tout l'équipage :
C'est depuis plus d'un an qu'arriva ce malheur.
Mon Maître, quelque tems, en eut de la douleur.
Mais comme elle est partie, enfin, pour l'autre monde,
Il veut s'en consoler avec une seconde.
Il va donc arriver une femme pour lui ;
Et le voilà, d'une autre amoureux aujourd'hui !

A sa Lettre-de-Change il faut qu'il satisfasse.
Et c'est là, j'en suis sûr, le point qui l'embarrasse.

PHILINTE.

Cléon ne sera pas long-tems embarrassé,
Et peut voir, dès ce jour, son feu récompensé.

FRONTIN.

Dès ce jour? Et comment? Ma surprise est extrême.

PHILINTE.

En recevant la main de la beauté qu'il aime.

FRONTIN.

Et que fera-t-il donc de celle qui viendra?
Voilà mon embarras.

PHILINTE.

Mais.... il l'épousera.

FRONTIN.

Monsieur, vous voulez rire. Est-ce une loi commune
D'avoir, en ce pays, deux femmes, au lieu d'une?

PHILINTE.

Devine, si tu peux. Je vais trouver Cléon.

SCENE III.

FRONTIN, *seul.*

Qui je devine, moi ? Je n'eus jamais ce don.
Deux épouses !... je vois tout le nœud de la Piece.
L'une sera sa femme, et l'autre sa maîtresse.
Oui, sans doute, voilà le mystere éclairci.
C'est la mode de France ; elle vient jusqu'ici.

SCENE IV.

CLEON, PHILINTE, FRONTIN.

PHILINTE.

Je ne vais pas plus loin, puisqu'ici je te trouve.

CLEON.

J'allois aussi te voir. Ami, ce que j'éprouve
Ne se peut exprimer. Que je suis malheureux !
Tu me vois... (*A Frontin.*) Laisse-nous.

SCENE V.

CLEON, PHILINTE.

CLEON.

Tu me vois amoureux.

PHILINTE.

Tout de bon? Et de qui?

CLEON.

De ta belle Parente.
Ah! que ton sort est doux, et celui de ta Tante!
Vous possédez tous deux cette jeune beauté,
Dont les graces, l'esprit... Ah! j'en suis enchanté.

PHILINTE.

Je m'étois apperçu, puisqu'il faut te le dire,
Que ses yeux, sur ton cœur avoient pris quelque empire.
A son premier abord tu parus te troubler;
Et je me gardai bien de vouloir t'en parler,
Sachant que tu devois bientôt faire alliance
Avec celle qui vient exprès pour toi de France;
Et j'aurois souhaité du meilleur de mon cœur,
Qu'Hortense, au lieu de celle...

CLEON.

Et voilà ma douleur.
Tu m'as plus de cent fois instruit de ta famille,
Sans jamais me parler de cette aimable fille.

Ah ! puisque tu savois que jusqu'en ces climats
Elle viendroit. . .

PHILINTE.

Ma foi ! je ne l'attendois pas.

CLEON.

Je me suis engagé, sans croire que mon ame
Pût jamais être ici susceptible de flamme ;
Je me suis engagé. . . (Quelle folle action !)
Sans amour, sans conseil, et sans réflexion,
Je voulois prendre femme ; et, dans cette contrée,
Je crus, voyant d'ailleurs ma fortune assurée,
Qu'un doux hymen manquoit à ma félicité ;
Et je me mariois pour la société.
Qui pensoit qu'en ces lieux, un objet tout aimable
Viendroit mettre en mon cœur le trouble qui m'accable?
Aurois-je pu prévoir qu'en ces lointains climats,
Tout-à-coup il viendroit ?... Allons, n'y pensons pas.

PHILINTE.

Allons, mon cher Cléon, il faut bien, en grand homme,
Prendre ici ton parti.

CLEON.

Mais ce parti m'assomme,
Quand je songe à présent, qu'il faut, par d'autres nœuds,
Que je sois captivé. . . Quel parti rigoureux !
Ah ! si j'osois ici, Philinte, avec franchise,
T'ouvrir à fond mon cœur ; l'amitié l'autorise.

PHILINTE.

Que dis-tu ? ce seroit entre nous la trahir,
Si ton cœur tout entier hésitoit de s'ouvrir.
Parle donc.

CLEON.

Ce discours me rassure, et d'avance,
Fait naître dans mon cœur une douce espérance.
Tu peux me rendre heureux.

PHILINTE.

Et de quelle façon ?

CLEON.

Ne te lasses-tu point de demeurer garçon ?

PHILINTE.

Pourquoi cela ? Depuis que je suis dans cette isle,
Mon cœur, je l'avoûrai, jouit d'un sort tranquille.

CLEON.

L'hymen te fait-il peur ?

PHILINTE.

Il pourroit m'étonner.

(*A part.*)

(Où cette question va-t-elle nous mener ?)
Non, qu'autrefois je n'eusse en lui trouvé des charmes
Avec celle pour qui j'ai versé tant de larmes ;
Et, puisque j'en rappelle ici le souvenir,
De ce sujet, Cléon, je vais t'entretenir,
Et t'en veux, en deux mots, faire un récit fidele.
Je devins, à Paris, amoureux d'une belle,
Toute pleine d'esprit, de graces et d'appas :
Mes soins, je l'avoûrai, ne lui déplaisoient pas.
Comme elle dépendoit de parens durs, bizarres,
(Il s'en trouve par tout ; ceux-là ne sont pas rares.)
Nous ne pouvions nous voir qu'avec précaution.
Enfin, je pris un jour la résolution
D'aller leur demander Camille en mariage.

(C'est

(C'est le nom qu'elle avoit) long-tems on m'envisage,
Sans me répondre rien ; et, dans le même instant,
On va prendre la fille, et la mettre en Couvent.
Ce procédé, pour moi, fut d'autant plus sensible,
Que de revoir Camille, il me fut impossible.
J'employai vainement artifice, détour ;
Je ne pus découvrir le lieu de son séjour ;
Et j'appris, par la suite, en ma douleur profonde,
Qu'elle avoit résolu de renoncer au monde.
De ce revers mon feu ne fut point amorti ;
Mais, je m'armai de force, et je pris le parti
De venir en ces lieux vivre auprès d'une Tante,
Qui, de me retrouver, parut assez contente.
Depuis deux ans, je vis tranquillement ici.
Voilà, mon cher Cléon, mon sort en raccourci.

CLEON.

Le tems sait mettre un terme à toutes nos foiblesses.
Ami, je te connois plein de délicatesses.
Mais pourrois-tu, mon cher, être si scrupuleux,
Que de ne vouloir point lever l'obstacle affreux
Qui s'oppose à ma flamme ? Ah ! tu pourrois le faire.

PHILINTE.

Explique-moi comment je puis te satisfaire.

CLEON.

Cette fille, qu'enfin j'ai promis d'épouser...

PHILINTE.

Eh bien ?

CLEON.

Au lieu de moi, je puis lui proposer....
Pour époux....

PHILINTE.

Et qui ?

CLEON.

Toi. C'est là mon espérance.

PHILINTE.

Je te suis obligé de cette préférence.
C'est-à-dire, qu'il faut, aux dépens de ma foi,
Faire honneur à ta Lettre, et la payer pour toi ?
Je voudrois t'obliger du meilleur de mon ame,
Et te soulagerois volontiers d'une femme ;
Mais je me suis lié par serment, de façon
Que je me vois forcé de demeurer garçon.
J'en suis fâché.

CLEON.

Voilà mon espérance vaine.

PHILINTE.

Quoique ton embarras me fasse de la peine,
Je ne puis m'empêcher de le trouver plaisant,
Dans le fond.

CLÉON.

En effet, il est fort amusant !
Ah ! Morbleu, que n'es-tu maintenant à ma place ?

PHILINTE.

Aussi veux-tu m'y mettre ; et moi, je t'en rends grace.

CLEON.

Tu ne rirois pas tant.

PHILINTE.

Peut-être. Mais dis-moi
Cette fille vient-elle aujourd'hui ?

CLEON.

Je le croi.

Que pour moi, désormais, je prévois de contrainte !
J'en ai déja senti de cruelles, Philinte.
Ah ! qu'à se déguiser mon cœur souffre de maux !
Il en éprouve, ami, tous les jours de nouveaux :
Mais celle, qui sur-tout ici m'impatiente,
Te le dirai-je ? C'est.....

PHILINTE.

Qui seroit-ce ?

CLEON.

Ta Tante.

Je ne la conçois point. Il semble, à tout moment,
Qu'elle prenne plaisir à causer mon tourment.
Elle a des questions qui me feroient connoître
Qu'elle a pu, de mon cœur.... Mais je la vois paroître.
Ami, de tout ceci, ne vas rien découvrir.

PHILINTE.

Ah ! Cléon, que dis-tu ? j'aimerois mieux mourir.

SCENE VI.

CLEON, PHILINTE, OLIMPE.

CLEON.

Et comment, sans la Niece ?.....

OLIMPE.

Elle est dans la parure ;
Car elle veut ici recevoir la future.
On assure par-tout qu'elle arrive aujourd'hui.
Que vous allez avoir, en ce jour, de joie ?

CLEON.

Oui.
(*A part.*)
Ah ! que je vais souffrir !

OLIMPE.

Parlons en conscience.
Ne vous êtes-vous point fait son portrait d'avance ?
Car on se fait toujours des portraits à son gré.

CLEON.

Moi ? non ; je ne me suis encor rien figuré.

OLIMPE.

Je m'imagine, moi, qu'elle est brune, piquante,
Qu'elle a les yeux brillans et la bouche riante,
Une humeur enjouée, avec l'esprit parfait.

CLEON.

Ah ciel ! elle me fait d'Hortense le portrait.

OLIMPE.

Une taille à-peu-près comme celle d'Hortense,
L'aimeriez-vous ainsi ?

CLEON.

Qu'il faut de patience !

OLIMPE.

Ma Niece est faite au tour, parlez donc ?

CLEON.

Oui, vraiment.

OLIMPE.

Vous avez, aujourd'hui, l'air bien indifférent.
A quoi songez-vous donc ? Est-ce à votre négoce ?
On doit être plus gai, la veille d'une noce.
Peut-être voulez-vous seul vous entretenir.
Je retourne empêcher Hortense de venir.
Nous vous détournerions....

CLEON.

Et non, non, non, Madame ;
Croyez que.....

OLIMPE.

Vous voulez songer à votre femme ;
Ce seroit vous contraindre, et vous désobliger....

CLEON.

Et non, Madame, non, je n'y veux point songer....
(*A part.*)
Ah ciel ! quel embarras !

OLIMPE.

Parlons donc d'autre chose.
Savez-vous le parti qu'à ma Niece on propose ?

CLEON.

Un parti ?

OLIMPE.

Des meilleurs qui soient dans ce pays ;
Un homme de Québec, mais tout des plus polis.

CLEON.

(*A Philinte.*)
Tu ne m'en as rien dit ?

PHILINTE.

Moi ? j'allois te l'apprendre.

OLIMPE.

Combien de tems faut-il, dites-moi, pour se rendre
A Québec ?

CLEON.

Quoi ! déja songer à son départ ?

OLIMPE.

Il faut bien qu'elle parte, et plus tôt que plus tard.
Car, entre nous, Cléon, l'affaire est terminée.

CLEON.

(*A part.*)
Ciel !

OLIMPE.

Tout est arrêté ; la parole est donnée.

CLEON.

Elle est donnée ?

OLIMPE.

Eh quoi ! vous paroissez surpris ?

CLEON.

Je vous dirai comment, et pourquoi je le suis.
Votre Niece est à peine en ces lieux arrivée,

Qu'il faut qu'elle vous soit tout d'un coup enlevée.
C'est depuis quinze jours qu'elle est ici, je croi?

OLIMPE.

C'est depuis près d'un mois que ma Niece est chez moi.

CLEON.

Suffit-il de ce tems pour jouir d'une Niece,
Qui plaît infiniment, qu'on aime avec tendresse?
Ah! que j'en crains pour vous la séparation!

OLIMPE.

J'en aurai, je l'avoue, un peu d'affliction.

CLEON.

Il faudroit différer, Madame, ce voyage.
D'ailleurs, le mauvais tems à cela vous engage.
On ne s'embarque point du tout dans ce tems-ci.
Philinte que voilà.... peut vous le dire aussi.

PHILINTE.

Tu te trompes, Cléon; c'est le tems des voyages.

CLEON.

Non, non, ce ne l'est pas, et l'on voit des naufrages,
Si fréquens à présent....

PHILINTE.

Allez, le tems est beau.
Hortense peut partir, croyez-moi.

CLEON, *à part.*

Le bourreau!

OLIMPE.

Mais elle ne vient point. Je cours au-devant d'elle,
Et vais vous l'amener.

SCENE VII.

CLEON, PHILINTE.

CLEON.

Tu montres peu de zele
Pour un ami, Philinte; au contraire, il paroît
Que tu ris de mon sort, loin d'y prendre intérêt:
Je sais que le changer, seroit chose impossible;
Mais tu devrois, au moins, y paroître sensible.

PHILINTE.

Veux-tu que je te dise ici mon sentiment?

CLEON.

Parle.

PHILINTE.

Je ne te trouve à plaindre nullement.

CLEON.

Je ne suis point à plaindre! Ah! ah! ceci m'étonne.
Est-ce que ta raison quelquefois t'abandonne?

PHILINTE.

Je vais te dire plus. Je voudrois, par ma foi,
Avoir dans mon amour même destin que toi.

CLEON.

Sais-tu que ton discours ici m'impatiente,
Mille fois plus encor que tous ceux de ta Tante?
Quoi! je perds ce que j'aime, et tu veux aujourd'hui
Envier le destin que mon cœur éprouve?

PHILINTE.

Oui.

CLEON.

Je ne puis concevoir....

SCENE VIII.

CLEON, PHILINTE, OLIMPE, HORTENSE.

OLIMPE.

Voici ma Niece Hortense.

HORTENSE.

Oui, je viens, à Cléon, faire ma révérence.

CLEON.

Ah! quel honneur pour moi! Mais qu'est-ce que j'apprends?
Vous ferez un heureux, et bien des mécontens.
Quoi! nous allons vous perdre? O ciel! est-il possible?

HORTENSE.

Cette perte, pour vous, est-elle si sensible?

CLEON.

Oui, sans doute; elle l'est plus que vous ne croyez.

HORTENSE.

Tout de bon?

CLEON.

Tout de bon.

HORTENSE.

Ah! Cléon, vous riez?
Je regarde cela comme une politesse...

CLEON.

Politesse, ou tendresse....

HORTENSE.

Oh! c'est une autre espece.
Réservez la tendresse à présent, croyez-moi,
Pour celle à qui bientôt vous donnez votre foi.
Il faut la conserver toujours à votre épouse;
Qu'elle l'ait toute entiere. En serois-je jalouse?
Au contraire, je veux que vous l'aimiez autant
Qu'elle prendra de joie à vous rendre content.
Voir par vous aujourd'hui votre épouse chérie,
Est le plus grand plaisir que j'aurai de ma vie.

CLEON.

Quelle en est la raison? Et pourquoi, s'il vous plaît,
Votre cœur, à cela, prend-il tant d'intérêt?

HORTENSE.

Une union parfaite émeut si fort mon ame,
Que cette seule idée et m'enchante, et m'enflamme.
A celui qui m'attend, et qui m'est destiné,
Aussi je vais offrir un cœur passionné.
Que l'hymen et l'amour vont nous être propices!
Que nous allons goûter de charmes, de délices!
Que mon cœur...

CLEON.

Vous percez le mien de mille coups.

HORTENSE.

Et comment? Qu'est-ce donc que cela fait à vous!

CLEON.

Il est vrai, j'oubliois...

OLIMPE.

Avoue ici, ma Niece,
Que Cléon auroit bien mérité ta tendresse ;
Et que, si tu n'étois liée en d'autres nœuds,
Vous auriez pu goûter ensemble un sort heureux.
L'aimable caractere !

HORTENSE.

Il mérite qu'on l'aime.

OLIMPE.

Toujours d'égale humeur, d'une douceur extrême.
C'est la douceur qui plaît dans un engagement.

SCENE IX.

CLEON, PHILINTE, OLIMPE, HORTENSE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, on apperçoit venir un bâtiment
Assez proche d'ici. Ce pourroit être celle
Qui vient exprès pour vous....

CLEON *lui donnant un soufflet.*

Voilà pour ta nouvelle.

FRONTIN.

Admirez la douceur !

HORTENSE.

A propos, j'oubliois
Que je porte sur moi, parmi plusieurs billets,
Une Lettre, Monsieur, que j'ai sur vous à prendre.

CLEON.

Une Lettre ?

HORTENSE.

Ceci ne doit point vous surprendre.

PHILINTE, *bas à Olimpe.*

Ecoutons.

HORTENSE.

Assez loin votre renom s'étend ;
Et je sais que pour moi c'est de l'argent comptant.

CLEON.

Avec bien du plaisir je payerai, Madame.
Voyons, Ciel ! c'est ma Lettre ! Ah ! quel trouble en mon ame !
Ne me trompai-Je point ? Voyons l'endossement.
C'est justement le seing de mon Correspondant.
Se pourroit-il ?... Lisons. (*Il lit.*) Celle qui doit remettre. . .
(Que mon cœur est troublé !) (*Il lit.*) Dans vos mains cette Lettre ;
Est la personne en question,
Dont je serai la caution :
Vous pouvez l'épouser avec pleine assurance.
Elle est sage, bien née ; et son nom est Hortense....
Que vois-je ? Juste Ciel ! Ah ! Madame, c'est vous !
Il faut que mon transport éclate à vos genoux.
Mais depuis quand ici ? je ne saurois comprendre.
Pourquoi jusqu'à présent...

HORTENSE.

Vous allez tout apprendre.
En arrivant ici, je formai le dessein

De

De connoître celui qui demandoit ma main,
Et de m'en informer secretement dans l'Isle.
J'en trouvai le moyen heureusement facile.
Madame, qu'un hasard avoit conduite au port,
Me voyant débarquer, s'en vint à mon abord;
Et d'un cœur généreux faisant voir tout le zele,
M'offrit, sans me connoître, un asyle chez elle.
J'acceptai de bon cœur ses propositions;
Je lui fis un aveu de mes intentions;
Et, secondant ici ma ruse avec adresse,
Elle me fit passer à l'instant pour sa Niece.
J'ai, sous ce nom, causé quelque tems votre erreur;
Par lui, j'ai satisfait et mes yeux et mon cœur.
Acceptez donc ma main, puisqu'elle vous est chere;
Trop heureuse qu'Hortense à Cléon ait su plaire!

CLEON, *à Olimpe.*

(A Philinte.)

Il faut que cent baisers... A vous Madame .. A toi...

PHILINTE.

Mais tu vas m'étouffer.

CLEON.

Mon cher Philinte!

FRONTIN.

A moi.

OLIMPE.

Oh çà! n'ai-je pas bien ici joué la Tante?

CLEON.

Oui, vous avez été très-impatientante.

PHILINTE.

Et moi, qui du Billet devois être payeur !

CLEON.

Oh ! je l'acquitterai ; je suis ton serviteur.

OLIMPE.

A notre aise, à présent rions de l'aventure.
Cependant je prétends, avant que rien conclure,
Vous régaler ce soir. Donnez ordre au plus tôt,
Philinte, qu'on ait soin....

PHILINTE.

Je ferai ce qu'il faut.

SCENE X.

OLIMPE, HORTENSE, CLEON, FRONTIN.

HORTENSE.

Enfin, il est donc vrai, je suis de vous aimée !

CLEON.

Ah ! dès que je vous vis, mon ame fut charmée.
Que je me voulus mal alors d'être engagé !...

HORTENSE.

Et moi, j'aimois assez à vous voir affligé ;
Non, qu'en secret déja vous n'eussiez ma tendresse ;
Mais je la déguisois.

CLEON.

Cette délicatesse
M'enchante, me ravit ; et jamais, à mon gré....

HORTENSE.

Votre Correspondant a donc bien rencontré !

CLEON.

Que vous êtes aimable ! et, lorsque j'envisage....

HORTENSE.

Je compte, après l'hymen, l'être encor davantage.

CLEON.

Allons, sans différer ..

FRONTIN.

Quelle est donc celle-ci ?

SCENE XI.

UNE INCONNUE, OLIMPE, HORTENSE, CLEON, FRONTIN.

L'INCONNUE.

Je demande Cléon.

FRONTIN.

Madame, le voici.

L'INCONNUE, *présentant une Lettre à Cléon.*

Après tous les périls d'un assez long voyage ;
A peine revenue encor de mon naufrage,
Vous voulez bien, Monsieur, qu'avec ce Passeport ?...

CLEON *prenant la Lettre.*

O Ciel !

L'INCONNUE.

Je m'apperçois qu'en ce lieu, mon abord

Apporte un peu de trouble; et ma Lettre, peut-être,
L'augmentera beaucoup, si je sais m'y connoître.

CLEON.

Madame, sur le bruit qui de vous a couru....

FRONTIN.

Ah! voilà l'embarras! Je l'avois bien prévu.

CLEON, *d'un air embarrassé.*

Et ne vous voyant point... je n'ai pu satisfaire....

FRONTIN.

Ah! comment fera-t-il pour se tirer d'affaire?

HORTENSE.

Comment? Qu'avez-vous donc?

CLEON.

Depuis près de deux ans...
Que cette Lettre... Ah Ciel! quel cruel contre-tems!

HORTENSE.

Ne puis-je savoir rien de ce mystere étrange?

FRONTIN.

Madame, c'est encore une Lettre-de-Change.

CLEON.

Elle est écrite, hélas! depuis près de deux ans;
Et je n'y songeois plus. Ce fut devers ce tems
Que j'appris qu'un vaisseau, parti de la Rochelle,
En route avoit péri; le bruit de la nouvelle
Fut même confirmé par quelques Matelots.
Qui surent se sauver, luttant contre les flots.
Ils crurent que Madame, en ce malheur extrême,
N'avoit pu réchapper; et, je l'ai cru de même.
Cependant la voilà; vous la voyez ici;
Elle en est revenue.

FRONTIN.

Avec la Lettre aussi.

CLEON.

Jugez donc de l'état... Fortune trop ingrate !...
Que vais-je devenir ?

FRONTIN.

Elle est premiere en date ;
Et voilà le malheur.

OLIMPE.

Ne pourroit-on trouver
A lever cet obstacle ?

CLEON.

Eh ! comment le lever ?
Quel en est le moyen ? Cette Lettre cruelle
Lui donne droit d'avoir...

HORTENSE.

Mais j'ai mon droit comme elle.

CLEON.

Que je suis malheureux ! Auroit-on pu prévoir,
Que si près d'être unis... Je suis au désespoir.

L'INCONNUE.

Rassurez-vous, Monsieur, je vois quelle est la peine
Que vous cause en ce jour le sujet qui m'amene ;
Je vois qu'une autre engage aujourd'hui votre foi ;
Et, quoique par ce titre elle soit due à moi,
Je ne demande ici, Monsieur, que votre estime :
Triste jouet du sort, de mes parens victime,
Ce fut contre mon gré qu'ils me firent partir,
Et je ne viens à vous que pour leur obéir.
Mais, après avoir fait jusqu'ici, pour leur plaire,

(Je le puis avouer) plus que je n'ai dû faire,
Qu'ils me laissent du moins maîtresse de mes jours,
Puisqu'au Ciel il a plu d'en conserver le cours;
Et dans quelque retraite à mon sort convenable...

HORTENSE.

Ah ciel! qu'elle me touche!

FRONTIN.

Elle est très-raisonnable.

CLEON.

Vous méritez, Madame, un destin plus heureux;
Disposez de mes biens, au gré de tous vos vœux;
Du moins, partageons-les, si cela peut vous plaire:
N'étant point votre époux, je serai votre pere.

OLIMPE.

Que mon cœur compatit...

L'INCONNUE.

Ah! Madame, le mien,
Depuis un certain tems, n'est plus sensible à rien.

FRONTIN.

Oh! oh! cette fille a dans le cœur quelque chose.

SCENE XII.

CLEON, PHILINTE, OLIMPE, HORTENSE, L'INCONNUE, FRONTIN.

PHILINTE.

Eh bien ! on vous attend ; et pendant qu'on dispose
Tout...

CLEON.

Ah ! mon cher ami, pourrois-tu concevoir
Quel obstacle a pensé renverser mon espoir ?

PHILINTE.

Qu'est-il donc arrivé ?

CLEON.

Celle qui fit naufrage...

L'INCONNUE, *regardant Philinte.*

Que vois-je ?

CLEON.

Est réchappée.

PHILINTE.

Et comment ?

FRONTIN.

A la nage.

PHILINTE.

Mais... ô ciel ! Qu'apperçois-je ? en croirai-je mes yeux ?

L'INCONNUE.

Philinte !...

PHILINTE.

Quoi ! Camille !... Ah ! Camille en ces lieux ?

OLIMPE.

Quoi ? mon Neveu, c'est celle...

CAMILLE.

En quel trouble est mon ame ?

CLEON.

Comment ? C'est...

PHILINTE.

Oui, Cléon ; oui, c'est-elle... Madame,
Par quel sort, et comment jusques en ce pays ?...

CAMILLE.

J'ai peine à respirer dans le trouble où je suis.
Le sort qui du naufrage a préservé Camille,
Est le même aujourd'hui qui l'amene en cette isle ;
Il vous offre à mes yeux ; et contre mon espoir...
Je ne puis achever.

OLIMPE.

Laissez-la se rasseoir....
Rassurez-vous, Madame, et reprenez courage ;
Tout ceci n'est pour vous que d'un heureux présage :
Votre sort se décide, et quels qu'en soient les coups,
Il veut que vous restiez désormais parmi nous :
Vous n'aurez point ici de parenté fâcheuse ;
Et nous ne songerons qu'à vous y rendre heureuse.

CAMILLE.

Je n'ai point mérité ces générosités,
Et n'oublîrai jamais, Madame, vos bontés.

HORTENSE.

Madame, embrassons-nous. Les charmes, le mérite,
Tout, en votre faveur, aujourd'hui sollicite ;
Et si vous n'aviez pas retrouvé votre amant,
Mon sort étoit douteux ; je le dis franchement !

PHILINTE.

O trop heureux Philinte ! Excusez-moi, Madame ;
Je ne puis retenir les transports de mon ame.
Mais par quel sort enfin ?...

CLEON.

Philinte, de ceci
Sans peine tu seras, par la suite, éclairci.
Allons hâter l'hymen où j'ai su me soumettre.

FRONTIN.

Oui, de peur qu'il ne vienne encore quelque Lettre.

CLEON.

L'amour nous offre ici trop de contentemens,
Pour n'en pas aujourd'hui presser tous les momens.
Que nos cœurs à jamais soient unis dans cette isle,
Et que l'exemple soit imité par Camille !

FRONTIN.

C'est bien dit. De vos cœurs allez remplir les vœux.
Ces mariages-là, je crois, seront heureux.
S'il faut que sous l'hymen, quelque jour je me range,
Je ne me marierai que par Lettre-de-Change.
Mais tous nos habitans viennent danser ici,
Et célébrer ce jour ; je veux danser aussi.

VAUDEVILLE.

Avec l'amour on négocie,
On s'associe;
Et dans le siecle d'aujourd'hui,
Chacun fait fortune avec lui.
Lorsque sur nos cœurs il s'exerce,
Il donne pour quelques soupirs,
En échange, tous ses plaisirs.
Le joli commerce!

Que le trafic d'amour est tendre!
Il faut l'apprendre.
En veux-tu, Belle, sans façon
Avoir la premiere leçon?
Sans craindre ici nulle traverse,
Pour commencer un doux lien,
Troque ton cœur contre le mien.
Le joli commerce!

Je pourrois suivre ici sans peine,
D'amour la chaîne;
Mais je fuis ses trompeurs appas;
Non, non, je ne m'y livre pas.
De mon cœur, la raison traverse
Les mouvemens trop incertains,
Que j'aimerois; mais que je crains
Le joli commerce!

Un

UN MATELOT.

Pourquoi vouloir faire en cette isle,
La difficile;
Ce commerce doux et charmant
Peut s'enseigner dans un moment:
Tu vas savoir comme il s'exerce;
On se parle d'abord des yeux,
Ensuite, on s'explique bien mieux:
Le joli commerce!

UNE HABITANTE DE L'ISLE.

Que contre amour on se déchaîne,
J'aime sa peine:
Le tendre penchant de mon cœur,
Toujours me parle en sa faveur;
Et par le trait dont il me perce,
Il me fait assez concevoir,
Qu'avec lui, l'on ne peut avoir
Qu'un joli commerce!

Ma Grand'Maman me dit sans cesse,
Que rien ne presse,
Pour donner mon cœur et ma foi.
Hélas! qui le sait mieux que moi!
De ses discours elle me berce.
Ce sont contes de mere-grand.
Je suis dans l'âge où l'on apprend
Le joli commerce.

AU PARTERRE.

Faire ici notre unique affaire
De l'art de plaire,

Messieurs, contenter vos esprits,
Par l'heureux choix de nos écrits;
Loin qu'ils tombent à la renverse,
Vous y voir en foule venir;
Vous entendre nous applaudir;
Le joli commerce!

BRANLE.

FIN.

LE MARIAGE

Par Lettre de Change,

Musique de Grandval.

Avec l'Amour on négo-
-cie on s'asso-cie et dans le
siè-cle d'au-jour-d'hui,
chacun fait for-tune avec
lui. Lorsque sur nos cœurs
il s'éxerce, il donne pour quel-
-ques soupirs en échange tous
ses plaisirs, le joli commerce !

LES RUSES D'AMOUR,

COMÉDIE

EN VERS ET EN TROIS ACTES,

DE PH. POISSON.



A PARIS,

Au Bureau de la Petite Bibliotheque des Théatres, rue des Moulins, butte S. Roc h, n°. 11.

M. DCC. LXXXIV.

SUJET
DES RUSES D'AMOUR.

M. DORIMON, riche Négociant, a une fille à marier, nommée Isabelle. Il l'a promise à un M. Zéro, son associé, original, fort avare, fort jaloux, et qui, par conséquent, n'a rien de ce qu'il faut pour plaire à Isabelle: aussi a-t-elle un Amant de son goût, et qui s'appelle Clitandre. La difficulté que celui-ci éprouve à s'introduire, sous son véritable nom, chez M. Dorimon, lui suggere plusieurs déguisemens, par le moyen desquels il parvient à voir et à entretenir Isabelle. Son pere, ne voulant rien négliger dans son éducation, lui donne tous les Maîtres nécessaires pour développer, en elle, les talens agréables. Clitandre paroît donc, successivement, en Maître de Géographie, en Maître à danser, et parle à Isabelle, devant son pere et devant M. Zéro, que ces prétendus Maîtres chagrinent infiniment, et qu'il trouve

JUGEMENS ET ANECDOTES SUR LES RUSES D'AMOUR.

Cette Piece n'eut d'abord qu'un foible succès dans sa nouveauté; mais l'Auteur y ayant fait des changemens, elle fut reçue avec plus de plaisir, et eut dix représentations de suite.

Le dénouement est un de ceux qui, tout invraisemblables qu'ils soient, ne laissent pas de réussir au Théatre. Cette Comédie est, en général, intéressante et vivement intriguée, dit le Dictionnaire Dramatique, tome troisieme, page 92. Elle a été reprise, sans être annoncée, le 23 Janvier 1780, et assez bien accueillie du Public.

LES RUSES D'AMOUR,

COMÉDIE

EN VERS ET EN TROIS ACTES,

DE PH. POISSON.

Représentée le 30 Avril 1736.

PERSONNAGES.

M. DORIMON.

ISABELLE, fille de M. Dorimon.

M. ZERO, Gendre futur de M. Dorimon.

CLITANDRE, Amant d'Isabelle.

LISETTE, Suivante d'Isabelle.

FRONTIN, Valet de Clitandre.

LAQUAIS.

La Scene est dans un Jardin de la Maison de M. Dorimon.

LES RUSES D'AMOUR,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

COMMENT me trouves-tu ? Suis-je bien déguisé ?

FRONTIN.

Pas mal : mais on remarque en vous un air aisé,
Un certain air de Cour, qui me paroît contraire
Au rôle, qu'en ces lieux vous projetez de faire.
Vous ne pourrez, malgré tout ce déguisement,
Bien cacher à-la-fois, et l'Amour et l'Amant.
C'est dans votre dessein pour vous un avantage,
Qu'on ne connoisse point ici votre visage.
Mais croyez-vous, Monsieur, vous contraindre si bien,
Que de votre artifice on ne soupçonne rien ?

CLITANDRE.

Ne t'embarrasse point, ce sera mon affaire.
Isabelle est aimable ; elle a trop su me plaire ;

Et je veux, d'un Rival, quelque soit son pouvoir,
Détruire dans ce jour et l'amour et l'espoir.
On dit qu'il tranche ici de l'homme d'importance;
Que sur l'esprit du pere il a quelque puissance:
Mais, je sais que la fille a, pour cette union,
Dans le fond de son cœur beaucoup d'aversion.

FRONTIN.

Quoi! seriez-vous déja connu de cette belle?

CLITANDRE.

Non: mais tout mon espoir est d'être connu d'elle.

FRONTIN.

Quel est le personnage, avec cet habit noir,
Que vous allez jouer? Et...

CLITANDRE.

Tu vas le savoir.
Sous ce déguisement, que l'amour me suggere,
Je vais tromper les yeux de la fille et du pere;
Je vais voir Isabelle, et goûter la douceur
De donner quelque essor à ma trop vive ardeur.
Apprends que Dorimon, pere de cette belle,
Aime sa fille autant qu'il peut être aimé d'elle,
Et qu'il met tous ses soins, et son attention,
A perfectionner son éducation.
J'ai donc su de quelqu'un à qui mon cœur se fie,
Qu'il veut la faire instruire en la Géographie.
Comme j'en sais assez pour leur en imposer,
Pour Géographe, ici, je vais me proposer:
Et, sans être connu de son pere ni d'elle...

FRONTIN.

Vous allez faire voir du pays à la belle.

CLITANDRE.

Elle est sage, bien née; et le but de mes vœux
Est de faire éclater de légitimes feux.

FRONTIN.

Vous êtes né, Monsieur, d'une noble famille.
Quelque mérite enfin, qui soit dans cette fille,
Je connois vos parens; et je vais parier...

CLITANDRE.

Tu crois que l'épousant, c'est me mésallier ?

FRONTIN.

Et vraiment oui, Monsieur.

CLITANDRE.

Quelle erreur est la tienne ?
Il suffit de l'honneur de quelque sang qu'il vienne.
Prise-t-on la noblesse où la vertu n'est pas ?
Ce sont les sentimens dont toujours on fait cas;
Et dans de pareils choix, quoi qu'on dise et qu'on pense,
L'honneur et la vertu tiennent lieu de naissance.

FRONTIN.

Cet amour va vous faire aller un si grand train,
Que de vos fonds bientôt vous trouverez la fin.
Je prévois que pour faire et l'amour et la guerre,
Il faudra bientôt vendre encore quelque Terre;
Et de tous vos pareils, avant six mois passés,
Je vous garantis être un des plus avancés.
Vous serez quelque jour des plus riches, peut-être;
Mais, c'est présentement qu'il faudroit le paroître;
Et, quoique vous soyiez jeune, bien fait, galant,
Il est fâcheux d'avoir un Rival opulent.

CLITANDRE.

Je mets tout mon espoir en l'aimable Isabelle,
Et ne vois rien ici de redoutable qu'elle.
Mais je voudrois, avant que de paroître ici,
Etre sur Dorimon un peu plus éclairci.
Toi, de qui je connois l'esprit, la gentillesse...

FRONTIN.

Quand on est amoureux, qu'on a de politesse!

CLITANDRE.

Tu peux facilement t'introduire en ces lieux.
Et, sous quelque prétexte adroit, ingénieux,
Chez le Sieur Dorimon savoir ce qui se passe,
Et connoître...

FRONTIN.

Il n'est rien que pour vous je ne fasse.
Il me vient une idée... Allons, votre portrait,
Donnez-le : il me le faut, il aura son effet.
De toute chose ici je prendrai connoissance,
Et vous pourrez agir avec plus d'assurance.

CLITANDRE.

Mais, que je sache, au moins...

FRONTIN.

Vous voulez être instruit:
Vous le serez, Monsieur; mais j'entends quelque bruit.
C'est quelqu'un du logis, du moins il me le semble :
Sortez ; il ne faut pas que l'on nous voye ensemble....
C'est la fille. Ecoutons ; sachons l'air du Bureau.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE, FRONTIN, *à l'écart.*

LISETTE.

PENDANT que votre pere et son Monsieur Zéro
S'entretiennent d'affaire, il faut parler des vôtres :
Je m'en occupe plus que de celles des autres.

FRONTIN, *à part.*

Elle est jaseuse ; bon.

LISETTE.

Sur ce futur époux,
Parlons sincerement, dites, que pensez-vous ?

ISABELLE.

S'il faut t'ouvrir mon cœur, et qu'en toi je me fie,
Je pense que mon pere ici me sacrifie.

LISETTE.

Et je pense de même. Ah ! faut-il que le bien
Aveugle un homme au point de faire un tel lien ?
Non, cela ne se peut ; et Monsieur votre pere
Y pensera deux fois.

ISABELLE.

Lisette, je l'espere.
Qu'il me laisse plutôt retourner au Couvent.

LISETTE, *à part.*

Elle me fait pleurer.

FRONTIN, *à part.*

Et moi ! La pauvre enfant !

LISETTE.

Votre pere pour vous a beaucoup de tendresse;
A prévenir vos goûts on voit qu'il s'intéresse;
Il cherche à vous donner divers amusemens:
Mais ce sont, il est vrai, de foibles passe-tems,
Quand le cœur dans le fond n'a pas ce qu'il souhaite.
De ce Monsieur Zéro je suis peu satisfaite.
Le brutal petit homme! il a beaucoup de bien:
D'accord; mais, hors cela, Monsieur Zéro n'est rien.

ISABELLE.

Tais-toi, je vois quelqu'un.

FRONTIN *se montrant.*

A la fin je respire;
Le voilà retrouvé.

LISETTE.

Quoi! Que voulez-vous dire?

FRONTIN.

Ce bijou, que mon Maître hier laissa tomber;
Et, comme il n'est pas bon de lui rien dérober,
Je vais lui reporter en toute diligence.
Le voilà retrouvé: quelle réjouissance!

LISETTE.

Voyons donc ce que c'est.

FRONTIN.

C'est un bijou de prix.

LISETTE.

Oui, vraiment; les brillans en sont des plus jolis.

ISABELLE.

Ce qui m'en plairoit plus, ce seroit la peinture.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avoue, une aimable figure.
(*A Frontin.*)
Tenez.

ISABELLE.

Lisette, attends, que je le voye encor.

FRONTIN, *à part.*

Fort bien.

LISETTE.

Eh bien ! il est enchâssé dans de l'or.

ISABELLE.

Ce n'est pas tout-à-fait cela que j'examine.

FRONTIN.

Vous voyez-là mon Maître, et c'est toute sa mine.

LISETTE.

Et quel est-il ton Maître ?

FRONTIN.

Il est, en bonne foi,
Un Capitaine en pied du Régiment du Roi :
Il s'appelle Clitandre ; il est bien fait, aimable...
Mais je m'amuse trop ici, de par le Diable.
Il m'attend, pour aller tantôt à l'Opéra.
Mesdames, serviteur.

SCENE III.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

A quoi songez-vous là ?

ISABELLE.

Que c'est pour ce garçon une heureuse aventure,
D'avoir su retrouver ici cette peinture.

LISETTE.

Si votre pére donc absolument vouloit
Vous donner cet époux, je lui dirois tout net:
» Mon pere, je suis jeune, et puis encore attendre ;
» Vous m'offrez un parti qui me répugne à prendre...

ISABELLE, *sans écouter Lisette.*

Un Peintre ne rend pas toujours la vérité.

LISETTE.

Eh ! comment ?

ISABELLE.

Le portrait pourroit être flatté.

LISETTE.

Oh ! vous parler encor, ce seroit être dupe.
Je vois que, tout de bon, ce portrait vous occupe.

ISABELLE.

Ah ! si je ne t'ai pas donné d'attention,
Tu dois me pardonner cette distraction,
Lisette ; ce n'est pas sur rien qu'elle est fondée.

LISETTE.

Sachons donc ce qui peut occuper votre idée.

ISABELLE.

C'est, je te l'avouerai, que depuis quelques jours,
Il vient certain jeune homme assez souvent au Cours,
Qui ne cesse jamais d'avoir sur moi la vue:
J'ignore, si de lui je puis être connue;
Mais c'est, puisqu'il te faut ici tout déclarer,
Le jeune homme au portrait qu'on vient de nous montrer.

LISETTE.

Ah! ah! ceci pourroit mériter qu'on y pense.
Oui, la réflexion me semble d'importance.
Ce valet pourroit bien avoir eu son dessein.
Il va dire à son maître (et le trait seroit fin)
Que vous avez tenu dans vos mains sa peinture.

ISABELLE.

Eh bien!

LISETTE.

Que vous avez approuvé sa figure.

ISABELLE.

Eh! bien, Lisette?

LISETTE.

Mais non : ce valet pourroit
N'avoir point eu dessein de montrer ce portrait;
Et c'est par pur hasard que la chose s'est faite.

ISABELLE.

Mais tu pensois peut-être assez juste, Lisette.

LISETTE.

Ceci vous intéresse, à ce qu'il me paroît.

ISABELLE.

Et sur quoi juges-tu que j'y prenne intérêt?

LISETTE.

Sur votre rêverie, et votre impatience.
Voilà comme l'amour dans un cœur prend naissance.

ISABELLE.

Ah ! que dis-tu, Lisette ?

LISETTE.

Et je vois à présent,
Qu'il seroit bien fâcheux de rentrer au couvent....
Mais votre pere vient.

ISABELLE.

Que mon ame est émue ;
Quelques momens encore, ôtons-nous de sa vue.

LISETTE.

Monsieur Zero le suit ; on ne peut faire un pas,
Sans avoir aussi-tôt cet homme sur les bras.

SCENE IV.

M. DORIMON, M. ZERO.

M. DORIMON.

Je ne suis point du tout de votre avis, mon gendre;
Et tout ce qu'une fille, en un mot, peut apprendre,
Soit danse, clavecin, musique, et cætera,
Ajoute un nouveau lustre au mérite qu'elle a.
De ces divers talens ma fille étant ornée,
Ne serez-vous pas aise, après votre hymenée,

De

De rassembler chez vous, gens en musique experts,
Et d'avoir quelquefois des danses, des concerts ?

M. ZERO.

A vous dire le vrai, je n'en serois pas aise.

M. DORIMOND.

Il faut bien qu'elle apprenne...

M. ZERO.

Eh! beau-pere, fadaise.
Tout ces maîtres enfin que vous voulez qu'elle ait,
Me sont tous gens suspects, à vous en parler net.
Pour être unie à moi, quel besoin qu'Isabelle
Sache jouer ici de l'orgue, ou de la vielle,
Frédonner de la voix, ou des pieds tricotter ?
Il suffit, *qu'à mon col elle sache sauter* ;
Et c'est uniquement, si je suis votre gendre,
Ce que moi, son époux, lui prétends seul apprendre.

M. DORIMON.

Quand vous l'aurez pour femme, aussi-tôt vous pourrez
Faire d'elle, Monsieur, tout ce que vous voudrez :
Mais tant qu'elle sera sous mon obéïssance,
Souffrez que j'en dispose avec pleine licence.
Pour la déterminer en faveur de ce choix,
Nous sommes convenus d'attendre quelques mois :
Vous savez qu'elle m'a demandé cette grace.
Dites, pendant ce tems, que faut-il qu'elle fasse ?
On ne peut pas toujours être dans l'entretien.
A quoi voulez-vous donc qu'elle s'applique ?

M. ZERO.

A rien.

M. DORIMON.

Il faut bien qu'une fille apprenne quelque chose :
Soit la géographie, ou la métamorphose.
Son éducation doit seule m'attacher ;
Je ne veux pas qu'elle ait rien à me reprocher.
Ni qu'elle tombe un jour, faute de connoissance,
Dans les pieges qu'on tend toujours à l'ignorance.
C'est mon intention, et vous y souscrirez ;
A toutes ses leçons, vous-même vous serez.

M. ZERO.

De quoi lui servira, dites-moi, je vous prie,
Qu'elle sache la fable ou la géographie ?
Le seul soin d'une femme est de s'appliquer bien
A remplir les devoirs du conjugal lien.
Point de livres sur-tout. De quelqu'en soit l'espece,
Ils corrompent toujours l'esprit de la jeunesse.
De mon pere je tiens, et lui le tient du sien,
Que hors savoir bien vivre, il faut ne savoir rien.
Aussi n'ai-je chez moi, ni Caton, ni Séneque.
Le Cuisinier François fait ma bibliotheque.

M. DORIMON.

Mon gendre, on le voit bien. Finissons en deux mots ;
Et, sans pousser plus loin d'inutiles propos,
Voulez-vous que je fasse avec vous alliance ?

M. ZERO.

Parbleu ! si je le veux, mais vous rêvez, je pense !

M. DORIMON.

Il faut vous conformer à tous mes sentimens ;
Ne point trouver mauvais les doux amusemens,
Qu'en pere qui soutient et chérit sa famille,

Je prétends désormais procurer à ma fille :
Sans cela, marché nul.

M. ZERO.

Qu'il faut avoir, morbleu !
Pour vous de complaisance ! aussi je fais bien vœu,
Que dès le lendemain de notre mariage....
Allons, je ne veux pas en dire davantage.

M. DORIMON.

Eh quoi ! vous murmurez ? vous avez, entre nous,
Soit dit, sans vous fâcher, tout l'air d'être jaloux.

M. ZERO.

Point du tout. Il est vrai que je hais le grand monde :
Dès que j'en vois ici, je suis bourru, je gronde ;
Pour peu qu'à votre fille on parle un seul instant,
Cette mauvaise humeur ne va qu'en augmentant.
Je déteste, je crie et jure comme un diable.
A cela près, je suis homme assez sociable....
Mais voici votre fille.

SCENE V.

M. DORIMOND, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE.

M. ZERO.

Eh bien ! charmant objet,
Comme, sans me vanter, je suis un bon sujet,
Quand direz-vous un oui, qui me fait tant attendre ?
De votre bouche, un jour, je voudrois bien l'entendre.

Il est assez plaisant qu'il ne faille qu'un mot
Pour rendre un homme heureux!

LISETTE, *à part.*

Ou bien pour faire un sot.

M. ZERO.

C'est, à vous dire vrai, ce que de vous j'espere.

ISABELLE.

Je venois vous prier de trouver bon, mon pere,
Qu'aujourd'hui nous allions au nouvel opéra.

M. ZERO.

Elle répond fort juste à ce que je dis là.

M. DORIMON.

Je le veux bien, allez.

M. ZERO.

Quelle bizarre envie!

ISABELLE.

Vous y viendrez, Monsieur?

M. ZERO.

Non; l'opéra m'ennuie.
N'est-il pas, dites-moi, d'autres amusemens?
Et ne pouvez-vous mieux employer vos momens?

LISETTE.

Il aime mieux aller à quelque comédie,
Italienne, ou bien....

M. ZERO.

Ecoutez l'étourdie!
Il convient bien d'aller à ces spectacles-là.

M. DORIMON.

Moi, je les aime fort; et quand ma fille y va,
Je ne la trouve point en cela condamnable.

LISETTE.

Ils sont toujours remplis d'une morale aimable ;
Ce qu'on y représente est souvent merveilleux :
On y peint des amans les traits ingénieux ;
Et, soit dans une intrigue, ou dans un caractere,
Chacun y peut trouver de quoi se satisfaire.
On y voit des maris fâcheux ou complaisans,
Des grondeurs, des jaloux, des sots, des médisans,
Des peres aveuglés, des gendres ridicules.
On peut se divertir de cela sans scrupules.

M. DORIMON.

De votre sentiment nous n'avons pas besoin.

M. ZERO.

Oui, servir et vous taire est votre unique soin.
Que demande cet homme?

SCENE VI.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE, CLITANDRE.

ISABELLE, *bas à Lisette.*

Ah ! regarde, Lisette.

LISETTE.

Ah ! ah ! c'est du portrait la figure complette.

ISABELLE, *à part.*

C'est lui-même.

CLITANDRE.

Sachant qu'à Messieurs vos enfans
Vous voulez ajouter le savoir aux talens. . .

LISETTE.

Ecoutons ce début.

CLITANDRE.

Et ne passant ma vie
Qu'à professer l'histoire et la géographie. . .

M. DORIMON.

Ah ! Monsieur, serviteur. Approchez, s'il vous plaît.

LISETTE.

On se sert d'un prétexte, à ce qu'il me paroît.

M. ZERO.

Ce maître Professeur est bien jeune, beau-pere.

M. DORIMON.

A ma fille, Monsieur, vous serez nécessaire:
Elle est encor novice, et ne sait, franchement,
Que ce qu'on a voulu lui montrer au Couvent.

CLITANDRE.

Une telle écoliere a, je vous le confesse,
Tout ce qu'il faut pour être en peu de tems maîtresse :
Et, s'il m'étoit permis d'examiner ses yeux,
Des dispositions je pourrois juger mieux.

M. ZERO.

Quel besoin avez-vous de ses yeux, je vous prie ?

CLITANDRE.

C'est que je suis savant dans la Chiromancie.
Par le secours des yeux, par les lignes des mains,
Je puis le disputer aux plus fameux devins ;

Et si Mademoiselle a, de cette science,
Quelque desir d'avoir un peu de connoissance...

M. ZERO.

Isabelle n'a pas besoin de tout cela.

LISETTE.

Ah! Monsieur, dites-nous quel époux elle aura.

CLITANDRE.

Volontiers. Mais il faut que je m'approche d'elle.
L'époux que pourroit bien avoir Mademoiselle,
N'est pas loin de ces lieux... (permettez que mon cœur
Vous declare en secret l'excès de son ardeur.)
Mais elle n'ose encor.... (Toute mon espérance
Est de vous posséder.) répondre à son instance....
(Si cet aveu vous plaît, un regard seulement.)
Cela pourra venir.... (Ah! me voilà content.)

M. DORIMON.

Il rencontre fort juste; à cela rien ne manque.
Cet homme est savant.

M. ZERO.

Bon! c'est hasard à la blanque.

LISETTE à *Isabelle.*

Je me garderai bien de le dire tout haut;
Voilà, sans contredit, le Maître qu'il vous faut.

CLITANDRE.

Mes soins ne seront pas, je l'espere, inutiles.
Les premieres leçons d'abord sont difficiles;
On craint de se livrer à trop d'attention...
Mais par la suite, avec de l'inclination
Pour... l'étude...

M. DORIMON.

Il est vrai qu'il faut aimer l'étude.

CLITANDRE.

Oui, c'est bien dit, l'aimer.

M. DORIMON.

S'en faire une habitude.
Monsieur, si vous vouliez lui donner seulement
La premiere leçon devant nous à présent.

CLITANDRE.

Je vais l'entretenir sur la géographie,
Et lui dire en deux mots ce qu'elle signifie.

(*Il parle bas à Isabelle.*)

M. ZERO.

Est-ce que vous souffrez qu'il lui parle tout bas ?
Monsieur, parlez plus haut; on ne vous entend pas.

CLITANDRE.

Mais cela va, Monsieur, vous détourner peut-être....

M. ZERO, *à part.*

Eh ! non, non, parlez haut.... Je n'aime point ce Maître.

CLITANDRE.

La géographie est une description
Du globe de la terre, ou l'explication
De ce qu'elle contient; comme, mers, golphes, isles,
Greve, détroits, marais, gouffres, canaux, presqu'isles,
Rades, flux et reflux, isthmes, ports, caps, torrens,
Rivieres, bras de mer, côtes, digues et bancs :
Elle apprend ce que c'est que zones, latitudes,
Pole arctique, antarctique, ainsi que longitudes.

M. ZERO.

Quels ridicules mots ! et quel fatras maudit !...

Et que diable allez-vous lui mettre dans l'esprit ?
Longitudes....

CLITANDRE.

Ce sont les termes ordinaires :
A la géographie ils sont tous nécessaires,
Et l'on les doit savoir. Pour les apprendre bien,
Nous aurons, je l'espere, un plus long entretien ;
Et vous apprendrez mieux la Carte dans les suites.
Je compte faire ici, par jour, quatre visites...

M. ZERO.

Mon compte rend, Monsieur, les vôtres superflus ;
Car je compte qu'ici vous ne reviendrez plus.

ISABELLE.

Pourquoi ? j'en suis contente ; il faut bien qu'il m'instruise.
Un jour ne suffit pas.

M. ZÉRO.

Oh ! bien qu'il vous suffise.
Beau-pere, renvoyez cet homme dans l'instant.
Votre fille n'a pas besoin d'en savoir tant.
Je veux bien qu'on lui fasse apprendre la musique ;
Mais pour ce Maître-ci, qu'il cherche ailleurs pratique.

M. DORIMON.

Comment donc ? pourriez-vous avoir quelque soupçon?

LISETTE, *à part.*

Il faut ici donner un trait de ma façon.
Oui, Monsieur, croyez-moi, cette géographie
Est un vrai casse-tête, et je vous certifie
Qu'elle feroit tourner d'Isabelle l'esprit.
Un Maître de musique, en un mot, lui suffit.

J'en sais un très-habile; et quoiqu'avant dans l'âge,
Il la fera chanter mieux qu'un autre, je gage.

ISABELLE, *à part.*

Quel est donc son dessein?

M. ZERO.

Cette fille a du sens.

LISETTE *à Clitandre.*

Il faut que vous changiez de figure.

CLITANDRE.

J'entends.

LISETTE, *haut.*

A des filles doit-on donner de jeunes Maîtres?
(*Bas à Clitandre.*)
(Bien déguiser vos traits.) Ce sont souvent des traîtres.
Je ne dis pas ceci pour vous assurément:
Mais en cela peut-on agir trop prudemment?
D'un vieux Maître on est sûr toujours de la sagesse.

M. ZERO.

Non; il lui faut donner plutôt une Maîtresse,
Et je la choisirai, ne t'embarrasse pas.

LISETTE, *à part.*

Ah! comme il vous plaira.... Voilà ma ruse à bas.

M. ZERO.

Beau-pere, vous voyez; suis-je déraisonnable?
Allons, à votre tour, montrez-vous équitable.
Renvoyez celui-ci.

M. DORIMON *à Clitandre.*

Monsieur, à d'autres tems
Remettons les leçons.

CLITANDRE.

Ah! Monsieur, j'y consens.

LISETTE *à Clitandre.*

Il n'est difficulté qu'un amant ne surmonte.
De ce que vous ferez, l'Amour vous tiendra compte.

SCENE VII.

CLITANDRE, *seul.*

ISABELLE n'est point opposée à mes feux.
Quel favorable espoir ! ah ! je suis trop heureux.

SCENE VIII.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

FRONTIN...

FRONTIN.

Eh bien! Monsieur, de votre stratagême
Etes-vous satisfait?

CLITANDRE.

Ah! ma joie est extrême.
Oui, tout a réussi : j'ai trouvé le moment
De me faire connoître à cet objet charmant ;
De lui peindre, en secret, les tourmens de mon ame;

Et j'ai lu dans ses yeux qu'elle approuvoit ma flamme.
Conçois-tu mon bonheur ?

FRONTIN.

Ce début est heureux.
Si l'amour continue à seconder vos feux,
Ma foi! votre Rival va vous quitter la place.

CLITANDRE.

Une difficulté cependant m'embarrasse.

FRONTIN.

Quelle ?

CLITANDRE.

Certain arrêt qu'on m'a signifié...

FRONTIN.

Comment ?

CLITANDRE.

C'est que déja je suis remercié.

FRONTIN.

Ma foi ! je ne vois pas, par cette circonstance,
Que vous deviez avoir tant de réjouissance.
Votre bonne fortune est douteuse, entre nous.

CLITANDRE.

L'Amour peut du destin réparer tous les coups :
Il m'inspire un dessein.

FRONTIN.

Qu'allons-nous entreptendre ?

CLITANDRE.

Allons voir là-dessus quel parti je dois prendre.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, *seul.*

Mon maître dans ce lieu m'a donné rendez-vous.
Il dit qu'on y respire un air plus sain, plus doux.
Cela s'entend fort bien, je sais ce qu'il veut dire :
C'est le même air, enfin, qu'Isabelle respire.
Il forme en son esprit mille divers projets,
Tous hardis ; mais détruits aussi-tôt qu'ils sont faits.
Il prétend épouser une fille promise :
Je doute fort qu'il vienne à bout de l'entreprise.
Quand la belle à l'aimer auroit le cœur porté,
Cela feroit-il rompre un hymen arrêté ?
Erreur. Sa passion va lui tourner la tête :
Ce sera tout le fruit de sa belle conquête....
Le voici.

SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN.

CLITANDRE.

Cher Frontin, eh bien ! de la maison,
Dis-moi, n'as-tu point vu sortir quelqu'un ?

FRONTIN.

Moi, non.
Vous, de votre côté, dans votre ardeur extrême,
Avez-vous su trouver un nouveau stratagême,
Qui puisse à votre amour ?...

CLITANDRE.

Non, je ne trouve rien :
Travaille donc aussi ; cherche quelque moyen,
Quelque ruse....

FRONTIN.

Qui, moi ? je n'en puis trouver nulle.
C'est à vous de chercher ; ce n'est pas moi qui brûle.

CLITANDRE.

Quoi ! parce que l'amour ne t'a pas sous sa loi,
Tu ne saurois agir et t'employer pour moi ?
Ah ! Frontin, si tantôt, de celle qui m'enchante,
Tes yeux avoient un peu remarqué la Suivante,
Tu ne resterois pas si tranquille aujourd'hui.

FRONTIN.

Oh ! Monsieur, je l'ai vue.

CLITANDRE.

Elle est toute aimable.

FRONTIN.

Oui.

CLITANDRE.

Elle mériteroit d'être un peu cajolée.

FRONTIN.

Cela seroit pour moi de trop haute volée.
Il faudroit payer cher de semblables appas;
Et mes gages, ma foi, ne me suffiroient pas.

CLITANDRE.

Tu pourrois l'épouser; c'est à toi de lui plaire.

FRONTIN.

Croyez-vous que son cœur ne soit point à l'enchere?

CLITANDRE.

Si j'épouse Isabelle, en honneur, sur ma foi,
Tu peux compter, Frontin, la Suivante être à toi:
J'en ferai mon affaire, et si l'objet te tente...

FRONTIN.

J'y consens de grand cœur. A combien la Suivante?

CLITANDRE.

Ne pense pas qu'ici je prétende railler.
Elle sera pour toi. Mais il faut travailler,
Et trouver de concert quelques ruses nouvelles,
Qui remplissent nos vœux, et nous approchent d'elles.

FRONTIN.

Allons, je suis tout prêt; agissons, travaillons,
Commençons par.... Mais non, d'abord imaginons.
Il s'agit de trouver une métamorphose
Qui nous transforme bien. Ce n'est pas peu de chose;

Nous aurons de la peine, et je vous le promets.
On reconnoît toujours les gens qui sont bien faits.

CLITANDRE.

Ne t'embarrasse point de toi, je t'en conjure;
Ce qui m'occupe ici le moins, c'est ta figure.

FRONTIN.

Le malheur que je vois, Monsieur, à tout ceci,
C'est qu'on a remarqué tantôt la vôtre ici.
Si nous pouvions troquer l'un l'autre de visage,
Prendre le mien pour vous, seroit un avantage.

CLITANDRE.

En effet, bel effort d'imagination!

FRONTIN.

Tenez, Monsieur, je suis pour l'exécution.
Faut-il d'une maison reconnoître les êtres,
Grimper, escalader, sauter par les fenêtres,
Essuyer, en fuyant, vingt coups de pistolet?
Quand le tout ne seroit que pour rendre un poulet,
Je suis votre homme; et c'est en cela que j'excelle;
Au hasard du bâton, qui n'est que bagatelle.

CLITANDRE.

Sur ce pied-là je vais t'exercer là-dessus.
Mais comme, dans ces lieux, nous pourrions être vus,
Il faut....

FRONTIN.

Paix, doucement, je vois quelqu'un paroître.

CLITANDRE.

C'est, je crois, Dorimon.

FRONTIN.

Et le gendre, peut-être.

CLITANDRE.

Je ne puis regarder cet objet sans courroux.
Je sens à son aspect...

FRONTIN.

Allons, retirons-nous.

SCENE III.

M. DORIMON, M. ZERO.

M. DORIMON.

PARBLEU ! Monsieur Zéro, la dispute est nouvelle.
Vous ai-je donc promis, vous donnant Isabelle,
De vous en faire aimer ? Ne soyez pas fâché
Si cet article là n'est point dans mon marché.
Si vous ne trouvez pas le moyen de lui plaire,
Faut-il s'en prendre à moi ?

M. ZERO.

Non ; j'aurois tort, beau pere.
Mais étant votre fille, elle devroit avoir,
Pour moi, l'empressement que vous me faites voir.
Elle tient, entre nous, peu de votre famille ;
Et je douterois, moi, que ce fût votre fille.

M. DORIMON.

Le doute est ridicule, et bien digne de vous.
Et, puisqu'il faut vous dire...

M. ZERO.

Un moment, sans courroux.

Vous savez, qu'entre amis, on dit ce que l'on pense:
Ce que je vous dis là, ce n'est qu'en confidence;
Et cela ne doit point du tout vous offenser.

M. DORIMON.

On doit penser plus juste alors qu'on veut penser.

M. ZERO.

Moi, par exemple, moi, qui suis garçon sincere,
On prétend que je n'ai rien du tout de mon pere.
Voyez comme on se trompe! après tout, savons-nous
Au vrai notre origine, et qui nous sommes tous?
Chacun est de naissance ou noble, ou grande, ou mince.
Moi, peut-être, je suis descendu d'un grand Prince.

M. DORIMON.

N'allez point vous frapper de ces chimeres-là.
Il n'est pas question ici de tout cela.
Ne pourrai-je une fois, sans vouloir vous déplaire,
Vous traiter comme un fils, et vous parler en pere?

M. ZERO.

Oui, si vous êtes court, je vous écouterai;
Mais, si vous êtes long, ma foi je dormirai.
Nous parlons franchement, nous, dans notre famille.

M. DORIMON.

Lorsque je consentis de vous donner ma fille,
(Je parle aussi sans fard) je ne songeai d'abord
Qu'au bien que vous avez, et c'est en quoi j'eus tort.
Je crus qu'il suffisoit d'être riche pour plaire:
Mais ma fille aujourd'hui me fait voir le contraire.
Elle me fait sentir, dans mon choix abusé,
Quel ridicule c'est d'être tympanisé;
Et, qu'en formant des nœuds dont son ame murmure,

Je puis craindre en effet du monde la censure.
A vous dire le vrai, c'est tout ce que je crains.
Cela me causeroit de violens chagrins.
Ma fille qui gémit d'une telle alliance,
N'y pourra consentir que par obéissance.
Il ne tiendroit qu'à vous cependant, croyez-moi,
D'avoir d'elle, sans peine, et le cœur et la foi.
Cela dépend de vous, et cela se peut faire.

M. ZERO.

Et comment ?

M. DORIMON.

En changeant d'humeur, de caractere :
Car enfin vous n'avez aucun de ces dehors
Affables, complaisans..

M. ZERO.

Je sens que je m'endors.

M. DORIMON.

Mais...

M. ZERO.

Vous verrez qu'il faut, pour plaire à tout le monde,
Me mettre en un creuset, et que l'on me refonde.

M. DORIMON.

Non : mais en profitant de ce que je vous dis...

M. ZERO.

Mais, moi, je suis content d'être comme je suis.

M. DORIMON.

Si vous l'êtes, ma foi ! d'autres ne le sont guere.
Et, puisqu'il faut cesser de vous parler en pere,
Je changerai de ton ; en rompant tous liens,

Je saurai me passer de vous et de vos biens.
L'affaire ainsi sera bien vîte terminée.

M. ZERO.

Comment ? vous romperiez la parole donnée ?

M. DORIMON.

Je la retirerai pour finir tous débats.

M. ZERO.

Vous la retireriez ! mais vous n'y pensez pas.
Vous savez de combien j'avantage Isabelle.
Cent mille écus, ma foi ! ne sont pas bagatelle.

M. DORIMON.

Cela ne suffit pas.

M. ZERO.

Comment ? cent mille écus
Ne vous suffisent pas ? que voulez-vous de plus ?

M. DORIMON.

Je veux, donnant la main de ma fille Isabelle,
Qu'avec cent mille écus on soit plus digne d'elle.

M. ZERO.

S'il ne faut que cela pour apporter la paix ;
Eh bien ! j'en serai digne, et je vous le promets ;
Je ferai pour cela tout ce qu'il faudra faire.
Je ne me croyois pas un homme extraordinaire :
Il faut que cela soit, puisqu'ici vous portez
Les choses, tout d'un coup, à des extrémités...
Franchement, en voulant rompre notre alliance,
Vous causiez à mon cœur une diable de transe.

M. DORIMON.

Je vous le dis encor, pour ma fille soyez
Plus doux, plus complaisant ; et, si vous m'en croyez,

Défaites-vous, sur-tout, de cette jalousie,
Qui mêle l'amertume aux douceurs de la vie:
Abordez tout le monde avec un air ouvert;
Que ma maison, enfin, ne soit plus un désert;
Que sans profusion une table garnie,
Y puisse rassembler la bonne compagnie;
Recevez mes amis comme vous le devez,
Et faites vous honneur du bien que vous avez.

M. ZERO.

Ouf.

M. DORIMON.

Si ma fille veut aller à des spectacles,
Il faut y consentir, n'y point mettre d'obstacles;
Approuver au contraire un tel amusement,
Et faire vos plaisirs de tous ceux qu'elle y prend.
Au jeu, si quelquefois elle est plus divertie,
Vous aiderez vous-même à faire la partie;
Et si chez vous alors il vient quelque Seigneur,
Dont la société ne peut faire qu'honneur,
Avec distinction recevez sa visite.

M. ZERO.

Enfin, c'est donc ainsi qu'on se fait du mérite?
Je ne le savois pas, et vous me l'apprenez.

M. DORIMON.

Voici, je crois, ma fille. Avec elle prenez
Des airs plus engageans : prenez sur vous empire;
Faites voir l'opposé de ce qu'elle a pu dire.
Je vais chez mon Notaire à dessein d'achever
Certaine affaire...

M. ZERO.

Allez, j'irai vous y trouver.

SCENE IV.

M. ZERO, *seul.*

Comment me contrefaire ? il sera difficile
De changer comme il faut de maniere, de style.
Prenons un air galant. Cela me coûtera.

SCENE V.

M. ZERO, ISABELLE, LISETTE.

M. Zero, *d'un air contraint.*

Savez-vous qu'avec vous je vais à l'Opéra ?

Isabelle.

Tantôt, en vous l'offrant, je croyois vous déplaire.

M. Zero.

Je le croyois aussi ; mais c'est tout le contraire.
Il faudra tous les jours que nous ayons ici
Grand jeu, grande assemblée, et grande chere aussi.

Lisette, *à part.*

Oh ! voilà bien du grand ! je suis toute étourdie.

M. Zero.

Si vous voulez aller à quelque Comédie,
Vous êtes la maîtresse. En tout vous prévenir
Est mon soin le plus doux.

LISETTE, *à part.*

D'où peuvent provenir
Ces nouvelles façons ?

ISABELLE.

Ma surprise est extrême.

M. ZERO.

Eh ! comment ? n'ai-je pas toujours été de même ?

LISETTE, *à part.*

C'est abus ; tout cela me paroît se jouer.

M. ZERO, *à part.*

Ceci fait de l'effet ; il faut continuer.
(*Haut.*)
Je disois tout à l'heure à Monsieur votre pere,
Qu'un homme qui voudroit à sa femme un peu plaire,
Devroit toujours agir selon sa volonté,
Lui laisser avec joie entiere liberté,
N'avoir que des égards, des soins, des déférences.

ISABELLE.

Vous savez ce que c'est qu'avoir des complaisances :
Cela me surprend fort.

LISETTE, *à part.*

Peut-on changer ainsi ?

M. ZERO.

Si cela vous surprend, j'en suis surpris aussi ;
Car j'aurois quelque tems dû vous cacher encore,
A quel excès mon cœur vous chérit, vous adore.

LISETTE.

Oh ! votre amour tantôt étoit brusque, inquiet ;
Et nous devons penser...

M. ZERO.

Je m'étois contrefait.

LISETTE.

Vous voudriez paroître autrement que vous n'êtes ;
Et c'est présentement que vous vous contrefaites.

M. ZERO.

Adieu. Je ne serai jamais de ces époux
Incommodes, fâcheux, soupçonneux et jaloux.
Mon cœur, vous le voyez, incapable de feinte,
Comme il est sans détour, vous le dit sans contrainte.

SCENE VI.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Que penser, dites-moi, de tout ce changement ?
Il me divertit fort.

ISABELLE.

Je n'en ris nullement ;
Et je vois qu'il n'emprunte un pareil caractere,
Que pour mieux profiter de l'erreur de mon pere.

LISETTE.

A propos, vous aviez tantôt un entretien
Avec votre Pere ?

ISABELLE.

Oui, qui n'a servi de rien.
Il persiste toujours dans la même pensée ;

Et

Et mon ame, aujourd'hui, de dépit courroucée,
Ne sait quel parti prendre en ce pressant malheur.
Qu'il se passe à présent de trouble dans mon cœur!

LISETTE.

Ne vous alarmez point si Clitandre vous aime,
Il trouvera, sans doute, un nouveau stratagême
Pour tromper notre Argus, et s'offrir à vos yeux.
Un véritable amant devient ingénieux;
Et la maison seroit en bastille murée,
Qu'à l'aide de l'amour, il s'y feroit entrée.
J'en sais trop là-dessus.

ISABELLE.

Je le veux croire ainsi.
Mais, Lisette, je crains que s'il revient ici,
Mon Pere ne me croye être d'intelligence.

LISETTE.

Nous paroîtrons toujours être dans l'innocence,
Comme effectivement nous y sommes toujours.
Un amant, pour nous voir, peut jouer mille tours,
Sans que de ce qu'il fait, nous soyions responsables.
Faut-il s'en prendre à nous, si l'on nous trouve aimables?
Quand Clitandre seroit aujourd'hui découvert,
Avons-nous avec lui travaillé de concert?

ISABELLE.

Mais non, vraiment.

FRONTIN.

Tantôt de sa géographie,
Si galamment trouvée, étiez-vous avertie?

ISABELLE.

Non, je ne l'étois pas; et toi-même, tu sais
La surprise où j'étois.

LISETTE.

Eh bien, c'en est assez.
Sous quelque caractere ici qu'il se déguise,
Comme moi vous pourrez être toujours surprise.
Cela seul justifie, et témoigne assez bien
Qu'à l'amour qu'il ressent, nous ne trempons en rien.

ISABELLE.

Tu tournes tout cela comme tu veux, Lisette.

LISETTE.

Allez, il ne faut pas que rien vous inquiete.
Toutes choses iront au gré de nos souhaits,
Et mes pressentimens ne me trompent jamais.

ISABELLE.

Quels sont-ils? dis-le moi? Je voudrois les apprendre.

LISETTE.

Ils sont, que vous aurez pour votre époux Clitandre;
Et que moi, pour le mien, je prendrai son Valet.
Qu'en dites-vous, Madame? il m'a paru bien fait.

ISABELLE.

Je vois bien que Lisette, à mon destin liée,
Dans ses pressentimens ne s'est point oubliée.

LISETTE.

Oh! moi, je songe à tout; il m'a plu franchement.

ISABELLE.

Comment! il n'a paru devant toi qu'un moment.

LISETTE.

Oh! cela me suffit. J'ai quelque connoissance,

Et, quoique jeune encore, assez d'expérience,
Pour voir ce qui convient dès l'abord à mon cœur;
J'entends, Mademoiselle, en tout bien, tout honneur.
Quand un sujet me plaît, sans tirer d'horoscope,
D'un coup-d'œil aussi-tôt je vous le développe;
Qu'à cela je suis preste !... Ah ! voici justement
Celui dont nous parlons.

SCENE VII.

ISABELLE, LISETTE, FRONTIN, *un violon sous le bras.*

FRONTIN.

Pourroit-on un moment ?...

LISETTE.

Il apporte un billet; en personne discrette
Je vous le laisse lire...

ISABELLE.

Ecoutez-donc, Lisette:
Est-il de mon devoir d'accepter en ce jour ?...

LISETTE.

Consultez là-dessus la raison, ou l'Amour.
La raison dira non, je ne puis vous le taire;
Et l'Amour, franchement, dira tout le contraire.

ISABELLE.

Mais...

FRONTIN.

Allons, je vois bien qu'il faut m'en retourner.

ISABELLE.

Attendez.

LISETTE.

Songez donc à vous déterminer.
La raison, ou l'Amour doit ici vous conduire.

ISABELLE.

La raison ou l'Amour ! Eh bien, il faut le lire.
(*Elle lit.*)

LISETTE.

Oh ! j'aurois deviné, sans tant me consulter,
Lequel des deux sur l'autre auroit su l'emporter.
(*A Frontin.*)
Pourquoi cet instrument ?

FRONTIN.

Je le porte par ruse.
Il pourroit me servir de prétexte, d'excuse.
Si je ne vous avois rencontrée en ces lieux,
J'allois sous vos balcons en jouer de mon mieux :
Et, par de tendres sons, j'eusse bien fait connoître....

LISETTE.

Le valet est galant aussi-bien que le maître.

FRONTIN.

Nous sommes du même ordre à l'égard de l'amour ;
Et, s'il m'étoit permis de vous faire ma cour,
Et de vous peindre ici tout ce qu'un cœur fidele
Peut..... Eh ! votre nom ?

LISETTE.

C'est Lisette qu'on m'appelle.

FRONTIN.

Lisette ! Ah ! que ce nom est ravissant pour moi !
Lisette est votre nom ! les Lisettes, ma foi,
Ont toutes de l'esprit, en graces sont parfaites ;
Et j'ai toute ma vie été fou des Lisettes.

LISETTE.

Je commence à le croire.

ISABELLE.

Où ton maître à présent
Est-il ?

FRONTIN.

Madame, il est ici près qui m'attend.
De votre part, pour lui, n'ai-je rien à lui dire ?
Il est impatient, et souffre le martyre.

ISABELLE.

Je crains d'y consentir. Il demande à me voir.

LISETTE.

Votre Pere et Zéro reviendront vers le soir ;
Et vous aurez, je pense, assez de tems de reste.

FRONTIN.

Je cours donc l'avertir.

LISETTE.

Tu vas vîte ; la peste !

ISABELLE.

Non, Lisette, il vaut mieux qu'il ne paroisse pas.
Si l'on le surprenoit, quel cruel embarras !
Ne lui dis point le trouble où sa lettre me jette ;
Mais dis lui seulement....

(*Ici Clitandre arrive, et se met à la place de Frontin.*)

SCENE VIII.

ISABELLE, CLITANDRE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE.

Ah Ciel ! c'est lui, Lisette.
Eh quoi ! vous me trompez ?

CLITANDRE.

Excusez un amant...

LISETTE.

Il vous trompe, il est vrai ; mais agréablement.

CLITANDRE.

Je n'ai pu résister à mon impatience ;
En vous uniquement je mets mon espérance.
Je sais que Dorimon vous destine un époux,
Indigne de vos vœux, y consentiriez-vous ?
Ah ! permettez plutôt au malheureux Clitandre,
D'employer tous ses soins, d'oser tout entreprendre
Pour détourner un coup si funeste pour lui.
De votre bouche un mot peut suffire.

ISABELLE.

Eh bien, oui,
Pour détourner l'hymen où me contraint mon pere....

CLITANDRE.

Eh bien ?

ISABELLE.

J'approuve tout ce que vous pourrez faire.

CLITANDRE.

Ah! je suis trop heureux.

FRONTIN, *imitant son Maître.*

Ah! nous sommes charmés....

LISETTE.

Doucement. Et de quoi?

FRONTIN.

Que nous soyions aimés.

CLITANDRE.

Soyez sûre à jamais de toute ma tendresse!

FRONTIN.

Si vous saviez combien tout cela m'intéresse!

LISETTE.

Eh mais, Monsieur Frontin.... Ah ciel! j'entends venir
Le Gendre et Dorimon. Qu'allons-nous devenir?

ISABELLE.

Clitandre, je suis morte. O ciel!

FRONTIN.

Le tour est traître!

CLITANDRE.

Ne pouvons-nous sortir?

FRONTIN.

Non; je les vois paroître.

LISETTE.

Comment faire?

CLITANDRE.

Attendez, j'imagine un secret.
Approche ici, Frontin, et joue un menuet.

SCENE IX.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE, CLITANDRE, FRONTIN.

ISABELLE.

Ah ciel !

CLITANDRE, *prenant par la main Isabelle pour danser.*

Ne craignez rien. Faites la révérence.

M. ZERO.

Comment donc ?...

CLITANDRE.

Quatre pas. Ferme donc. En cadence.

M. DORIMON.

Ah ! ah !

CLITANDRE.

Fort bien. Passez vîte de ce côté.
Un contre-tems ici.

M. DORIMON.

Fort bien, en vérité.

M. ZERO, *à Lisette.*

Mais quel est donc ce maître ? et d'où vient qu'Isabelle...

CLITANDRE.

Allons, ne regardez que moi, Mademoiselle;
Ferme.

M. ZERO.

Ne sauroit-on savoir ici pourquoi ?...

CLITANDRE.

Soutenez bien ce tems, et venez droit à moi.

M. ZERO.

Mais, Monsieur Dorimon, dites-moi donc, de grace...

CLITANDRE.

Eh ! Monsieur, un moment, faites-nous de la place.

M. ZERO.

Hom !... morbleu !

CLITANDRE.

De ce pas, il faut vous souvenir.

M. ZERO.

Quoi ! cette danse-là ne pourra pas finir ?

CLITANDRE.

En présentant la main, la tête un peu penchée,
Ayez toujours sur moi, votre vue attachée.
C'est assez, c'est assez. Adieu, jusqu'à ce soir.

M. ZERO.

Mais, Monsieur Dorimon...

FRONTIN.

Messieurs, jusqu'au revoir.

SCENE X.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE.

ISABELLE, *à Lisette.*

Lisette, je me sauve.

M. DORIMON.

Elle est déja savante.

LISETTE.

Venez vous reposer, la danse est fatigante.

SCENE XI.

M. ZERO, LISETTE.

M. ZERO, *arrêtant Lisette.*

De quelle part, dis-moi, vient ce Maître à danser ?

LISETTE.

Ma foi ! je n'en sais rien. Ce que j'en puis penser,
C'est que dans quelqu'endroit on aura dit peut-être,
Qu'il falloit pour la danse à ma maîtresse un maître ;
Et comme celui-ci, je pense, est sans façon,
Il est entré d'abord pour lui donner leçon ;
Je ne puis là-dessus en dire davantage.

M. ZERO.

Morbleu! je me méfie ici du personnage.
Qu'il ne revienne pas au moins à la maison,
Ou... je vais en parler à Monsieur Dorimon.

SCENE XII.

LISETTE, *seule.*

Que dans norre malheur cette danse imprévue,
Est à notre secours bien à propos venue !
Que l'Amour nous soutienne en tous nos embarras,
Et que toujours ce Dieu conduise ainsi nos pas.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, j'ai passé chez l'honnête Notaire,
Qui s'est chargé de vendre au plutôt votre Terre.
Il a, dit-il, des gens tous prêts à contracter.
Mais le nom d'un de ceux qui veulent acheter,
Va vous causer sans doute une surprise extrême.

CLITANDRE.

Et qui seroit-ce donc ?

FRONTIN.

C'est Dorimon lui-même.

CLITANDRE.

Ah ! ah !

FRONTIN.

La circonstance est heureuse, entre nous,
Et peut vous procurer des instans assez doux :
Car il est naturel que, vendant une Terre,
A celui qui l'achete, on puisse avoir affaire.

CLITANDRE.

J'admire ce que fait aujourd'hui le hasard.

FRONTIN

FRONTIN.

Vous ne savez pas tout. Il faut vous faire part
D'un cas intéressant... J'en ris, lorsque j'y pense.

CLITANDRE.

Finis donc.

FRONTIN.

Il s'agit d'une reconnoissance
Des plus tendres, Monsieur, entre un Quidam et moi.
Il n'est point d'intrigant plus habile, je croi.

CLITANDRE.

Eh bien ! qu'a de commun cet homme à notre affaire?

FRONTIN.

C'est qu'il est un des Clercs de Monsieur le Notaire.

CLITANDRE.

Bon.

FRONTIN.

Comme j'ai beaucoup de confiance en lui,
Il est instruit par moi de vos feux aujourd'hui ;
Et promet, soutenu de mes soins, de mon zele,
De vous faire en ce jour épouser Isabelle.

CLITANDRE.

Eh ! de quelle façon ? n'en puis-je être éclairci ?

FRONTIN.

En me faisant jouer un Personnage ici:
Car c'est lui qui, dressant l'acte de votre vente,
Doit d'Isabelle aussi... Mais voici sa Suivante.

SCENE II.

CLITANDRE, FRONTIN, LISETTE.

CLITANDRE.

Je vois ici Lisette, et n'osois l'espérer.

LISETTE.

Moi, j'y viens à dessein de vous y rencontrer,
Et vous entretenir un moment d'Isabelle,
S'il ne vous déplaît pas que je vous parle d'elle.

CLITANDRE.

Ah Ciel! que me dis-tu? de cet objet charmant,
Tout me ravit, m'enchante...

LISETTE.

On vous croit. Doucement.
Je ne veux pas qu'ici l'on puisse nous entendre,
Ni que votre jaloux nous y vienne surprendre.
Il faut qu'il aìt conçu de vous un grand soupçon;
Car il a su tourner le pere de façon,
Qu'il ne veut plus ici ni Maître, ni visite;
Et, par son ordre, à tous l'entrée est interdite.

CLITANDRE.

Quoi! je ne pourrois voir Isabelle un instant?

LISETTE.

Comment le pourriez-vous? ce Rival surveillant
L'examine sans cesse, et de l'œil veut conduire
Ses gestes, ses regards, et l'air qu'elle respire.

CLITANDRE.

Quelle contrainte! ô Ciel ! je n'y saurois songer !

FRONTIN.

Ah ! qu'il mériteroit que l'on s'en pût venger !

CLITANDRE.

Mais quel est, dites-moi, l'entêtement du pere
Pour ce Gendre ?

LISETTE.

Et c'est-là ce qui me désespere.
Parce qu'avec cet homme il s'est associé,
Et qu'il a commercé, troqué, négocié ;
Il s'est imaginé que, pour de tels offices,
Il lui devoit, au moins, mille offres de services ;
Et cet homme abrégé, vuide de sens commun,
Homme qui dans son tout ne fait pas le tiers d'un ;
Cet homme au monde mis comme par apostille,
A cru devoir, enfin, lui demander sa fille.

CLITANDRE.

N'est-il point quelqu'ami sincere, officieux,
Qui fasse à Dorimon ouvrir un peu les yeux,
Et de qui les conseils ?...

LISETTE.

Bon ; ce Gendre, peu sage,
Sait écarter tous ceux qui lui font de l'ombrage.
S'il vient quelqu'un parler à Monsieur Dorimon,
Il ne sauroit souffrir qu'il entre à la maison.
Dès qu'on ouvre la porte, il jure, peste, gronde ;
C'est en dehors qu'il veut qu'on reçoive le monde.

FRONTIN.

Si l'Amour, comme il faut, seconde nos efforts,
D'abord ce sera lui que l'on mettra dehors.

CLITANDRE.

La situation où se trouve Isabelle,
Ajoute à mon amour une peine cruelle.

LISETTE.

Pour vous faciliter le plaisir de la voir,
J'imagine un moyen.

CLITANDRE.

Ah ! quel flatteur espoir !

LISETTE.

Mais comme il est à craindre ici qu'on me surprenne,
Venez m'accompagner dans la Place prochaine.
Du projet que j'ai fait je vous entretiendrai.

CLITANDRE.

Nous nous concilierons touchant celui que j'ai.

LLSETTE.

Toi, demeure, Frontin. Quand tu verras paroître
Le Gendre et Dorimon, viens avertir ton maître.

SCENE III.

FRONTIN, *seul.*

QUAND il est question de tromper un jaloux,
Les femmes sont cent fois plus habiles que nous.
Dans leurs tendres desirs, pour peu qu'elles inventent,
Le succès est certain de tout ce qu'elles tentent;
Et, pour venir à bout d'un entretien galant,
S'il leur faut un moyen, elles en trouvent cent.

SCENE IV.

M. DORIMON, M. ZERO, FRONTIN.

M. DORIMON.

LA Terre en question...

M. ZERO.

Qui vois-je ici paroître?

FRONTIN.

Ah!...

M. ZERO.

Que fais-tu là?

FRONTIN *faisant l'ivrogne.*

Moi? j'attends ici mon Maître.

M. ZERO.

Ton Maître! et quel est-il? réponds, ou d'un soufflet...

FRONTIN.

Mon Maître, c'est celui dont je suis le Valet.

M. DORIMON.

Eh ! mon Gendre, laissez...

M. ZERO.

Réponds-moi d'autre sorte.

Tenez, cet espion étoit devant la porte.

FRONTIN.

Prenez garde, Monsieur, à parler comme il faut.

M. ZERO.

De ce Maître à danser, c'est, je crois, le Prévôt;

Et ce n'est pas pour rien qu'il est ici, je gage.

FRONTIN.

Maître à danser ! Prévôt ! quel est ce badinage ?

Allons donc, finissons.

M. DORIMON.

Il paroît pris de vin.

M. ZERO.

Non ; ce coquin avoit ici quelque dessein.

FRONTIN.

Permettez, s'il vous plaît...

M. ZERO.

Il contrefait l'homme ivre.

FRONTIN.

Que je suive mon Maître, ou bien allez le suivre.

M. ZERO.

Tu n'es pas ivre ?

FRONTIN.

Non ; puisqu'enfin vous voyez

Que je suis de sang froid, et ferme sur mes pieds.

M. ZERO.

Je pourrois bien punir ici ton insolence.

M. DORIMON.

Seriez-vous assez bon de prendre pour offense,
Tout ce qu'il peut vous dire ? il n'a point de raison :
Ayez-en plus que lui.

FRONTIN.

Bon ! plus que moi? lui ? Non.

M. DORIMON.

Laissez-le s'en aller.

M. ZERO.

Je vous dis que le traître
N'est ivre que depuis qu'il nous a vu paroître ;
Et que pour nous tromper. . .

M. DORIMON.

Voilà de vos soupçons !

M. ZERO.

Oui, c'est lui qui tantôt jouoit ici. . .

FRONTIN.

Chansons.

M. DORIMON.

Je vous reconnois bien ; voilà vos jalousies :
Pouvez-vous soupçonner qu'un passant. . .

FRONTIN.

Fantaisies !

M. ZERO.

Quel est ton nom, dis-moi ?

FRONTIN.

J'ai des noms plus de cent ;
Et n'en retiens aucun.

M. ZERO.

D'où viens-tu ?

FRONTIN.

Du Croissant.

M. ZERO.

Ma patience, ici, je l'avoue, est extrême.

FRONTIN.

Et la mienne, Monsieur, n'est-elle pas de même ?
Me voulez-vous ici tenir jusqu'à demain ?

M. DORIMON.

Va, mon ami, va-t-en, et passe ton chemin.

M. ZERO.

Si je te vois encor dans cet endroit paroître,
Je....

FRONTIN, *à part, en s'en allant.*

Ce sera plutôt qu'on ne pense, peut-être.

SCENE V.

M. DORIMON, M. ZERO.

M. ZERO.

Vous m'avez empêché d'assommer ce fripon;
Et je parîrois bien...

M. DORIMON.

Tout vous alarme.

M. ZERO.

Non;

M. DORIMON.

Laissons donc tout cela. La Terre qu'on veut vendre,
Est d'un particulier qui s'appelle Clitandre.
Le Notaire, tantôt pourroit bien l'amener.
L'Acte de vente est fait; il ne faut que signer:
La Terre est en valeur, bien bâtie et fort belle.
C'est un fonds que j'ajoute à la dot d'Isabelle.
Je l'ai, ma foi, pour rien. Il faut que le Vendeur
Soit bien pressé d'espece.

M. ZERO.

Et moi, digne acquéreur
Des charmes d'Isabelle, aujourd'hui j'ai su prendre
Certains airs qui d'abord m'ont paru la surprendre;
Mais qui chez elle ont fait beaucoup d'impression:
J'ai pris le ton galant sans affectation;
Et je puis hardiment vous porter témoignage,
Quelle pense à présent fort à mon avantage.

M. DORIMON.

Si ce n'est à présent, le tems pourra, je crois...

M. ZERO.

Je vous réponds qu'elle est très-contente de moi;
Et je prendrois ce tems pour terminer l'affaire,
Et signer le contrat.

M. DORIMON.

Je l'ai dit au Notaire.
Il le dresse à présent, et doit nous l'apporter.
Cependant je voudrois encor patienter.
Je ne puis, entre nous, avoir l'ame contente,
Que ma fille à l'hymen de bon gré ne consente.

M. ZERO.

Elle y consentira de bon gré, croyez-moi.

M. DORIMON.

Mais sur quoi jugez-vous qu'elle approuve ?...

M. ZERO.

Sur quoi ?

Sur tout notre entretien.

M. DORIMON.

Et qu'a-t-il su produire ?

Voyons, détaillez-moi ce qu'elle a pu vous dire ?

M. ZERO.

Eh mais... Je vous dirai là-dessus dans le fond....
Qu'elle a gardé toujours un silence profond.
Ce langage muet a beaucoup d'éloquence ;
Et c'est bien consentir, que garder le silence.

M. DORIMON.

Tout cela pourroit être encore bien douteux.

M. ZERO.

Je vous dis qu'on ne peut prendre un tems plus heureux;
Et puisqu'il doit venir ici, votre Notaire...

M. DORIMON.

Avec Monsieur Clitandre.

M. ZERO.

Et qu'en a-t-on affaire

De ce Clitandre ?

M. DORIMON.

Eh ! mais, je vous l'ai dit déja :
C'est pour sa Terre, enfin, qu'on me l'amenera,
Et terminer...

N. ZERO.

Eh ! mais, c'étoit chez le Notaire
Qu'il falloit ce matin terminer cette affaire.

SCENE VI.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

Une Dame, Monsieur, vient ici pour vous voir.

M. ZERO.

Et qui seroit-ce donc ? faut-il la recevoir ?

LISETTE.

Comment ! le savoir vivre à cela vous engage.
Elle a de fort bons airs avec grand équipage.
Elle entre.

M. DORIMON.

Il faut aller au-devant de ses pas.

SCENE VII.

M. DORIMON, M. ZERO, CLITANDRE *déguisé en femme de condition*, ISABELLE, LISETTE, LAQUAIS.

CLITANDRE.

Que l'on dise à mes gens qu'ils ne s'écartent pas....
C'est là, je crois, Monsieur, votre fille Isabelle?

M. DORIMON.

Oui, Madame, ce l'est.

CLITANDRE *embrassant Isabelle.*

L'aimable Demoiselle!
Quand on a, comme moi, de tels voisins à voir,
Avec plaisir, Monsieur, on remplit son devoir.

M. DORIMON.

Vous m'honorez beaucoup, Madame, je vous jure.
Vîte ici des fauteuils... Mais, par quelle aventure,
Vous êtes-vous logée en ces lieux écartés?

CLITANDRE.

J'aime fort les quartiers qui sont peu fréquentés.
La maison, il est vrai, n'a rien qui me convienne;
J'y suis en attendant qu'on me livre la mienne.

M. DORIMON.

Ah! vous en avez une.

CLITANDRE.

Oui, qu'on prétend m'ôter;
Mais celui qui la veut pourroit s'en désister.
J'ai des droits suffisans qui lui feront connoître,

Qu'il

Qu'il ne lui convient pas d'en vouloir être maître:
Et si, dans peu de tems, il ne changeoit d'avis,
Je lui ferois bien voir quelle femme je suis.
A le désabuser je suis bien résolue.

M. ZERO, *à part.*

Cette Dame me semble être assez absolue.

M. DORIMON.

Cette maison, Madame, est donc ce qu'il vous faut?

CLITANDRE.

Elle est belle, et je veux l'occuper au plustôt.
L'aspect en est charmant, la façade agréable;
Elle ne peut aux yeux offrir rien que d'aimable.
Je ne détaille point tous les appartemens.
Par le beau du dehors on juge du dedans.
Je n'en changerai point: c'est pour toute ma vie.

M. DORIMON.

Est-elle chere?

CLITANDRE.

Hélas! celui qui l'a bâtie
En connoît peu le prix.

M. DORIMON.

C'est la commune erreur.
De ce que l'on possede on sait peu la valeur.
Elle est à la moderne?

CLITANDRE.

Ah! Monsieur, toute neuve.
C'est un double agrément enfin pour une veuve.

M. DORIMON.

Vous, veuve!

CLITANDRE.

Dont je suis trop heureuse, entre nous.
J'avois, je vous l'avoue, un monstre pour époux,
Jaloux, grondeur, fâcheux, d'une obscure origine,
Des plus petits d'esprit, et très-mince de mine.

ISABELLE.

Le portrait en effet n'en est pas gracieux.

CLITANDRE.

Il me semble toujours l'avoir devant les yeux.

M. DORIMON.

Pourquoi prendre un époux d'un pareil caractere?

CLITANDRE.

C'est par l'entêtement qu'avoit Monsieur mon pere.
Il croyoit que le bien réparoit les défauts.
Ah, le cruel hymen! qu'il m'a causé de maux!
Quel ridicule, hélas! ce fut pour la famille;
On chansonna le pere et le gendre et la fille.

LISETTE.

Quelle scene!

M. DORIMON.

Comment! cela fut jusques-là?

M. ZERO.

Ma foi! je me serois moqué de tout cela.

CLITANDRE.

Ce parti ne convient qu'à des ames communes.
On ne supporte point de telles infortunes,
En riant, et je crois que Monsieur Dorimon
N'auroit pas fait de même en tel cas.

M. DORIMON.

Ma foi! non.

ISABELLE.

On ne peut que gémir en pareille disgrace.

CLITANDRE.

(*Il lui donne un billet.*)

Tenez, ma belle enfant, mettez-vous à ma place.
Si votre pere injuste (il faut le supposer,
C'est par comparaison) vous faisoit épouser,
Malgré votre penchant, vos soupirs et vos larmes,
Un homme ridicule, indigne de vos charmes;
Qu'on sût qu'il n'eût agi dans cet hymen forcé,
Que par les mouvemens d'un cœur intéressé,
Et que de cet époux abhorrant la figure...

ISABELLE.

J'en mourrois de douleur, Madame, je vous jure;
Et cela fait sur moi si grande impression,
Que j'en ai, je l'avoue, un peu d'émotion.

CLITANDRE.

De cette émotion, quoi! serois-je la cause?
Craindriez-vous, hélas! pour vous la même chose?
Non; Monsieur votre pere est trop juste et trop bon,
Pour prendre malgré vous un époux...

M. ZERO.

Eh! non, non:
Allez, sur ce chapitre elle n'a rien à craindre.

CLITANDRE.

Votre pere n'est pas un homme à vous contraindre.

M. DORIMON.

Je ne la contrains point; et, jusques à présent,
Monsieur pourroit...

M. ZERO.

De moi ne parlez nullement.

(*Bas à Dorimon.*)

Cette femme, entre nous, me semble *extraordinaire.*

CLITANDRE.

Votre fille m'enchante. Elle est d'un caractere
A se faire adorer de celui qui l'aura;
Et que l'on dise ici tout ce que l'on voudra,
Elle a fait ma conquête. Elle est des plus charmantes.

ISABELLE.

Madame...

M. DORIMON.

Elle vous dit des choses obligeantes:
Allons, répondez donc à son honnêteté.

ISABELLE.

D'un aveu si galant mon cœur est enchanté;
Et vous avez sur moi pris un droit si suprême,
Que je ne puis vous dire à quel point je vous aime.

CLITANDRE.

Ah ! vous me ravissez. Je prends tant d'intérêt
A ce qui vous regarde...

M. ZÉRO, *à part.*

Ah ! qu'elle me déplaît.

CLITANDRE.

Que je voudrois vous voir à votre gré pourvue.

M. DORIMON.

C'est à quoi nous pensons : je n'ai point d'autre vue.

M. ZERO.

Oui vraiment.

CLITANDRE.

Votre choix, peut-être, est déja fait ?

M. DORIMON.

Eh ! mais...

M. ZERO.

Oui.

CLITANDRE.

C'est sans doute un aimable sujet ;
(Parlons confidemment) jeune ?

M. DORIMON.

Assez.

CLITANDRE.

Bien fait, dites ?

M. ZERO, *à part.*

Que cette femme-là fait de longues visites !

CLITANDRE.

Si vous n'aviez pas pris encor d'engagement,
Je vous proposerois pour cet objet charmant,
Un Cavalier...

M. ZERO.

Plaît-il ?

CLITANDRE.

Dont je pourrois vous faire
Un fidele portrait, si je n'étois sa mere.

M. DORIMON.

Quoi ! vous avez, Madame, un fils à marier ?

CLITANDRE.

Et qui, dans peu, doit être un très-riche héritier,
Non pas de moi si-tôt ; mais d'une vieille Tante,
Qui possede aujourd'hui vingt mille écus de rente,
Sans compter les bienfaits qu'il peut, au premier jour,

Par son mérite seul obtenir de la Cour.
Clitandre sera riche.

M. DORIMON.

Eh ! comment donc, Clitandre ?
Quoi ! seroit-ce celui dont la Terre est à vendre ?

CLITANDRE.

Lui-même.

M. DORIMON.

C'est à moi qu'il la vend.

CLITANDRE.

A vous ?

M. DORIMON.

Oui ;
Et pour terminer tout, je l'attends aujourd'hui.

CLITANDRE.

Le hasard est plaisant.

M. DORIMON.

En effet, le Notaire,
Qui s'est, pour m'obliger, mêlé de cette affaire,
M'a parlé de Clitandre avantageusement,
Et m'a dit qu'il seroit très-riche, un jour, vraiment.
L'offre dont je vous suis aujourd'hui redevable,
Pour ma fille et pour moi, sans doute, est honorable ;
Mais il est vrai que j'ai certains engagemens
Qui ne permettent pas...

M. ZERO.

Oh ! non, il n'est plus tems.

CLITANDRE.

Si vous avez, Monsieur, choisi pour votre fille,
Un Epoux jeune, aimable et de bonne famille,

Je serai consolée ; et tel qui là-dessus
Tient de fort sots propos, alors n'en tiendra plus.

M. DORIMON.

Quoi ! l'on parle déja touchant ce mariage ?

CLITANDRE.

Dispensez-moi, Monsieur, d'en dire davantage :
Il ne me convient pas de vous faire rapport
Des discours d'un public, qui quelquefois a tort.
C'est à vous de juger de ce que l'on peut dire
Sur un sujet pareil. Adieu, je me retire.
Point de chagrin, ma belle, et suivez mon avis :
Que sert de s'affliger ? nos destins sont écrits ;
Mais il faut, s'il vous plaît, avant que je vous quitte...

(Il embrasse Isabelle, Dorimon le reconduit.)

M. ZERO, *à part.*

Encore ! au diable soit et la Dame et sa suite.

SCENE VIII.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE.

M. ZERO, *à Isabelle.*

N'ALLEZ pas davantage içi la recevoir,
Au moins.

ISABELLE.

Pourquoi, Monsieur ?

LISETTE.

Je la crois bonne à voir.

ISABELLE.

Elle fait voir en tout une grace infinie.

LISETTE.

Elle a beaucoup d'esprit.

M. ZERO.

Mauvaise compagnie.

LISETTE.

Votre pere revient ; il a l'air sérieux.

ISABELLE.

Et qu'en penserois-tu ?

LISETTE.

C'est bon signe, tant mieux.

M. DORIMON.

Sa conversation m'a paru singuliere.

M. ZERO.

Cette femme m'a l'air d'être bien tracassiere ;
Je la crois double un peu, je vous en avertis :
Nous avons bien à faire, et d'elle et de son fils.

M. DORIMON.

En effet, ses discours faisoient assez comprendre
Qu'elle savoit fort bien que vous étiez mon Gendre.

M. ZERO.

C'est en quoi son esprit est tout des plus mauvais.
Pour nous brouiller ensemble elle venoit exprès.

M. DORIMON.

Si je l'en crois pourtant les propos ridicules,
Que sur moi dans le monde...

M. ZERO.

Ah ! cessez vos scrupules ;
Et prenez là-dessus la résolution
De vous guérir un peu l'imagination.
Avez-vous au Public quelques comptes à rendre ?
N'est-ce pas de vous seul que vous devez dépendre ?
Ceux qui parlent sont gens jaloux de mon état ;
Et je les ferois taire en signant le contrat.

M. DORIMON.

Pensez-vous que ma fille, après cette visite...
(*M. Dorimon et M. Zero se promenent dans le fond du Théatre.*)

LISETTE, *à Isabelle.*

Ils se sont éloignés ; lisez le billet vîte.

M. DORIMON.

Après de tels discours, il sera mal-aisé
De trouver sur cela son esprit disposé.

M. ZERO.

Mais quelque impression que la Dame ait pu faire,
On oppose à cela l'autorité de pere.
Vous êtes un trembleur; et moi-même je vais
Lui porter la parole, et faire tous les frais.

M. DORIMON.

Il ne faut pourtant pas tout d'un coup la surprendre.

M. ZERO.

Avec précaution je vais me faire entendre :
Allez, ne craignez rien, c'est mon intention
D'agir en cette affaire avec précaution.
La chose ne doit point être dite si crue.

(*A Isabelle.*)

Eh bien ! à m'épouser êtes-vous résolue ?
On dresse le contrat; et, sans tant barguigner,
Dès qu'il sera venu, voulez-vous le signer ?

ISABELLE.

Oui, Monsieur, j'y consens, et suis prête de faire
Tout ce que là-dessus a résolu mon pere.

M. DORIMON.

Eh! comment ?

M. ZERO.

Vous venez d'entendre son aveu.
Eh bien ! qu'en dites-vous ? sais-je m'y prendre un peu ?
Ferez-vous des sermons ? et viendrez-vous me dire,
Comment auprès du sexe il faudra me conduire ?

M. DORIMON.

Sur son cœur vous avez produit un grand effet.
Tout mon desir étoit de le voir satisfait.
Mais quoique...

M. ZERO.

Point de mais. Qu'allez-vous encor dire ?
Si vous vous en mêlez, vous la ferez dédire ;
Et ce que j'ai fait là vous allez le gâter....
Bon ! voilà le contrat qu'on vient nous apporter.

SCENE IX.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN, *en Clerc de Notaire.*

FRONTIN.

MONSIEUR, c'est de la part de Monsieur le Notaire ;
Et, comme il est mandé pour faire un inventaire,
A sa place je viens apporter deux contrats,
Auxquels il ne faut plus que votre nom au bas.
L'un est l'acte de vente, au sujet d'une Terre,
Dont Clitandre aujourd'hui vous fait propriétaire ;
Et l'autre est le contrat d'Isabelle, passé...

M. ZERO.

Signons à celui-là, j'y suis intéressé.

SCENE X.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN *en Clerc*, *un* LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

Monsieur, c'est un Monsieur qui s'appelle Clitandre.

FRONTIN.

Ah ! bon ; fort à propos il vient ici se rendre.
Nous allons terminer notre acquisition.

M. ZERO, *à M. Dorimon.*

Finissez avec lui sans conversation.

SCENE XI.

M. DORIMON, M. ZERO, ISABELLE, CLITANDRE, LISETTE, FRONTIN, *en Clerc de Notaire.*

CLITANDRE.

Si j'avois eu, Monsieur, l'honneur de vous connoître,
De ma Terre plus tôt vous auriez été maître,
Et sans qu'il fût besoin de compter ici l'or.
A ces conditions, je vous la laisse encor.

M. DORIMON.

M. DORIMON.

Telles offres, Monsieur, ont lieu de me confondre.
C'est l'argent à la main que j'y prétends répondre.
(*A M. Zero.*)
Voilà ce qui s'appelle un Cavalier parfait.
Pour plaire, c'est ainsi que l'on doit être fait.
(*A Clitandre.*)
Je suis au désespoir que notre connoissance
Se soit faite si tard.

M. ZERO, *bas.*

Oh! je perds patience.
(*Haut, à M. Dorimon.*)
Eh! morbleu finissez tous ces fades propos.
(*A Clitandre.*)
Monsieur, voulez-vous bien nous laisser en repos?

CLITANDRE.

Comment donc?...

M. DORIMON.

Ah, Monsieur! excusez, je vous prie.
(*A M. Zero.*)
Quel caprice est le vôtre! et quelle brusquerie!
Je ne sais qui me tient, dans mon ressentiment....

M. ZERO, *bas.*

Le beau-pere aujourd'hui radote assurément.
(*Haut.*)
Eh bien! ce maître Clerc fera-t-il diligence?

M. DORIMON.

Quel homme! ah, que je suis!...

FRONTIN.

Vous plaît-il qu'on commence
Par l'acte de la vente?

M. DORIMON.

Oui, vraiment, il faut bien
Commencer par Monsieur.

CLITANDRE.

Non, il n'en sera rien :
Finissez le contrat fait pour Mademoiselle.

M. DORIMON.

Non, non ; vous passerez, s'il vous plaît, devant elle.

FRONTIN.

Contrat de mar...

M. DORIMON.

Signez.

FRONTIN.

Ce n'est pas celui-là.
Ah ! bon. Acte de vente...

CLITANDRE, *à Dorimon.*

Après vous.

FRONTIN.

Le voilà.
Fort bien.

ISABELLE, *à Lisette.*

Ont-ils signé? Le cœur me bat, Lisette.

LISETTE.

Ils signent à présent.... Ma foi ! l'affaire est faite.

FRONTIN.

Ah ! j'enrage ! ah ! morbleu...

M. DORIMON.

Quels sont ces mouvemens ?

FRONTIN.

Voilà ce qu'ont produit tous vos longs complimens.
Ils m'ont ici fait faire une faute étonnante.
L'un vouloit le contrat, l'autre vouloit la vente ;
Et vos civilités ont fait pour résultat,
Que vous avez signé tous les deux le contrat.

M. DORIMON.

Eh ! comment ? le contrat est au nom de Clitandre ?

FRONTIN.

Comment ai-je donc fait ? je n'y puis rien comprendre.
J'étois apparemment si rempli de ce nom,
Qu'au lieu d'avoir écrit...

M. ZERO.

Ah ! le maudit brouillon !
Voilà, je vous l'avoue, un sot Clerc de Notaire !
On voit assez qu'il est du choix de mon beau-pere.

M. DORIMON.

Cette méprise a lieu de me surprendre fort.
Mais quoi ! je vois ici bien des regards d'accord !
Clitandre...

CLITANDRE.

Ah ! que pour moi cette erreur est aimable !

FRONTIN.

Cette faute, Monsieur, n'est pas irréparable ;
Et je vais...

CLITANDRE.

Attendez, laissez-moi, quelqu'instant,
Etre l'heureux époux de cet objet charmant.

M. ZERO.

Ah ! j'enrage ! Voilà vos façons ordinaires.
Pour vouloir terminer à-la-fois deux affaires,
Vous n'en pouvez jamais faire une comme il faut.
Vous vouliez cependant me reprendre tantôt.
De répréhension qui de nous deux est digne ?
Il signe sottement sans savoir ce qu'il signe.

M. DORIMON.

Ah ! que de tels discours pour moi sont insultans !
C'en est fait ; plus d'égards : j'ai souffert trop long-tems.
Tout ceci me fait voir à quel excès mon ame,
En m'unissant à vous, étoit digne de blâme.

FRONTIN.

Il en faut faire un autre. Il n'est que ce moyen
Pour changer...

M. DORIMON.

Non, Monsieur, vous ne changerez rien.
Que ce soit par erreur, que ce soit par adresse,
Tel que vous l'avez fait, je prétends qu'on le laisse,
Et que mes intérêts ne soient jamais liés
Avec ceux de Monsieur ; Isabelle, signez.

M. ZERO.

Bon, bon, vous badinez ! Isabelle est trop sage...

LISETTE.

Oh ! non, non ; ma maîtresse aime le badinage.

CLITANDRE.

J'adorois Isabelle, et j'avoue en effet...

M. DORIMON.

Je vous pardonne tout ce que vous avez fait.
Je sais vos qualités, vos biens, votre famille.
Vous aurez ma tendresse, et la main de ma fille.

M. ZERO.

Quoi ! c'est donc tout de bon ? ah ! je m'en vengerai.
Oui, j'en aurai raison, ou bien je ne pourrai.
Par surprise sa main vous est ici donnée ;
Et je vous ferai voir, après cet hyménée,
Que j'étois, plus que vous, digne d'avoir sa foi ;
Et qu'un mari doit craindre un Rival tel que moi.

(*A Isabelle.*)

Pour vous, Mademoiselle, il est *extraordinaire*
Que vous ne disiez rien sur une telle affaire ;
Mais vous regretterez ma tendresse, mes soins
Et mes biens. Adieu.

SCENE XII et derniere.

M. DORIMON, CLITANDRE, ISABELLE, LISETTE, FRONTIN.

LISETTE.

Bon ! c'est un Zéro de moins.

M. DORIMON.

Entrons dans la maison terminer toutes choses.
Vive, vive l'Amour et ses métamorphoses !

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE.